JULES RENARD

POIL DE CAROTTE

MONSIEUR VERNET

PLAISIR DE DOMPRE

PAIN DE MÉNAGE

LA BIGOTE

PQ
2635
E48A19
1911

Arthème FAYARD
Editeur
PARIS

EDITION ILLUSTRÉE

JULES RENARD

THÉATRE COMPLET DANS CE VOLUME

Poil de Carotte ✻ Monsieur Vernet
Le Plaisir de rompre
Le Pain de Ménage ✻ La Bigote

PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

POIL DE CAROTTE — MONSIEUR VERNET

LE PLAISIR DE ROMPRE

LE PAIN DE MÉNAGE — LA BIGOTE

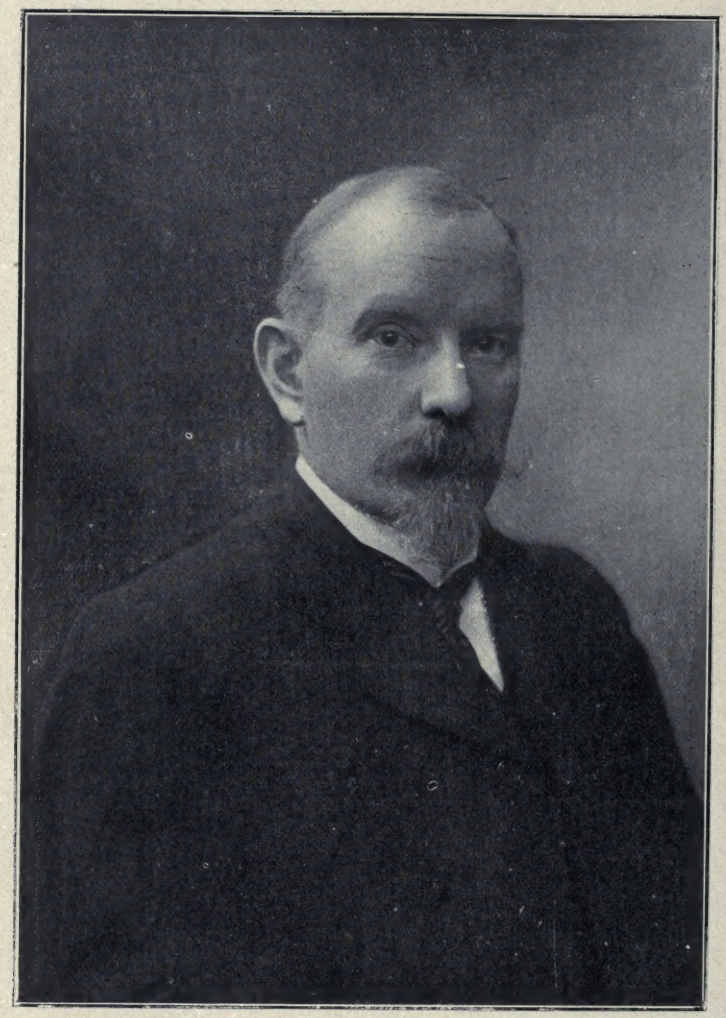


Photo Henri Manuel

M. Jules Renard.

THÉATRE COMPLET DANS CE VOLUME

JULES RENARD

POIL DE CAROTTE ❧ MONSIEUR VERNET
LE PLAISIR DE ROMPRE
LE PAIN DE MÉNAGE ❧ LA BIGOTE

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

MAILLAUD et DUDOUYT

PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays.

Une grosse buche ou Poil de Carotte
a l'habitude de s'asseoir.

A NOTRE ANTOINE.

POIL DE CAROTTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, le 2 mars 1900, au Théâtre Antoine.

PQ
2635
E48M9
1911

PERSONNAGES

	M.
MONSIEUR LEPIC	ANTOINE.

LIBRARY
NOV 28 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

	Mmes
POIL DE CAROTTE	SUZANNE DESPRÈS.
MADAME LEPIC	ELLEN ANDRÉE.
ANNETTE	RENÉE MAUPIN.

La scène se passe à une heure de l'après-midi, dans un village de la Nièvre.

Une cour bien « meublée », entretenue par Poil de Carotte. A droite, un tas de fagots rangés par Poil de Carotte. Une grosse bûche où Poil de Carotte a l'habitude de s'asseoir. Une brouette et une pioche.

Derrière le tas de fagots, en perspective jusqu'au fond de la cour, une grange et des petits « toits », toit des poules, toit des lapins, toit du chien. — C'est dans la grange que Poil de Carotte passe le meilleur de ses vacances, par les mauvais temps.

Un arbre au milieu de la cour, un banc circulaire au pied de l'arbre.

A gauche, la maison des Lepic, vieille maison à mine de prison. Un rez-de-chaussée surélevé. Murs presque aussi larges que hauts.

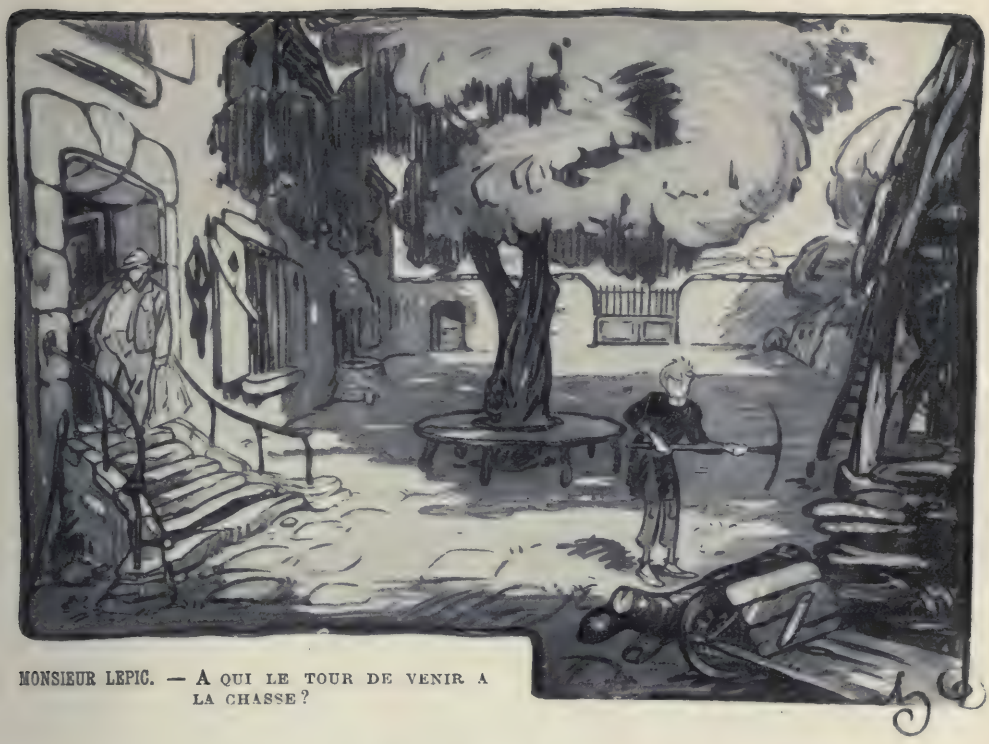
Au premier plan, l'escalier. Six marches et deux rampes de fer. Porte alourdie de clous. Marteau.

Une culotte de chasseur, garnie de boue, est accrochée au mur.

Au deuxième plan, une fenêtre avec des barreaux et des volets, d'où Mme Lepic surveille d'ordinaire Poil de Carotte. Un puits formant niche dans le mur

Au fond, à gauche, une porte pleine dans un pan de mur. C'est par cette porte qu'entre et sort le monde librement. Pas de sonnette. Un loquet.

Au fond, à droite, une grille pour les voitures, puis la rue et la campagne, un clair paysage de septembre; noyers, prés, meules, une ferme.



MONSIEUR LEPIC. — A QUI LE TOUR DE VENIR A LA CHASSE ?

SCÈNE PREMIÈRE

POIL DE CAROTTE, MONSIEUR LEPIC

Poil de Carotte, nu-tête, est habillé maigrement. Il use les effets que son frère Félix a déjà usés. — Une blouse noire, une ceinture de cuir noir avec l'écusson jaune des collégiens, un pantalon de toile grise trop court, des chaussons de lisière ; pas de cravate à son col de chemise étroit et mou. Cheveux souples comme paille et couleur de la paille quand elle a passé l'hiver dehors, en meule.

M. Lepic, veston et culotte de velours, chemise blanche de « Monsieur » empesée et un gilet, pas de cravate non plus, une chaîne de montre en or. Un large chapeau de paille des gavroches, puis des souliers de chasse.

Au lever du rideau, Poil de Carotte, au fond, donne de l'herbe à ses lapins. Il vient au premier plan couper avec une pioche les herbes de la cour. Il pioche, plein d'ennui, près de sa brouette. — M. Lepic ouvre la porte et paraît sur la première marche de l'escalier, un journal à la main. En entendant ouvrir la porte, Poil de Carotte a peur. Il a toujours peur.

MONSIEUR LEPIC. — A qui le tour de venir à la chasse ?

POIL DE CAROTTE. — C'est à moi.

MONSIEUR LEPIC. — Tu es sûr ?

POIL DE CAROTTE. — Oui, papa, tu as emmené mon frère Félix la dernière fois, et il vient de sortir avec ma mère qui allait chez M. le curé. Il a emporté ses lignes : il pêchera toute la soirée, au moulin.

MONSIEUR LEPIC. — Et toi, que fais-tu là ?

POIL DE CAROTTE. — Je désherbe la cour.

MONSIEUR LEPIC. — Tout de suite après déjeuner ? C'est mauvais pour la digestion.

POIL DE CAROTTE. — Ma mère dit que c'est excellent. (*Il jette la pioche.*) Partons-nous ?

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! pas si vite. Le soleil est encore trop chaud. Je vais lire le journal et me reposer.

POIL DE CAROTTE, *avec regret.* — Comme tu voudras. (*Il ramasse sa pioche.*) C'est sûr que nous irons ?

MONSIEUR LEPIC. — A moins qu'il ne pleuve.

POIL DE CAROTTE, *regardant le ciel.* — Ce n'est pas la pluie que je crains... Tu ne partiras pas sans moi ?

MONSIEUR LEPIC. — Tu n'as qu'à rester là. Je te prendrai.

POIL DE CAROTTE. — Je suis prêt. Je n'ai que ma casquette et mes souliers à mettre... Et si tu sors par le jardin?...

MONSIEUR LEPIC. — Tu m'entendras siffler le chien.

POIL DE CAROTTE. — Tu me siffleras aussi?

MONSIEUR LEPIC. — Sois tranquille.

POIL DE CAROTTE. — Merci, papa. Je porterai la carnassière.

MONSIEUR LEPIC. — Je te la prête. J'ai assez de mon fusil.

POIL DE CAROTTE. — Moi, je prendrai un bâton pour taper sur les haies et faire partir les lièvres. A tout à l'heure, papa. En t'attendant, je désherbe ce coin-là.

MONSIEUR LEPIC. — Ça t'amuse?

POIL DE CAROTTE. — Ça ne m'ennuie pas. C'est fatigant au soleil, mais à l'ombre, ça pioche tout seul. — D'ailleurs, ma mère me l'a commandé.

M. Lepic le regarde donner quelques coups de pioche et rentre.

SCÈNE II

POIL DE CAROTTE, seul.

POIL DE CAROTTE. — Par précaution, je vais renfermer le chien qui dort. (*Il ferme la porte d'un des petits toits.*) De cette façon, M. Lepic ne peut pas m'oublier, car il ne peut pas aller à la chasse sans le chien et le chien ne peut pas aller à la chasse sans moi.

Un bruit de loquet à la porte de la cour. Poil de Carotte croit que c'est Mme Lepic et se remet à piocher.

SCÈNE III

POIL DE CAROTTE, ANNETTE

Une paysanne pousse la porte et entre dans la cour. Elle regarde Poil de Carotte qui tourne le dos et pioche avec ardeur. Elle traverse la cour, monte l'escalier et frappe à la porte de la maison. Poil de Carotte, étonné que Mme Lepic passe sans rien lui dire de désagréable, risque un œil et se redresse.

POIL DE CAROTTE. — Tiens! ce n'est pas Mme Lepic. — Qui demandez-vous... mademoiselle?

ANNETTE. *Elle est habillée comme une paysanne qui a mis ce qu'elle a de mieux pour se présenter chez ses nouveaux maîtres. Bonnet blanc, caraco noir, jupe grise, panier au bras.* — Mme Lepic.

POIL DE CAROTTE, *sans lâcher sa pioche.* — Elle est sortie.

ANNETTE. — Va-t-elle rentrer bientôt?

POIL DE CAROTTE. — J'espère que oui. — Que désirez-vous?

ANNETTE. — Je suis la nouvelle servante que Mme Lepic a louée jeudi dernier à Lormes.

POIL DE CAROTTE, *important, lâche sa pioche.* — Je sais. Elle m'avait prévenu. Je vous attendais d'un jour à l'autre. Mme Lepic est chez M. le curé. Inutile d'entrer à la maison. Il n'y a personne que M. Lepic qui fait la sieste et qui n'aime guère qu'on le dérange. Du reste, la servante ne le regarde pas. — Asseyez-vous sur l'escalier.

ANNETTE. — Je ne suis pas fatiguée.

POIL DE CAROTTE. — Vous venez de loin?

ANNETTE. — De Lormes. C'est mon pays.

POIL DE CAROTTE. — Et votre malle?

ANNETTE. — Je l'ai laissée à la gare.

POIL DE CAROTTE. — Est-elle lourde?

ANNETTE. — Il n'y a que des nippes dedans.

POIL DE CAROTTE. — Je dirai au facteur de l'apporter demain matin, dans sa voiture à âne. Vous avez votre bulletin?

ANNETTE. — Le voilà.

POIL DE CAROTTE. — Ne le perdez pas. — Comment vous appelez-vous?

ANNETTE. — Annette Perreau.

POIL DE CAROTTE. — Annette Perreau... Je vous appellerai Annette. C'est facile à prononcer. — Moi, je suis Poil de Carotte.

ANNETTE. — Plaît-il?

POIL DE CAROTTE. — Poil de Carotte. — Vous savez bien?

ANNETTE. — Non

POIL DE CAROTTE. — Le plus jeune des fils Lepic, celui qu'on appelle Poil de Carotte. Mme Lepic ne vous a pas parlé de moi?

ANNETTE. — Du tout.

POIL DE CAROTTE. — Ça m'étonne. — Vous êtes contente d'être au service de la famille Lepic?

ANETTE. — Je ne sais pas. Ça dépendra.

POIL DE CAROTTE. — Naturellement. — La maison est assez bonne.

ANNETTE. — Il y a beaucoup de travail?

POIL DE CAROTTE. — Non. Dix mois sur douze, M. et Mme Lepic vivent seuls. Vous avez un peu plus de mal pendant que nous sommes en vacances, mon frère et moi. Ce n'est jamais écrasant.

ANNETTE. — Oh! je suis forte!

POIL DE CAROTTE. — Vous paraissez solide... D'ailleurs, je vous aide. (*Etonnement d'Annette.*) Je veux dire... (*Gêné, il s'approche.*) Ecoutez, Annette, quand je suis en vacances, je ne peux pas toujours jouer comme un fou; alors, ça me distrait de vous aider... Comprenez-vous?

ANNETTE, *écarquillant les yeux.* — Non. Vous m'aidez? à quoi, monsieur Lepic?

POIL DE CAROTTE. — Appelez-moi Poil de Carotte. C'est mon nom.

Poil de Carotte. — Qui demandez-vous... mademoiselle ?

ANNETTE. — Monsieur Poil de Carotte!

POIL DE CAROTTE. — Pas monsieur... Monsieur Poil de Carotte!... Si Mme Lepic vous entendait, elle se tordrait. Appelez-moi Poil de Carotte, tout court, comme je vous appelle Annette.

ANNETTE. — Poil de Carotte, ce n'est pas un nom de chrétien. Vous avez un autre nom, un petit nom de baptême.

POIL DE CAROTTE. — Il ne sert pas depuis le baptême... On l'a oublié.

ANNETTE. — Où avez-vous pris ce surnom?

POIL DE CAROTTE. — C'est Mme Lepic qui me l'a donné, à cause de la couleur de mes cheveux.

ANNETTE. — Ils sont blonds.

POIL DE CAROTTE. — Blonds ardents. Mme Lepic les voit rouges, elle a de bons yeux. Appelez-moi Poil de Carotte.

ANNETTE. — Je n'ose pas.

POIL DE CAROTTE. — Puisque je vous le permets!

ANNETTE. — Poil... de...

POIL DE CAROTTE. — Puisque je vous l'ordonne. — Et prenez cette habitude tout de suite, car dès demain matin, — ce soir je vais à la chasse avec M. Lepic, — dès demain matin, nous nous partagerons la besogne.

ANNETTE. — Que me dites-vous là!

Elle rit.

POIL DE CAROTTE, *froid*. — Vous êtes de bonne humeur.

ANNETTE. — Excusez-moi.

POIL DE CAROTTE. — Oh! ça ne fait rien!... Entendons-nous, afin que l'un ne gêne pas l'autre. Nous nous levons tous deux à cinq heures et demie précises.

ANNETTE. — Vous aussi?

POIL DE CAROTTE. — Oui. Je ne fais qu'un somme, mais je ne peux pas rester au lit le matin. Je vous réveillerai. Nos deux chambres se touchent, près du grenier. Aussitôt levé, je m'occupe des bêtes. J'ai une passion pour les bêtes. Je porte la soupe au chien. Je jette du grain aux poules et de l'herbe aux lapins. — De votre côté, vous allumez le feu et vous préparez les déjeuners de la famille Lepic. Mme Lepic...

ANNETTE. — Votre mère?

POIL DE CAROTTE. — Oui... prend du café au lait. M. Lepic...

ANNETTE. — Votre père?

POIL DE CAROTTE. — Oui, — ne m'interrompez pas, Annette, — M. Lepic prend du café noir et mon frère Félix du chocolat.

ANNETTE. — Et vous?

POIL DE CAROTTE. — Vous, Annette, on vous gâtera les premiers jours. Vous prendrez probablement du café au lait, comme Mme Lepic. Après, elle avisera.

ANNETTE. — Et vous?

POIL DE CAROTTE. — Oh! moi, je prends ce que je veux, dans le buffet, un reste de soupe, je mange un morceau de pain sur le pouce, je varie, ou rien. Je n'ai pas une grosse faim au saut du lit.

ANNETTE. — Vous n'aimez pas, comme votre frère, M. Félix, le chocolat?

POIL DE CAROTTE. — Non, à cause de la peau. — Toute la matinée je travaille à mes devoirs de vacances. — Vous, Annette, vous ne vous croisez pas les bras; vous attrapez les chaussures, graissez à fond les souliers de M. Lepic.

ANNETTE. — Bien.

POIL DE CAROTTE. — Ne cirez pas trop les bottines, le cirage les brûle.

ANNETTE. — Bien, bien.

POIL DE CAROTTE. — Vous faites les lits, les chambres, le ménage. Ah! je vous tirerai vos seaux du puits : vous n'aurez qu'à m'appeler, c'est de l'exercice pour moi... Tenez, que je vous montre. (*Il tire avec peine un seau d'eau qu'il laisse sur la margelle.*) Ça me fortifie... Tant que vous en voudrez, Annette. — Cuisinez-vous un peu?

ANNETTE. — Je sais faire du ragoût.

POIL DE CAROTTE. — C'est toujours ça; mais vous ne serez guère au fourneau. Mme Lepic est un cordon bleu, et quand elle a bon appétit, on se lèche les doigts. — A midi sonnant, je vais à la cave.

ANNETTE. — Ah! c'est vous qui avez la confiance?

POIL DE CAROTTE. — Oui, Annette, c'est moi, et puis l'escalier est dangereux. Ces fonctions me rapportent : je vends les vieilles feuillettes à mon bénéfice, et je place l'argent dans le tiroir de Mme Lepic. — N'ayez crainte, Annette, parce que j'ai la clef de la cave, vous ne serez pas privée de vin.

ANNETTE. — Oh! une goutte, à chaque repas...

POIL DE CAROTTE. — Moi, jamais .. Le vin me monte à la tête; je ne bois que de notre eau, qui est la meilleure du village. — Bien entendu, vous servez à table. On change d'assiettes le moins possible.

ANNETTE. — Tant mieux!

POIL DE CAROTTE. — C'est à cause des assiettes. Après le repas, la vaisselle. Quelquefois, je vous donne un coup de main.

ANNETTE. — Pour la laver?

POIL DE CAROTTE. — Pour la ranger, Annette, quand on a sorti le beau service!

ANNETTE. — Il y a souvent de la société?

POIL DE CAROTTE. — Rarement. M. Lepic, qui n'aime pas le monde, fait la tête aux invités de Mme Lepic et ils ne reviennent plus. — Par exemple, le soir, Annette, je n'ai rien à faire.

ANNETTE. — Rien?

POIL DE CAROTTE. — Presque rien. Je m'occupe à ma guise, en fumant une cigarette.

ANNETTE. — Oh! oh!

POIL DE CAROTTE. — Oui, M. Lepic m'en offre quelquefois, et ça l'amuse, parce que ça me donne un peu mal au cœur. — Je bricole, je jardine, je cultive des fleurs, j'ar-

rache un panier de pommes de terre, des pois secs que j'écosse à mes moments perdus.

ANNETTE. — Quoi encore?

POIL DE CAROTTE. — Oh! je ne me foule pas. Quand vous êtes arrivée, je désherbais la cour, sans me biler. Des oies avec leur bec iraient plus vite que moi.

ANNETTE. — Et c'est tout?

POIL DE CAROTTE. — C'est tout. Je fais peut-être aussi quelques commissions pour Mme Lepic, chez l'épicière, la fermière, ou, à la ville, chez le pharmacien... et le reste du temps, je suis libre.

ANNETTE. — Et votre frère Félix, qu'est-ce qu'il fait toute la journée?

POIL DE CAROTTE. — Il n'est pas venu en vacances pour travailler. Et il n'a pas ma santé. Il est délicat..

ANNETTE. — Il se soigne.

POIL DE CAROTTE. — C'est son affaire... — Pendant que je me repose, l'après-midi, vous, Annette, ah! ça, c'est pénible, vous allez le plus souvent à la rivière.

ANNETTE. — Ils salissent tant de linge!

POIL DE CAROTTE. — Non, mais il y a les pantalons de chasse de M. Lepic : par la pluie, il rapporte des kilos de boue. Ça sèche et c'est indécrottable. Il faut savonner et taper dessus à se démettre l'épaule. Annette, les pantalons de M. Lepic se tiennent droits dans la rivière comme de vraies jambes!

ANNETTE. — Il ne porte donc pas de bottes?

POIL DE CAROTTE. — Ni bottes, ni guêtres. Il ne se retrousse même pas. M. Lepic est un vrai chasseur. — Au fond, je crois qu'il patauge exprès pour contrarier Mme Lepic...

ANNETTE, *curieuse*. — Ils se taquinent?

POIL DE CAROTTE. — ... mais comme ce n'est pas Mme Lepic qui va à la rivière, il ne contrarie que vous. Tant pis pour vous, ma pauvre Annette, je n'y peux rien : vous êtes la servante.

ANNETTE. — Ils sont sévères?

POIL DE CAROTTE, *confidentiel*. — Ecoutez, Annette, sans quoi vous feriez fausse route : c'est M. Lepic qui a l'air sévère et c'est Mme Lepic... chut! (*Il entend du bruit et se précipite sur sa pioche. Une femme passe dans la rue. Il se rassure.*) Ce chardon m'agaçait... Oui, Annette. (*Il jette sa pioche, s'assied dans la brouette, met une corbeille de pois sur ses genoux et écosse. Annette en prend une poignée.*) Oh! laissez, profitez de votre reste... — Oui, Annette, M. Lepic, à première vue, impressionne, mais on ne le voit guère. Il est tout le temps dehors, à Paris, pour un procès interminable, ou à la chasse pour notre garde-manger. A la maison, c'est un homme préoccupé et taciturne. Il ne rit que dans sa barbe et encore! il faut que mon frère Félix soit bien drôle... Il aime mieux se faire comprendre par un geste que par un mot. S'il veut du pain, il ne dit pas : « Annette, donnez-moi le pain. » Il se lève et va le chercher lui-même, jusqu'à ce que vous preniez l'habitude de vous apercevoir qu'il a besoin de pain.

ANNETTE. — C'est un original.

POIL DE CAROTTE. — Vous ne le changerez pas.

ANNETTE. — Il vous aime bien?

POIL DE CAROTTE. — Je le suppose. Il m'aime à sa manière, silencieusement.

ANNETTE. — Il n'a donc pas de langue?

POIL DE CAROTTE. — Si, Annette, à la chasse, une fameuse pour son chien. Il n'en a pas pour la famille.

ANNETTE. — Même pour se disputer avec Mme Lepic?

POIL DE CAROTTE. — Non. Mais Mme Lepic parle et se dispute toute seule, et plus M. Lepic se tait, plus elle cause, avec tout le monde, avec M. Lepic qui ne répond pas, avec mon frère Félix qui répond quand il veut, avec moi qui réponds quand elle veut, et avec le chien qui remue la queue.

ANNETTE. — Elle est toquée?

POIL DE CAROTTE. — Vous dites? — Faites attention, Annette, elle n'est pas sourde.

ANNETTE. — Elle est maligne?

POIL DE CAROTTE. — Pour vous, la servante, elle est bien, en moyenne. Tantôt elle vous appelle ma fille et tantôt espèce d'hébétée; pour M. Lepic, elle est comme si elle n'existait pas; pour mon frère Félix, c'est une mère. Elle l'adore.

ANNETTE. — Et pour vous?

POIL DE CAROTTE, *vague*. — C'est une mère aussi.

ANNETTE. — Elle vous adore?

POIL DE CAROTTE. — Nous n'avons pas, Félix et moi, la même nature.

ANNETTE. — Elle vous déteste, hein?

POIL DE CAROTTE. — Personne ne le sait, Annette. Les uns disent qu'elle ne peut pas me souffrir et les autres qu'elle m'aime beaucoup, mais qu'elle cache son jeu.

ANNETTE. — Vous devez le savoir mieux que n'importe qui.

POIL DE CAROTTE. *Il se lève et pose la corbeille de pois près du mur.* — Si elle cache son jeu, elle le cache bien.

ANNETTE. — Pauvre petit monsieur!...

POIL DE CAROTTE. — Une dernière recommandation, Annette. N'oubliez pas, à la tombée de la nuit...

ANNETTE. — Vous avez l'air plutôt gentil.

POIL DE CAROTTE. — Ah! vous trouvez?... Il paraît qu'il ne faut pas s'y fier.

ANNETTE. — Non?

POIL DE CAROTTE. — Il paraît.

ANNETTE. — Vous avez des petits défauts?

POIL DE CAROTTE. — Des petits et des gros. Je les ai tous. (*Il compte sur ses doigts.*) Je suis menteur, hypocrite, malpropre, ce qui ne m'empêche pas d'être paresseux et têtu...

ANNETTE. — Tout ça à la fois?

POIL DE CAROTTE. — Et ce n'est pas tout. J'ai le cœur sec et je ronfle .. Il y a autre

chose... Ah! je boude, et c'est même là peut-être le principal de mes défauts. On affirme que, malgré les coups, je ne m'en corrigerai jamais...

ANNETTE. — Elle vous bat?

POIL DE CAROTTE. — Oh! quelques gifles.

ANNETTE. — Elle a la main leste?

POIL DE CAROTTE. — Une raquette.

ANNETTE. — Elle vous donne de vraies gifles?

POIL DE CAROTTE, *léger*. — Ça ne fait pas mal; j'ai la peau dure. C'est plutôt le procédé qui m'humilie parce que je commence à être un grand garçon. Je vais avoir seize ans.

ANNETTE. — Je ne peux pas me figurer que vous êtes un mauvais sujet.

POIL DE CAROTTE. — Patience, vous y viendrez.

ANNETTE. — Je ne crois pas.

POIL DE CAROTTE. — Mme Lepic vous y amènera.

ANNETTE. — Si je veux.

POIL DE CAROTTE. — De gré ou de force, Annette, elle vous retournera comme une peau de lièvre, et je ne vous conseille pas de lui résister.

ANNETTE. — Elle me mangerait?

POIL DE CAROTTE. — Elle se gênerait!...

ANNETTE. — Bigre!

POIL DE CAROTTE. — Je veux dire qu'elle vous flanquerait à la porte.

ANNETTE. — Si je m'en allais tout de suite?

POIL DE CAROTTE, *inquiet*. — Attendez quelques jours. Mme Lepic fera bon accueil à votre nouveau visage. Comptez sur un mois d'agrément avec elle, et jusqu'à ce qu'elle vous prenne en grippe, demeurez ici, Annette, vous n'y serez pas plus mal qu'ailleurs, et... je vous aime autant qu'une autre.

ANNETTE. — Je vous conviens?

POIL DE CAROTTE. — Vous ne me déplaisez pas, et je suis persuadé que si chacun de nous y met du sien, ça ira tout seul.

ANNETTE. — Moi, je le souhaite.

POIL DE CAROTTE — Mais dites toujours comme Mme Lepic, soyez toujours avec elle, contre moi.

ANNETTE. — Ce serait joli!

POIL DE CAROTTE. — Au moins faites semblant dans notre intérêt; rien ne nous empêchera, quand nous serons seuls, de redevenir camarades.

ANNETTE. — Oh! je vous le promets.

POIL DE CAROTTE. — Vous voyez comme j'ai le cœur sec, Annette, je me confie à la première venue.

ANNETTE. — Le fait est que vous n'êtes pas fier.

POIL DE CAROTTE. — Je vous prie seulement de ne jamais me tutoyer. L'autre servante me tutoyait sous prétexte qu'elle était vieille et elle me vexait. Appelez-moi Poil de Carotte comme tout le monde...

ANNETTE, *discrètement*. — Non, non.

POIL DE CAROTTE. — ... ne me tutoyez pas.

ANNETTE. — ELLE VOUS DONNE DE VRAIES GIFLES?

ANNETTE. — Je ne suis pas effrontée. Je vous jure que...

POIL DE CAROTTE. — C'est bon, c'est bon, Annette. — Je vous disais que j'ai une dernière recommandation à vous faire. M. Lepic et moi, nous irons tout à l'heure à la chasse. Comme on rentre tard, j'avale ma soupe et je me couche, éreinté. N'oubliez donc pas, ce soir, de fermer les bêtes. D'ailleurs, c'est toujours vous qui les fermez.

ANNETTE. — Un pas de plus ou de moins!

POIL DE CAROTTE. — Oh! oh! Annette, les premières fois que vous traverserez cette cour noire de nuit, sans lanterne, la pluie sur le dos, le vent dans les jupes...

ANNETTE. — J'aurai de la veine si j'en réchappe...

POIL DE CAROTTE. — Hier soir, vous n'étiez pas là, j'ai dû les fermer, et je vous certifie, Annette, que ça émotionne.

ANNETTE. — Vous êtes donc peureux?

POIL DE CAROTTE. — Oh! non! permettez, je ne suis pas peureux. Mme Lepic vous le dira elle-même, je suis tout ce qu'elle voudra, mais je suis brave. Regardez cette grange. C'est là que je me réfugie quand il fait de l'orage. Eh bien! Annette, les plus gros coups de tonnerre ne m'empêchent pas d'y continuer une partie de pigeon vole!

ANNETTE. — Tout seul?

POIL DE CAROTTE. — C'est aussi amusant qu'à plusieurs. Quand j'ai un gage, j'embrasse ma main ou le mur. Vous voyez si j'ai peur! Mais chacun nos besognes, Annette : une des vôtres, d'après les instructions de Mme Lepic, c'est de fermer les bêtes le soir, et vous les fermerez.

ANNETTE. — Oh! c'est inutile de nous chamailler déjà, je veux bien, je ne suis pas poltronne.

POIL DE CAROTTE. — Moi non plus! Annette, je n'ai peur de rien, ni de personne. Parfaitement, de personne. (*Avec autorité.*) Mais il s'agit de savoir qui de nous deux ferme les bêtes; or, la volonté de Mme Lepic, sa volonté formelle...

MADAME LEPIC, *surgissant.* — Poil de Carotte, tu les fermeras tous les soirs.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME LEPIC

Bandeaux plats, robe princesse marron, une broche au cou, une ombrelle à la main.
Au moment où Poil de Carotte disait : *Je n'ai peur de rien, ni de personne*, elle avait ouvert la porte, et elle écoutait, surprenante, droite, sèche, muette, sa réponse prête.

POIL DE CAROTTE. — Oui, maman.

Il attrape sa pioche et il offre son dos; il se rétrécit, il semble creuser un trou dans la terre pour se fourrer dedans.

ANNETTE, *curieuse et intimidée, salue Mme Lepic.* — Bonjour, madame.

MADAME LEPIC. — Bonjour, Annette. Il y a longtemps que vous êtes là?

ANNETTE. — Non, madame, un quart d'heure.

MADAME LEPIC, *à Poil de Carotte.* — Tu ne pouvais pas venir me chercher?

POIL DE CAROTTE. — J'y allais, maman.

MADAME LEPIC. — J'en doute.

POIL DE CAROTTE. — N'est-ce pas, Annette?

ANNETTE. — Oui, madame.

MADAME LEPIC. — Tu pouvais au moins la faire entrer. On ne t'apprend pas la politesse à ton collège?

ANNETTE. — J'étais bien là, madame, et je causais avec monsieur votre fils...

MADAME LEPIC, *soupçonneuse.* — Ah! vous causiez avec monsieur mon fils Poil de Carotte... c'est un beau parleur.

POIL DE CAROTTE. — Maman, je la renseignais.

MADAME LEPIC, *à Poil de Carotte.* — Sur ta famille. (*A Annette.*) Il a dû vous en dire.

ANNETTE. — Lui, madame! c'est un trop bon petit jeune homme.

MADAME LEPIC. — Oh! oh! Annette, il n'a pas perdu son temps avec vous... (*A Poil de Carotte.*) Ote donc tes mains de tes poches, Je finirai par te les coudre. (*Poil de Carotte ôte sa main de sa poche.*) Regardez ces baguettes de tambour. Il userait un pot de pommade tous les matins, si on lui en donnait. (*Poil de Carotte rabat ses cheveux.*) Et ta cravate?

POIL DE CAROTTE *cherche à son cou.* — Tu dis que je n'ai pas besoin de cravate à la campagne.

MADAME LEPIC. — Oui, mais tu as encore sali ta blouse. Il n'y aurait qu'une crotte de boue sur la terre, elle serait pour toi.

POIL DE CAROTTE. *En louchant, il remarque que son épaule est grise de terre.* — C'est la pioche.

MADAME LEPIC, *accablée de lassitude.* — Tu pioches ta blouse, maintenant!

ANNETTE, *pose son panier sur le banc.* — Je vais lui donner un coup de brosse, madame.

MADAME LEPIC. — Mais il a fait votre conquête, Annette!... Vous avez de la chance d'être dans les bonnes grâces de Poil de Carotte. N'y est pas qui veut. — Laissez, il se brossera sans domestique. (*Prévenante.*) Vous devez être lasse, ma fille; entrez à la maison vous rafraîchir, et vous prendrez un peu de repos dans votre chambre. (*Elle ouvre la porte, et, du haut de l'escalier.*) Poil de Carotte, monte de la cave une bouteille de vin.

POIL DE CAROTTE. — Oui, maman.

MADAME LEPIC. — Et cours à la ferme chercher un bol de crème.

POIL DE CAROTTE. — Oui, maman.

MADAME LEPIC. — Trotte! Ensuite... (*A Annette.*) Votre malle est à la gare?

ANNETTE. — Oui, madame.

MADAME LEPIC. — Poil de Carotte ira la prendre sur sa brouette.

POIL DE CAROTTE. — Ah!

MADAME LEPIC. — Ça te gêne?

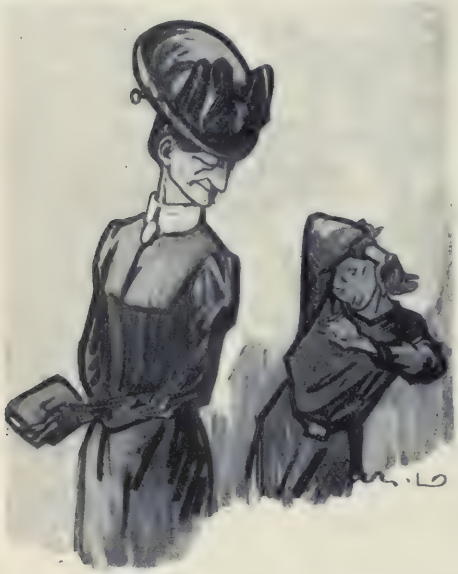
POIL DE CAROTTE. — Je me dépêcherai.

MADAME LEPIC. — Tu as le feu au derrière?

POIL DE CAROTTE. — Non, maman, — mais je dois aller à la chasse tout à l'heure, avec papa.

MADAME LEPIC. — Eh bien, tu n'iras pas à la chasse tout à l'heure avec « papa ».

POIL DE CAROTTE. — C'est que mon papa...



MADAME LEPIC. — POURQUOI CE MOUVEMENT?

MADAME LEPIC. — Je t'ai fait déjà observer qu'il était ridicule, à ton âge, de dire « mon papa ».

POIL DE CAROTTE. — C'est que mon père me demande d'y aller et que j'ai promis.

MADAME LEPIC. — Tu dépromettras. — Où est-il, ton père?

POIL DE CAROTTE. — Il fait sa sieste.

MADAME LEPIC. *Elle redescend vers Poil de Carotte qui recule et lève le coude.* — Pourquoi ce mouvement? Annette va croire que je te fais peur. — Je ne veux pas que tu ailles à la chasse.

POIL DE CAROTTE. — Bien, maman. — Qu'est-ce qu'il faudra dire à mon père?

MADAME LEPIC. — Tu diras que tu as changé d'idée. C'est inutile de te creuser la tête. Tu m'entends? Si tu répondais quand je te parle?

POIL DE CAROTTE. — Oui, ma mère. — Oui, maman.

MADAME LEPIC, *même ton.* — Oui, maman. — Tu boudes?

POIL DE CAROTTE. — Je ne boude pas.

MADAME LEPIC. — Si, tu boudes. Pourquoi? Tu n'y tenais guère, à cette partie de chasse.

POIL DE CAROTTE, *révolte sourde.* — Je n'y tenais pas.

MADAME LEPIC. — Oh! tête de bois! (*Elle remonte l'escalier.*) Ah! ma pauvre Annette! On ne le mène pas comme on veut, celui-là!

ANNETTE. — Il a pourtant l'air bien docile.

MADAME LEPIC. — Lui, rien ne le touche. Il a un cœur de pierre, il n'aime personne. N'est-ce pas, Poil de Carotte?

POIL DE CAROTTE. — Si, maman.

MADAME LEPIC, *qui sait ce qu'elle dit.* — Non, maman. — Ah! si je n'avais pas mon Félix!

Elle entre avec Annette et ferme la porte, mais elle la retient. C'est une de ses roueries.

POIL DE CAROTTE. — Rasée, ma partie de chasse! Ça m'apprendra, une fois de plus!

MADAME LEPIC *rouvre la porte.* — As-tu fini de marmotter entre tes dents?

Elle entend M. Lepic et ferme la porte. Poil de Carotte se remet à piocher. M. Lepic paraît à la grille, le fusil en bandoulière et la carnassière à la main pour Poil de Carotte.

SCÈNE V

POIL DE CAROTTE, MONSIEUR LEPIC, puis ANNETTE

MONSIEUR LEPIC. — Allons, y es-tu?

POIL DE CAROTTE. — Ma foi, papa, je viens de changer d'idée. — Je ne vais pas à la chasse.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce qui te prend?

POIL DE CAROTTE. — Ça ne me dit plus.

MONSIEUR LEPIC. — Quel drôle de bonhomme tu fais!... A ton aise, mon garçon.

Il met sa carnassière.

POIL DE CAROTTE. — Tu te passeras bien de moi?

MONSIEUR LEPIC. — Mieux que de gibier.

ANNETTE *vient à Poil de Carotte, un bol à la main.* — Mme Lepic m'envoie vous dire d'aller vite à la ferme chercher le bol de crème.

POIL DE CAROTTE, *jetant sa pioche.* — J'y vais. (*A M. Lepic qui s'éloigne.*) Au revoir, papa, bonne chasse!

ANNETTE. — C'est M. Lepic?

POIL DE CAROTTE. — Oui.

ANNETTE. — Il a l'air maussade.

POIL DE CAROTTE. — Il n'aime pas que

je lui souhaite bonne chasse : ça porte guigne.

ANNETTE. — Vous lui avez répété que Mme Lepic vous avait défendu de le suivre?

POIL DE CAROTTE. — Mais non, Annette. N'auriez-vous pas compris Mme Lepic? J'ai dit simplement que je venais de changer d'idée.

ANNETTE. — Il doit vous trouver capricieux.

POIL DE CAROTTE. — Il s'habitue.

ANNETTE. — Comme Mme Lepic vous a parlé!

POIL DE CAROTTE. — Pour votre arrivée, elle a été convenable

ANNETTE. — Oui! J'en étais mal à mon aise.

POIL DE CAROTTE. — Vous vous y habituerez.

ANNETTE. — Moi, à votre place, j'aurais dit la vérité à M. Lepic.

POIL DE CAROTTE, *prenant le bol des mains d'Annette.* — Qu'est-ce que je désire, Annette? Eviter les claques. Or, quoi que je fasse, M. Lepic ne m'en donne jamais; il n'est même pas assez causeur pour me gronder, tandis qu'au moindre prétexte, Mme Lepic...

Il lève la main, lâche le bol, et regarde la fenêtre.

ANNETTE. *Elle ramasse les morceaux du bol.* — N'ayez pas peur, c'est moi qui l'ai cassé... — A votre place, j'aurais dit la vérité.

POIL DE CAROTTE. — Je suppose, Annette, que je dénonce Mme Lepic et que M. Lepic prenne mon parti, pensez-vous que si M. Lepic attrapait Mme Lepic à cause de moi, Mme Lepic, à son tour, ne me rattraperait pas dans un coin?

ANNETTE. — Vous avez un père... et une mère!

POIL DE CAROTTE. — Tout le monde ne peut pas être orphelin.

MONSIEUR LEPIC. *Il reparaît à la grille de la cour.* — Où diable est donc le chien? Il y a une heure que je l'appelle.

POIL DE CAROTTE. — Dans le toit, papa.

Il va pour ouvrir la porte du chien.

MONSIEUR LEPIC. — Tu l'avais enfermé?

POIL DE CAROTTE, *malgré lui.* — Oui, — par précaution, — pour toi.

MONSIEUR LEPIC. — Pour moi seulement? C'est singulier. Poil de Carotte, prends garde. Tu as un caractère bizarre, je le sais, et j'évite de te heurter. Mais ce que je refuse d'admettre, c'est que tu te moques de moi.

POIL DE CAROTTE. — Oh! papa, il ne manquerait plus que ça.

MONSIEUR LEPIC. — Bougre! si tu ne te moques pas, explique tes lubies, et pourquoi tu veux et brusquement tu ne veux plus la même chose

ANNETTE. *Elle s'approche de Poil de Carotte.* — Expliquez. — (*A M. Lepic.*) Bonjour, monsieur.

MONSIEUR LEPIC. — RÉPONDRAS-TU, A LA FIN!

POIL DE CAROTTE, *à M. Lepic, étonné.* — La nouvelle servante, papa; elle arrive, elle n'est pas au courant.

ANNETTE. — Expliquez que ce n'est pas vous qui ne voulez plus.

POIL DE CAROTTE. — Annette, si vous vous mêliez de ce qui vous regarde!

MONSIEUR LEPIC. — Ce n'est pas toi? Qu'est-ce que ça signifie? Réponds. Répondras-tu, à la fin, bon Dieu!

Poil de Carotte, du pied, gratte la terre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC. *Elle ouvre la fenêtre, d'où elle voyait, sans entendre, et d'une voix douce.* — Annette, vous avez dit à mon fils Poil de Carotte de passer à la ferme?

ANNETTE. — Oui, madame.

MADAME LEPIC. — Tu as le temps, n'est-ce pas, Poil de Carotte, puisque ça ne te dit plus d'aller à la chasse?

POIL DE CAROTTE, *comme délivré.* — Oui, maman.

ANNETTE, *outrée, bas à M. Lepic.* — C'est elle qui le lui a défendu.

MADAME LEPIC. — Va, mon gros, ça te promènera.

MONSIEUR LEPIC. — Ne bouge pas.

MADAME LEPIC. — Dépêche-toi, tu seras bien aimable.

Poil de Carotte s'élance.

MONSIEUR LEPIC. — Je t'ai dit de ne pas bouger.

Poil de Carotte, entre deux feux, s'arrête.

MADAME LEPIC. — Eh bien, mon petit Poil de Carotte?

MONSIEUR LEPIC, *sans regarder Mme Lepic.* — Qu'on le laisse tranquille!

Poil de Carotte s'assied d'émotion.

MADAME LEPIC, *interdite.* — Si vous rentriez, Annette, au lieu de bâiller au nez de ces messieurs?

Elle ferme à demi la fenêtre.

ANNETTE. — Oui, madame. (*Elle s'approche de Poil de Carotte.*) Vous voyez!...

POIL DE CAROTTE. — Vous avez fait un beau coup.

ANNETTE. — Je ne mens jamais, moi.

POIL DE CAROTTE. — C'est un tort. Vous ne ferez pas long feu ici.

ANNETTE. — Oh! je trouverai des places ailleurs. Je suis une brave fille.

POIL DE CAROTTE, *grogne.* — Je m'en fiche pas mal.

ANNETTE. — Vous êtes fâché contre moi?...

MADAME LEPIC, *rouvre la fenêtre d'impatience.* — Annette!

MONSIEUR LEPIC, *ôtant sa carnassière qu'il donne à Annette avec le fusil.* — Emportez!

ANNETTE. — Il n'est pas chargé, au moins?

MONSIEUR LEPIC. — Si.

Annette rentre à la maison.

SCÈNE VII

POIL DE CAROTTE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC. — Et maintenant, veux-tu me répondre?

POIL DE CAROTTE. — Cette fille aurait bien dû tenir sa langue, mais elle dit la vérité, ma mère me défend d'aller ce soir à la chasse.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi?

POIL DE CAROTTE. — Ah! demande-le lui.

MONSIEUR LEPIC. — Elle te donne un motif?

POIL DE CAROTTE. — Elle n'a pas de comptes à me rendre.

MONSIEUR LEPIC. — Elle a besoin de toi?

POIL DE CAROTTE. — Elle a toujours besoin de moi.

MONSIEUR LEPIC. — Tu lui as fait quelque chose?

POIL DE CAROTTE. — Je le saurais. Quand je fais quelque chose à ma mère, elle me le dit et je paye tout de suite. Mais j'ai été très sage cette semaine.

MONSIEUR LEPIC. — Ta mère te défendrait de venir à la chasse?

POIL DE CAROTTE. — Elle me défend ce qu'elle peut.

MONSIEUR LEPIC. — Avec moi?

POIL DE CAROTTE. — Justement.

MONSIEUR LEPIC. — Sans aucune raison?... Qu'est-ce que ça peut lui faire?

POIL DE CAROTTE. — Ça lui déplaît parce que ça me fait plaisir.

MONSIEUR LEPIC. — Tu te l'imagines!

POIL DE CAROTTE. — Déjà tu te méfies...

MONSIEUR LEPIC. *Il fait quelques pas de long en large, s'approche de Poil de Carotte et lui passe la main dans les cheveux.* — Redresse donc tes bourraquins, ils te tombent toujours dans les yeux... Qu'est-ce que tu as sur le cœur? (*Silence de Poil de Carotte, oppressé.*) Parle.

POIL DE CAROTTE *se dresse, résolu.* — Papa, je veux quitter cette maison.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que tu dis?

POIL DE CAROTTE. — Je voudrais quitter cette maison.

MONSIEUR LEPIC. — Parce que?

POIL DE CAROTTE. — Parce que je n'aime plus ma mère.

MONSIEUR LEPIC, *narquois.* — Tu n'aimes plus ta mère, Poil de Carotte? Ah! c'est fâcheux. Et depuis quand?

POIL DE CAROTTE. — Depuis que je la connais, — à fond.

MONSIEUR LEPIC. — Voilà un événement, Poil de Carotte. C'est grave, un fils qui n'aime plus sa mère.

POIL DE CAROTTE. — Je te prie, papa, de m'indiquer le meilleur moyen de me séparer d'elle?

MONSIEUR LEPIC. — Je ne sais pas. Tu me surprends. Te séparer de ta mère! Tu ne la vois qu'aux vacances, deux mois par an.

POIL DE CAROTTE. — C'est deux mois de trop. — Ecoute, papa, il y a plusieurs moyens : d'abord, je pourrais rester au collège toute l'année.

MONSIEUR LEPIC. — Tu t'y ennuierais à périr.

POIL DE CAROTTE. — Je bûcherais, je préparerais la classe suivante. Autorise-moi à passer mes vacances au collège.

MONSIEUR LEPIC. — On ne te verrait plus d'un bout de l'année à l'autre?

POIL DE CAROTTE. — Tu viendrais me voir là-bas.

MONSIEUR LEPIC. — Les voyages d'agrément coûtent cher.

POIL DE CAROTTE. — Tu profiterais de tes voyages d'affaires, — avec un petit détour...

MONSIEUR LEPIC. — Tu nous ferais remarquer, car la faveur que tu réclames est réservée aux élèves pauvres.

POIL DE CAROTTE. — Tu dis souvent que tu n'es pas riche.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'en suis pas là. On croirait que je t'abandonne.

POIL DE CAROTTE. — Alors, laissons mes études. Retire-moi du collège, sous prétexte que je n'y progresse pas, et je prendrai un métier.

MONSIEUR LEPIC. — Lequel choisirais-tu?

POIL DE CAROTTE. — Il n'en manque pas dans le commerce, l'industrie et l'agriculture.

MONSIEUR LEPIC. — Veux-tu que je te mette chez un menuisier de la ville?

POIL DE CAROTTE. — Je veux bien.

MONSIEUR LEPIC. — Ou chez un cordonnier?

POIL DE CAROTTE. — Je veux bien, pourvu que je gagne ma vie.

MONSIEUR LEPIC. — Oh! tu me permettrais de t'aider encore?

POIL DE CAROTTE. — Certainement, une année ou deux, s'il le fallait.

MONSIEUR LEPIC. — Tu rêves, Poil de Carotte! Me suis-je imposé de grands sacrifices pour que tu cloues des semelles ou que tu rabotes des planches?

POIL DE CAROTTE, *découragé*. — Ah! papa, tu te joues de moi!

MONSIEUR LEPIC. — Franchement, tu le mérites. Y penses-tu? Ton frère bachelier, peut-être, et toi savetier!

POIL DE CAROTTE. — Papa, mon frère est heureux dans sa famille.

MONSIEUR LEPIC. *Il va s'asseoir sur le banc.* — Et toi, tu ne l'es pas? Pour quelques petites scènes? des misères d'enfant!

POIL DE CAROTTE, *un peu à lui-même*. — Il y a des enfants si malheureux qu'ils se tuent!

MONSIEUR LEPIC. — C'est bien rare.

POIL DE CAROTTE. — Ça arrive.

MONSIEUR LEPIC, *toujours narquois*. — Tu veux te suicider?

POIL DE CAROTTE. — De temps en temps.

MONSIEUR LEPIC. — Tu as essayé?

POIL DE CAROTTE. — Deux fois.

MONSIEUR LEPIC. — Quand on se rate la première fois, on se rate toujours.

POIL DE CAROTTE. — Je reconnais que, la première fois, je n'étais pas bien décidé. Je voulais seulement voir l'effet que ça fait. J'ai tiré un seau du puits et j'ai mis ma tête dedans. Je fermais le nez et la bouche et j'attendais l'asphyxie, quand, d'une seule calotte, Mme Lepic — ma mère! — renverse le seau et me donne de l'air. (*Il rit. M. Lepic rit dans sa barbe.*) Je n'étais pas noyé, je n'étais qu'inondé de la tête aux pieds. Ma mère a cru que je ne savais qu'inventer pour salir notre eau et empoisonner la famille.

MONSIEUR LEPIC. — A propos de quoi te noyais-tu?

POIL DE CAROTTE. — Je ne me rappelle plus ce que j'avais fait, ce jour-là, à ma mère. Mon premier suicide n'est qu'une gamînerie : j'étais trop petit. Le second a été sérieux.

MONSIEUR LEPIC. — Oh! oh! cette figure, Poil de Carotte!

POIL DE CAROTTE. — J'ai voulu me pendre.

MONSIEUR LEPIC. — Et te voilà. Tu n'avais

POIL DE CAROTTE. — J'ATTENDAIS L'ASPHYXIE

pas plus envie de te pendre que de te jeter à l'eau.

POIL DE CAROTTE. — J'étais monté sur le fenil de la grange. J'avais attaché une corde à la grosse poutre, tu sais?

MONSIEUR LEPIC. — Celle du milieu.

POIL DE CAROTTE. — J'avais fait un nœud, et le cou dedans, les pieds joints au bord du fenil les bras croisés, comme ça...

MONSIEUR LEPIC. — Oui, oui...

POIL DE CAROTTE. — Je voyais le jour par les fentes des tuiles.

MONSIEUR LEPIC, *troublé*. — Dépêche-toi donc!

POIL DE CAROTTE. — J'allais sauter dans le vide, on m'appelle

MONSIEUR LEPIC, *soulagé*. — Et tu es descendu?

POIL DE CAROTTE. — Oui.

MONSIEUR LEPIC. — Ta mère t'a encore sauvé la vie.

POIL DE CAROTTE — Si ma mère m'avait appelé, je serais loin. Je suis redescendu parce que c'est toi, papa, qui m'appelais.

MONSIEUR LEPIC. — C'est vrai?

POIL DE CAROTTE. — QU'EST-CE QUE TU AS DIT, PAPA?

POIL DE CAROTTE, *regardant du côté du fenil*. — Veux-tu que je remonte? La corde y est toujours. (*M. Lepic se dirige vers la grange et hésite.*) Va, va, je ne mens qu'avec ma mère.

MONSIEUR LEPIC. *Il n'entre pas, il revient et saisit la main de Poil de Carotte.* — Elle te maltraite à ce point!

POIL DE CAROTTE. — Laisse-moi partir.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi ne te plaignais-tu pas?

POIL DE CAROTTE. — Elle me défend surtout de me plaindre. Adieu, papa.

MONSIEUR LEPIC. — Mais tu ne partiras pas. Je t'empêcherai de faire un coup pareil. Je te garde près de moi et je te jure que désormais on ne te tourmentera plus.

POIL DE CAROTTE. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ici, puisque je n'aime pas ma mère?

MONSIEUR LEPIC. *La phrase lui échappe.* — Et moi, crois-tu donc que je l'aime?

Il marche avec agitation.

POIL DE CAROTTE, *le suit*. — Qu'est-ce que tu as dit, papa?

MONSIEUR LEPIC, *fortement*. — J'ai dit : Et moi, crois-tu donc que je l'aime?

POIL DE CAROTTE. *Il rayonne*. — Oh! papa, je craignais d'avoir mal entendu.

MONSIEUR LEPIC. — Ça te fait plaisir?

POIL DE CAROTTE. — Papa, nous sommes deux. — Chut! Elle nous surveille par la fenêtre.

MONSIEUR LEPIC. — Va fermer les volets.

POIL DE CAROTTE. — Oh! non, par les carreaux elle me foudroierait.

MONSIEUR LEPIC. — Tu as peur?

POIL DE CAROTTE. — Oh! oui, fais ta commission toi-même. (*M. Lepic va fermer les volets. Il les ferme, le dos tourné à la fenêtre.*) Tu as du courage, lui fermer les volets au nez, en plein jour!... Qu'est-ce qui va se passer?

MONSIEUR LEPIC. — Mais rien du tout, bêta.

POIL DE CAROTTE. — Si elle les rouvre!

MONSIEUR LEPIC. — Je les refermerai. Elle te terrifie donc?

POIL DE CAROTTE. — Tu ne peux pas savoir, tu es un homme, toi. Elle me terrifie... au point que si j'ai le hoquet, elle n'a qu'à se montrer, c'est fini.

MONSIEUR LEPIC. — C'est nerveux.

POIL DE CAROTTE. — J'en suis malade.

MONSIEUR LEPIC. — Ton frère Félix n'en a pas peur, lui?

POIL DE CAROTTE. — Mon frère Félix! il est admirable. Je devrais le détester parce qu'elle le gâte, et je l'aime parce qu'il lui tient tête. Quand, par hasard, elle le menace, il attrape un manche à balai, et elle n'approche pas. Quel type! Aussi elle préfère le prendre par les sentiments : elle dit qu'il est d'une nature trop susceptible, qu'elle n'en ferait rien avec des coups, et qu'ils s'appliquent mieux à la mienne.

MONSIEUR LEPIC. — Imite ton frère... défends-toi.

POIL DE CAROTTE. — Ah! si j'osais! Je n'oserais pas, même si j'étais majeur, et pourtant je suis fort, sans en avoir l'air. Je me battrais avec un bœuf! Mais je me vois armé d'un manche à balai contre ma mère. Elle croirait que je l'apporte, il tomberait de mes mains dans les siennes, et peut-être qu'elle me dirait merci, avant de taper.

MONSIEUR LEPIC. — Sauve-toi.

POIL DE CAROTTE. — Je n'ai plus de jambes; elle me paralyse; et puis il faudrait toujours revenir. C'est ridicule, hein! papa, d'avoir à ce point peur de sa mère! — Ne te fait-elle pas un peu peur aussi?

MONSIEUR LEPIC. — A moi?

POIL DE CAROTTE. — Tu ne la regardes jamais en face.

MONSIEUR LEPIC. — Pour d'autres raisons.

POIL DE CAROTTE. — Quelles raisons, papa?... — Oh!...

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

POIL DE CAROTTE. — Papa, elle écoute derrière la porte.

En effet, Mme Lepic avait entr'ouvert la porte. Surprise en faute, elle l'ouvre, descend l'escalier et vient peu à peu, avec des arrêts çà et là, ramasser des brindilles de fagots.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mme LEPIC

MADAME LEPIC, *à Poil de Carotte.* — Si tu te dérangeais, Poil de Carotte... Ote ton pied, s'il te plaît!

M. Lepic observe le manège de Mme Lepic et soudain perd patience.

MONSIEUR LEPIC, *calme, à Annette.* — Je vous avertis, Annette, que madame va avoir une crise; mais ce n'est qu'un jeu; elle se tord les bras, mais prenez garde, elle n'égratignerait que vous; elle mange son mouchoir, elle ne l'avale pas : elle menace de se jeter dans le puits, il y a un grillage. Elle fait semblant de courir partout, affolée, et elle va droit chez le curé.

MADAME LEPIC, *suffoquée.* — Jamais, jamais, je ne remettrai les pieds dans cette maison.

MONSIEUR LEPIC. — A ce soir!

MADAME LEPIC, *déjà dans la rue, d'une voix lointaine.* — Seigneur, ne laisserez-vous pas tomber enfin sur moi un regard de miséricorde?

MONSIEUR LEPIC. — JE VOUS AVERTIS, ANNETTE, QUE MADAME VA AVOIR UNE CRISE.

MONSIEUR LEPIC, *sans regarder Mme Lepic.* — Qu'est-ce que vous faites là?

POIL DE CAROTTE. — Oh!... oh!...

Il se réfugie dans la grange.

MADAME LEPIC, *faussement soumise.* — Je n'ai pas le droit de ramasser quelques brindilles de fagot?

MONSIEUR LEPIC. — Allez-vous en!

MADAME LEPIC. *Début de crise, mouchoir aux lèvres. Le bruit attire Annette sur l'escalier.* — Voilà comme on me parle devant une étrangère et devant mes enfants qui me doivent le respect. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel pour être traitée comme la dernière des dernières?

ANNETTE. — Je vais suivre madame, elle est dans un état!

MONSIEUR LEPIC. — Comédie!

Annette sort.

SCÈNE IX

POIL DE CAROTTE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC. *Il cherche des yeux Poil de Carotte.* — Où es-tu? (*Il l'aperçoit dans la grange*). Poltron!

POIL DE CAROTTE. — Elle est partie?

MONSIEUR LEPIC. — Tu peux sortir de ta niche.

POIL DE CAROTTE. *Il va voir au fond et revient.* — Ce qu'elle file! J'avais la colique. — Allez-vous en! Allez-vous en!

MONSIEUR LEPIC. — Je n'ai pas eu à le dire deux fois.

POIL DE CAROTTE. — Non, mais tu es terrible.

MONSIEUR LEPIC. — Tu trouves?

POIL DE CAROTTE. — Tâte mes mains.

MONSIEUR LEPIC. — Tu trembles!

POIL DE CAROTTE. — Je lui paierai ça.

MONSIEUR LEPIC. — Tu vois bien que je saurai te protéger.

POIL DE CAROTTE. — Merci, papa.

MONSIEUR LEPIC. — A ton service.

POIL DE CAROTTE. — Oui, quand tu seras là. — Mais qu'est-ce qu'elle a pu te faire pour que tu la rembarres comme ça? Car tu es juste, papa : si tu ne l'aimes plus, c'est qu'elle t'a fait quelque chose de grave? Tu as des soucis, je le sens, confie-les-moi!

MONSIEUR LEPIC. — J'ai mon procès.

POIL DE CAROTTE. — Oh! j'avoue qu'il ne m'intéresse guère.

MONSIEUR LEPIC. — Ah! Sais-tu qu'un jour, tu seras peut-être ruiné?

POIL DE CAROTTE. — Ça m'est égal. Confie-moi plutôt tes ennuis... avec elle. — Je suis trop jeune? — Pas si jeune que tu crois. — J'ai déjà une dent de sagesse qui me pousse.

MONSIEUR LEPIC. — Et moi, je viens d'en perdre une des miennes, de sorte qu'il n'y a rien de changé, Poil de Carotte, et le nombre des dents de la famille reste le même.

POIL DE CAROTTE. — Je t'assure, papa, que je réfléchis pour mon âge. Je lis beaucoup, au collège, des livres défendus que les externes nous prêtent, des romans.

MONSIEUR LEPIC. — Des bêtises.

POIL DE CAROTTE. — Hé! hé! c'est instructif. Veux-tu que je devine, veux-tu que je te pose une question? au hasard, naturellement. Si tu me trouves trop curieux, tu ne me répondras pas. Je la pose?

MONSIEUR LEPIC. — Pose.

POIL DE CAROTTE. — Ma mère aurait-elle commis...

MONSIEUR LEPIC, *assis sur un banc.* — Un crime?

POIL DE CAROTTE. — Oh! non.

MONSIEUR LEPIC. — Un péché?

POIL DE CAROTTE. — Ah! c'en est un.

MONSIEUR LEPIC. — Alors ça regarde monsieur le curé.

POIL DE CAROTTE. — Et toi aussi, car ce serait surtout une faute, tu sais bien? (*Il pousse*). Aide-moi donc, papa, une faute...

Il sue.

MONSIEUR LEPIC. — Je ne comprends pas.

POIL DE CAROTTE, *d'un coup.* — Une grande faute contre la morale, le devoir et l'honneur?

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que tu vas chercher là, Poil de Carotte?

POIL DE CAROTTE. — Je me trompe?

MONSIEUR LEPIC. — Tu en as de bonnes.

POIL DE CAROTTE. — Je n'attache aucune importance à mon idée.

MONSIEUR LEPIC. — Rassure-toi, ta mère est une honnête femme.

POIL DE CAROTTE. — Ah! tant mieux pour la famille!

MONSIEUR LEPIC. — Et moi aussi, Poil de Carotte, je suis un honnête homme.

POIL DE CAROTTE. — Oh! papa, en ce qui te concerne, je n'ai jamais eu aucun doute.

MONSIEUR LEPIC. — Je te remercie...

POIL DE CAROTTE. — Et ce ne serait pas la même chose.

MONSIEUR LEPIC. — Tu es plus avancé que je ne croyais...

POIL DE CAROTTE. — Mes lectures!... D'après ce que j'ai lu, c'est toujours ça qui trouble un ménage.

MONSIEUR LEPIC. — Nous n'avons pas ça chez nous.

POIL DE CAROTTE, *un doigt sur sa tempe.* — Je cherche autre chose.

MONSIEUR LEPIC. — Cherche, car l'honnêteté dont tu parles ne suffit pas pour faire bon ménage.

POIL DE CAROTTE. — Que faut-il de plus? Ce qu'on nomme l'amour?

MONSIEUR LEPIC. — Permets-moi de te dire que tu te sers là d'un mot dont tu ignores le sens.

POIL DE CAROTTE. — Evidemment, mais je cherche...

MONSIEUR LEPIC. — Rends-toi, va, tu t'égares. Ce qu'il faut dans un ménage, Poil de Carotte, ce qu'il faut surtout, c'est de l'accord, de l'entente...

POIL DE CAROTTE. — De la compatibilité d'humeurs!

MONSIEUR LEPIC. — Si tu veux. Or, le caractère de Mme Lepic est l'opposé du mien.

POIL DE CAROTTE. — Le fait est que vous ne vous ressemblez guère.

MONSIEUR LEPIC. — Ah non! Je déteste, moi, le bavardage, le désordre, le mensonge, — et les curés.

POIL DE CAROTTE. — Et, ça va mal? — Oh! parbleu, je m'en doutais, je remarquais des choses... Et il y a longtemps que... vous ne sympathisez pas?

MONSIEUR LEPIC. — Quinze ou seize ans.

POIL DE CAROTTE. — Mâtin! Seize ans! — l'âge que j'ai.

MONSIEUR LEPIC. — En effet, quand tu es né, c'était déjà la fin entre ta mère et moi.

POIL DE CAROTTE. — Ma naissance aurait pu vous rapprocher.

MONSIEUR LEPIC. — Non. Tu venais trop tard, au milieu de nos dernières querelles. — Nous ne te désirions pas. — Tu me demandes

la vérité, je te l'avoue : elle peut servir à t'expliquer ta mère.

POIL DE CAROTTE. — Il ne s'agit pas de moi... Je voulais dire qu'à l'occasion, au moindre prétexte, des époux se raccomodent.

MONSIEUR LEPIC. — Une fois, deux fois, dix fois, pas toujours.

POIL DE CAROTTE. — Mais une dernière fois...?

MONSIEUR LEPIC. — Oh! je ne bouge plus!

POIL DE CAROTTE, *un pied sur le banc.* — Comment, papa, toi, un observateur, t'es-tu marié avec maman?

MONSIEUR LEPIC. — Est-ce que je savais? Il faut des années, Poil de Carotte, pour connaître une femme, sa femme, et quand on la connaît, il n'y a plus de remède.

POIL DE CAROTTE. — Et le divorce? A quoi sert-il?

MONSIEUR LEPIC. — Impossible. Sans ça!... oui, écœuré par cette existence stupide, j'ai fait des propositions. Elle a refusé.

POIL DE CAROTTE. — Toujours la même!

MONSIEUR LEPIC. — C'était son droit. Je n'ai à lui reprocher, comme toi d'ailleurs, que d'être insupportable. Cela suffit peut-être pour que tu la quittes. Cela ne suffit pas pour que je me délivre.

POIL DE CAROTTE, *il s'assied près de M. Lepic.* — En somme, papa, tu es malheureux?

MONSIEUR LEPIC. — Dame!

POIL DE CAROTTE. — Presque aussi malheureux que moi?

MONSIEUR LEPIC. — Si ça peut te consoler.

POIL DE CAROTTE. — Ça me console jusqu'à un certain point. Ça m'indigne surtout. Moi, passe! je ne suis que son enfant, mais toi, le père, toi, le maître, c'est insensé, ça me révolte. (*Il se lève et montre le poing à la fenêtre.*) Ah! mauvaise, mauvaise! tu mériterais...

MONSIEUR LEPIC. — Poil de Carotte!

POIL DE CAROTTE. — Oh! elle est sortie.

MONSIEUR LEPIC. — Ce geste!

POIL DE CAROTTE. — Je suis exaspéré, à cause de toi... Quelle femme!

MONSIEUR LEPIC. — C'est ta mère.

POIL DE CAROTTE. — Oh! je ne dis pas ça parce que c'est ma mère. Oui, sans doute. Et après? Ou elle m'aime ou elle ne m'aime pas. Et puisqu'elle ne m'aime pas, qu'est-ce que ça me fait qu'elle soit ma mère? Qu'importe qu'elle ait le titre, si elle n'a pas les sentiments? Une mère, c'est une bonne maman, un père, c'est un bon papa. Sinon, ce n'est rien.

MONSIEUR LEPIC, *piqué, se lève.* — Tu as raison.

POIL DE CAROTTE. — Ainsi, toi, par exemple, je ne t'aime pas parce que tu es mon père. Nous savons que ce n'est pas sorcier d'être le père de quelqu'un. Je t'aime parce que...

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi? tu ne trouves pas.

POIL DE CAROTTE. — ... parce que... nous causons là, ce soir, tous deux intimement, parce que tu m'écoutes et que tu veux bien me répondre, au lieu de m'accabler de ta puissance paternelle.

MONSIEUR LEPIC. — Pour ce qu'elle me rapporte!

POIL DE CAROTTE. — Et la famille, papa? quelle blague!... quelle drôle d'invention!

MONSIEUR LEPIC. — Elle n'est pas de moi.

POIL DE CAROTTE. — Sais-tu comment je la définis, la famille? Une réunion forcée... sous le même toit... de quelques personnes qui ne peuvent pas se sentir.

MONSIEUR LEPIC. — Ce n'est peut-être pas vrai dans toutes les familles, mais il y a, dans l'espèce humaine, plus de quatre familles comme la nôtre, sans compter celles qui ne s'en vantent pas.

POIL DE CAROTTE. — Et tu es mal tombé.

MONSIEUR LEPIC. — Toi aussi.

POIL DE CAROTTE. — Notre famille, ce devrait être, à notre choix, ceux que nous aimons et qui nous aiment.

MONSIEUR LEPIC. — Le difficile est de les trouver... Tâche d'avoir cette chance plus tard. Sois l'ami de tes enfants. J'avoue que je n'ai pas su être le tien.

POIL DE CAROTTE. — Je ne t'en veux pas.

MONSIEUR LEPIC. — Tu le pourrais.

POIL DE CAROTTE. — Nous nous connaissions si peu.

MONSIEUR LEPIC, *comme s'il s'excusait.* — C'est vrai que je t'ai à peine vu. D'abord ta mère t'a mis tout de suite en nourrice.

POIL DE CAROTTE. — Elle a dû m'y laisser un moment.

MONSIEUR LEPIC. — Quand tu es revenu, on t'a prêté quelques années à ton parrain qui n'avait pas d'enfant.

POIL DE CAROTTE. — Je me rappelle qu'il m'embrassait trop et qu'il me piquait avec sa barbe.

MONSIEUR LEPIC. — Il raffolait de toi.

POIL DE CAROTTE. — Un parrain n'est pas un papa.

MONSIEUR LEPIC. — Ah! tu vois bien!... Puis tu es entré au collège où tu passes ta vie, — comme tous les enfants, — excepté les deux mois de vacances que tu passes à la maison. Voilà.

POIL DE CAROTTE. — Tu ne m'as jamais tant vu qu'aujourd'hui?...

MONSIEUR LEPIC. — C'est ma faute sans doute : c'est celle des circonstances, c'est aussi un peu la tienne, tu te tenais à l'écart, fermé, sauvage. On s'explique...

POIL DE CAROTTE. — Il faut pouvoir.

MONSIEUR LEPIC. — Même à la chasse tu ne dis rien.

POIL DE CAROTTE. — Toi non plus. Tu vas devant, je suis derrière, à distance, pour ne pas gêner ton tir, et tu marches, tu marches...

MONSIEUR LEPIC. — Oui, je n'ai de goût qu'à la chasse.

POIL DE CAROTTE. — Et si tu te figures que

c'est commode de s'épancher avec toi! au premier mot tu sourcilles. — Oh! cet œil! — et tu deviens sarcastique.

MONSIEUR LEPIC. — Que veux-tu? Je ne devinais pas tes bons mouvements. Absorbé par mon diable de procès, fuyant cet intérieur, je ne te voyais pas... Je te méconnaissais. Nous nous rattraperons. — Une cigarette?

POIL DE CAROTTE. — Non, merci. — Est-ce que je gagne à être connu, papa?

MONSIEUR LEPIC. — Beaucoup. — Parbleu, je te savais intelligent... Fichtre non, tu n'es pas bête.

POIL DE CAROTTE. — Si ma mère m'avait aimé, j'aurais peut-être fait quelque chose.

MONSIEUR LEPIC. — Au contraire, Poil de Carotte. Les enfants gâtés ne font rien.

POIL DE CAROTTE. — Ah!... Et tu me croyais intelligent, mais égoïste, vilain au moral comme au physique.

MONSIEUR LEPIC. — D'abord, tu n'es pas laid.

POIL DE CAROTTE. — Elle ne cesse de répéter...

MONSIEUR LEPIC. — Elle exagère.

POIL DE CAROTTE. — Mon professeur de dessin prétend que je suis beau.

MONSIEUR LEPIC. — Il exagère aussi.

POIL DE CAROTTE. — Il se place au point de vue pittoresque. Ça me fait plaisir que tu ne me trouves pas trop laid.

MONSIEUR LEPIC — Et quand tu serais encore plus laid? Pourvu qu'un homme ait la santé!

POIL DE CAROTTE. — Oh! je me porte bien... Et au moral, papa, est-ce que tu me crois menteur, sans cœur, boudeur, paresseux?

MONSIEUR LEPIC. — Arrête, arrête... Je ne sache pas que tu mentes.

POIL DE CAROTTE. — Si, quelquefois, pour lui obéir.

MONSIEUR LEPIC. — Alors ça ne compte pas.

POIL DE CAROTTE. — Et me crois-tu le cœur sec?

MONSIEUR LEPIC. — COMME UN ENFANT... RETROUVÉ.

MONSIEUR LEPIC. — Ça ne veut rien dire. Moi aussi, j'ai le cœur sec. On nous accuse d'avoir le cœur sec parce que nous ne pleurons pas .. Tu serais tout au plus un petit peu boudeur

POIL DE CAROTTE. — Je te demande pardon, papa, je ne boude jamais.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que tu fais dans tes coins?

POIL DE CAROTTE — Je rage, et ça ne m'amuse pas, contre une mère injuste.

MONSIEUR LEPIC. — Et moi qui t'aurais cru plutôt de son côté!

POIL DE CAROTTE. — C'est un comble!

MONSIEUR LEPIC. — C'est naturel. La preuve, quand ta mère te demandait, car elle avait cet aplomb : « Lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman? » Tu répondais...

POIL DE CAROTTE. — « Je vous aime autant l'un que l'autre. »

MONSIEUR LEPIC. — Ta mère insistait : « Poil de Carotte, tu as une petite préfé-

rence pour l'un des deux. » Et tu finissais par répondre : « Oui. J'ai une petite préférence... »

POIL DE CAROTTE. — « Pour maman. »

MONSIEUR LEPIC. — Pour maman, jamais pour papa. Tu m'agaçais avec ta petite préférence. Tu avais beau ne pas savoir ce que tu disais...

POIL DE CAROTTE. — Oh! que si... Je disais ce qu'elle me faisait dire : entre elle et moi, c'était convenu d'avance.

MONSIEUR LEPIC. — C'est bien elle!

POIL DE CAROTTE. — Et elle veut à présent que je dise : mon père, au lieu de : mon papa. Mais sois tranquille!

MONSIEUR LEPIC, *attendri*. — Ah! cher petit!... Comment aurais-je pu te savoir plein de qualités, raisonnable, affectueux, très gentil, tel que tu es, mon cher petit François!

POIL DE CAROTTE, *étonné, ravi*. — François! Tiens! Tu m'appelles par mon vrai nom.

MONSIEUR LEPIC. — Je devais te froisser, en te donnant l'autre?

POIL DE CAROTTE. — Oh! pas toi. C'est le ton qui fait tout. (*Avec pudeur.*) Tu m'aimes?

MONSIEUR LEPIC. — Comme un enfant... retrouvé.

Il serre Poil de Carotte contre lui, légèrement, sans l'embrasser.

POIL DE CAROTTE. *Il se dégage un peu.* — Si elle nous voyait!

MONSIEUR LEPIC. — Ah! je n'ai pas eu de chance. Je me suis trompé sur ta nature, comme je m'étais trompé sur celle de ta mère.

POIL DE CAROTTE. — Oui, mais à rebours.

MONSIEUR LEPIC. — Et ça compense.

POIL DE CAROTTE. — Oh! non, papa... Je te plains sincèrement. Moi, j'ai l'avenir pour me créer une autre famille, refaire mon existence, et toi, tu achèveras la tienne, tu passeras toute ta vieillesse auprès d'une personne qui ne se plaît qu'à rendre les autres malheureux.

MONSIEUR LEPIC, *sans regret*. — Et elle n'est pas heureuse non plus.

POIL DE CAROTTE. — Comment, elle n'est pas heureuse?

MONSIEUR LEPIC. — Ce serait trop facile!

POIL DE CAROTTE, *badin*. — Elle n'est pas heureuse de me donner des gifles?

MONSIEUR LEPIC. — Si, si. — Mais elle n'a guère, avec toi, que ce bonheur.

POIL DE CAROTTE. — C'est tout ce que je peux lui offrir. Que voudrait-elle de plus?

MONSIEUR LEPIC, *grave*. — Ton affection.

POIL DE CAROTTE. — Mon affection!... La tienne, je ne dis pas...

MONSIEUR LEPIC. — Oh! la mienne... Elle y a renoncé... La tienne seulement.

POIL DE CAROTTE. — Mon affection manque à ma mère! Je ne comprends plus rien à la vie...

MONSIEUR LEPIC. — Ça t'étonne qu'on souffre de ne pas savoir se faire aimer?

POIL DE CAROTTE. — Et tu crois qu'elle en souffre?

MONSIEUR LEPIC. — J'en suis sûr.

POIL DE CAROTTE. — Qu'elle est malheureuse?

MONSIEUR LEPIC. — Elle l'est.

POIL DE CAROTTE. — Malheureuse, — comme toi?

MONSIEUR LEPIC. — Au fond, ça se vaut.

POIL DE CAROTTE. — Comme moi?

MONSIEUR LEPIC. — Oh! personne n'a cette prétention.

POIL DE CAROTTE. — Papa, tu me confonds. Voilà une pensée qui ne m'était jamais venue à l'esprit.

Il s'assied et cache sa tête dans ses mains.

MONSIEUR LEPIC, *avec effort*. — Et nous sommes là à gémir. Il faudrait l'entendre. Peut-être qu'elle aussi trouve qu'elle est mal tombée. Qui sait si avec un autre?... N'obtenant pas d'elle ce que je voulais, j'ai été rancunier, impitoyable, et mes duretés pour elle, elle te les a rendues. Elle a tous les torts envers toi, mais envers moi, les a-t-elle tous? Il y a des moments où je m'interroge... — Et quand je m'interrogerais jusqu'à demain. A quoi bon? C'est trop tard, c'est fini, et puis, en voilà assez... Allons à la chasse une heure ou deux, ça nous fera du bien. (*Il découvre la tête de Poil de Carotte.*) Pourquoi pleures-tu?

POIL DE CAROTTE, *la figure ruisselante*. — C'est ton idée : Ma mère malheureuse, parce que je ne l'aime pas.

MONSIEUR LEPIC, *amer*. — Puisque ça te désole tant, tu n'as qu'à l'aimer.

POIL DE CAROTTE, *se redressant*. — Moi!

SCÈNE X

LES MÊMES, ANNETTE

ANNETTE, *accourant*. — Monsieur, madame peut-elle rentrer?

Poil de Carotte s'essuie rapidement les yeux.

MONSIEUR LEPIC, *redevenu monsieur Lepic*. — Elle me demande la permission?

ANNETTE. — Non, monsieur. C'est moi qui viens devant, pour voir si vous êtes toujours fâché.

MONSIEUR LEPIC. — Je ne me fâche jamais. Qu'elle rentre si elle veut : la maison lui appartient comme à moi.

ANNETTE. — Elle était allée à l'église.

MONSIEUR LEPIC. — Chez le curé.

ANNETTE. — Non, à l'église. Elle a versé un plein bénitier de larmes, elle a bien du chagrin. — Oh! si, monsieur... La voilà!...

M. Lepic tourne le dos à la porte; Mme Lepic paraît les yeux baissés, l'air abattu.

POIL DE CAROTTE. — Maman! Maman!

Mme Lepic s'arrête et regarde Poil de Carotte; elle semble lui dire de parler.

POIL DE CAROTTE, *son élan perdu.* — Rien.

Mme Lepic passe et rentre à la maison. Annette sort par la porte de la cour.

SCÈNE XI

POIL DE CAROTTE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC. — Que lui voulais-tu?

POIL DE CAROTTE. — Oh! ce n'est pas la peine.

MONSIEUR LEPIC. — Elle te fait toujours peur?

POIL DE CAROTTE. — Oui. — Moins! — As-tu remarqué ses yeux?

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce qu'ils avaient de neuf?

POIL DE CAROTTE. — Ils ne lançaient pas des éclairs comme d'habitude. Ils étaient tristes, tristes! Tu ne t'y laisses plus prendre, toi? (*Silence de M. Lepic.*) Pauvre papa!... Pauvre maman! — Il n'y a que Félix. Il pêche, lui, là-bas, au moulin... Dire que c'est mon frère! Qui sait s'il me regrettera?

MONSIEUR LEPIC. — Tu veux toujours partir!

POIL DE CAROTTE. — Tu ne me le conseilles pas?

MONSIEUR LEPIC. — Après ce que nous venons de dire?

POIL DE CAROTTE. — Oh! papa, quelle bonne causerie!

MONSIEUR LEPIC. — Il y a seize ans que je n'en avais tant dit, et je ne te promets pas de recommencer tous les jours.

POIL DE CAROTTE. — Je regrette. — Mais si je reste, quelle attitude faudra-t-il que j'aie avec ma mère?

MONSIEUR LEPIC. — La plus simple, la mienne.

POIL DE CAROTTE. — Celle d'un homme.

MONSIEUR LEPIC. — Tu en es un.

POIL DE CAROTTE. — Si elle me demande qui m'a donné l'ordre d'avoir cette attitude, je dirai que c'est toi.

MONSIEUR LEPIC. — Dis.

POIL DE CAROTTE. — Dans ces conditions, ça marcherait peut-être.

MONSIEUR LEPIC. — Tu hésites?

POIL DE CAROTTE. — Je réfléchis, ça en vaut la peine.

MONSIEUR LEPIC. — Tu es long. (*Par habitude.*) Poil de Carotte... François.

POIL DE CAROTTE. — Tu t'ennuierais seul, hein? Tu ne pourrais plus vivre sans moi? (*M. Lepic se garde de répondre.*) Eh bien, oui, mon vieux papa, c'est décidé, je ne t'abandonne pas, je reste!

A MARINETTE.

MONSIEUR VERNET

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, le 6 mai 1903, au Théâtre Antoine.

PERSONNAGES

	MM.
MONSIEUR VERNET	ANTOINE.
HENRI GERARD	SIGNORET.
CRUZ, pêcheur	DEGEORGE.

	Mmes
MADAME VERNET	CHEIREL.
PAULINE, vieille fille, sœur de Madame Vernet	ELLEN ANDRÉE.
MARGUERITE, nièce de Madame Vernet et de Pauline	MIÉRIS.
MADAME CRUZ	LUCE COLAS.
HONORINE, servante des Vernet	BARNY.

Le premier acte se passe à Paris ; le second au bord de la mer.

MADAME VERNET RANGE UN DERNIER TIROIR

ACTE PREMIER

A Paris. Neuf heures du soir. Un petit salon qui prouve que, si M. Vernet est riche, Mme Vernet a du goût. Baie à droite, porte au fond; à gauche, drapé sur un chevalet, le portrait de Mme Vernet. M. Vernet se promène. Mme Vernet range un dernier tiroir.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET

MONSIEUR VERNET. — As-tu donné des ordres à Honorine?

MADAME VERNET. — Oui. Tu es sûr que M. Henri viendra?

MONSIEUR VERNET. — Il me l'a promis, à la salle. Je lui ai dit que nous allions quitter Paris deux mois. Il veut nous serrer la main avant notre départ.

MADAME VERNET. — Il veut, — parce que tu l'as invité.

MONSIEUR VERNET. — Oui, tantôt je l'invite, tantôt il me dit : « Monsieur Vernet, puis-je vous faire une visite ce soir? » et je réponds : « Vous nous ferez plaisir à madame Vernet et à moi. » Ça se passe naturellement. Nous devenons des amis.

MADAME VERNET. — Déjà!

MONSIEUR VERNET. — Je me lie rapidement avec ceux qui me plaisent, et je me délie, avec la même rapidité, aussitôt qu'on me déplaît. Je déteste les bonjours et les bonsoirs qui n'en finissent plus. Ça ne m'a pas empêché de faire fortune dans la soierie.

MADAME VERNET. — Comment M. Henri, qui est pauvre, peut-il fréquenter une salle d'armes?

MONSIEUR VERNET. — La nôtre n'est pas chère. — Elle l'est pour moi, parce que je lui fais quelques cadeaux. J'offre une tenture, une panoplie, un bronze. J'ai poussé Martinet à fonder cette salle. C'est le moins que je le soutienne.

MADAME VERNET. — Tu as raison.

MONSIEUR VERNET. — Elle va très bien, notre petite salle. Nous songeons même à l'organiser comme un cercle et à choisir un président parmi nous. M. Henri m'aide à attirer des élèves. Il a de jeunes relations. Il représente. On s'amuse et ça me fait du bien. De six à sept, quand je quitte le magasin, où je n'avale que de la poussière, un bon assaut, suivi d'une bonne douche, me remet. Tu ne trouves pas que je me porte mieux?

MADAME VERNET. — Si.

MONSIEUR VERNET. — Je fonds.

MADAME VERNET. — Tu ne grossis plus. Mais tu bois trop. C'est effrayant ce que tu as bu à dîner!

MADAME VERNET. — Moi, non, mais lui?

MONSIEUR VERNET. — Il est charmant.

MADAME VERNET. — Et il te charme de plus en plus.

MONSIEUR VERNET. — Je n'ose pas lui proposer un emploi dans mes bureaux

MONSIEUR VERNET. — J'avais tiré avec Henri.

MADAME VERNET. — Tu l'appelles Henri tout court?

MONSIEUR VERNET. — Quelquefois, quand il a reçu la pile, comme ce soir; ça t'offusque.

MONSIEUR VERNET. — Par sa jeunesse, sa gaîté...

MADAME VERNET. — Tiens!

MONSIEUR VERNET. — Pas toi?

MADAME VERNET. — Je veux dire que ce qui me frappe en lui, ce sont ses tristesses.

Brusquement, au milieu d'une phrase, il devient triste! triste! Ça impressionne.

MONSIEUR VERNET. — Ah!... moi je le trouve gai. Il en a pour nos deux goûts.

MADAME VERNET. — Je ne le crois pas heureux.

MONSIEUR VERNET.— Les soucis de son âge.

MADAME VERNET. — Comment vit-il?

MONSIEUR VERNET. — Comme un jeune homme qui a une belle instruction et pas encore de métier. J'imagine qu'il reçoit un peu d'argent de sa famille. Il donne quelques leçons. Il travaille pour lui.

MADAME VERNET. — A quoi?

MONSIEUR VERNET. — Je ne sais pas au juste.

MADAME VERNET. — Il poursuit ses études?

MONSIEUR VERNET. — Probablement.

MADAME VERNET. — De hautes études?

MONSIEUR VERNET. — Oh! sans doute.

MADAME VERNET. — Il ne t'en parle jamais?

MONSIEUR VERNET. — Non, et je ne l'interroge pas. Il m'en parlera lorsqu'il voudra. Ça le regarde. Pourvu qu'il soit fort aux armes!

MADAME VERNET. — Moi, je le soupçonne d'être artiste.

MONSIEUR VERNET. — Artiste! dans quel art?

MADAME VERNET. — Je l'ignore; artiste, le mot dit la chose. En tous cas, il est assez maigre pour être artiste.

MONSIEUR VERNET. — Ça n'a aucun rapport. Si tu m'avais vu, à son âge! C'est le developpement qui s'achève.

MADAME VERNET. — Ou la misère qui commence. Crois-tu qu'il dîne tous les jours?

MONSIEUR VERNET. — Je l'espère. Pas aussi bien que nous, peut-être.

MADAME VERNET. — Sauf quand il dîne à la maison.

MONSIEUR VERNET. — Ça lui est arrivé une fois depuis que nous le connaissons.

MADAME VERNET. — Encore il a mal dîné; tu ne m'avais pas prévenue.

MONSIEUR VERNET. — Non. Sous prétexte que les gens sont modestes, on ne fait pas de cérémonies avec eux. On leur offre la soupe et le bœuf, à la fortune du pot.

MADAME VERNET. — Ce devrait être le contraire.

MONSIEUR VERNET. — Je l'inviterai mieux et plus souvent l'hiver prochain.

MADAME VERNET. — Si tu veux. Mais prends garde!

MONSIEUR VERNET. — A quoi?

MADAME VERNET. — A ta bonté.

MONSIEUR VERNET. — Je suis bon.

MADAME VERNET. — Tu n'es pas bête.

MONSIEUR VERNET. — Et surtout, je ne suis pas de ceux qu'on embête; j'arrete à temps.

MADAME VERNET, *avec un regard à son portrait.* — Tout de même, rappelle-toi.

MONSIEUR VERNET. — Est-ce que M. Henri a l'air d'un chevalier d'industrie?

MADAME VERNET. — Oh! le pauvre garçon!

MONSIEUR VERNET. — Pauvre en effet; d'ailleurs d'une tenue toujours irréprochable, n'est-ce pas?

MADAME VERNET. — Presque élégante Mais as-tu remarqué un détail, ses bottines? Il marche beaucoup avec.

MONSIEUR VERNET. — Ça fait de la peine. Je voudrais lui être utile.

MADAME VERNET. — Oh! si tu peux.

MONSIEUR VERNET. — Comment? Il paraît susceptible.

MADAME VERNET. — Fier même.

MONSIEUR VERNET. — Je n'ose pas lui proposer un emploi dans mes bureaux. Il ne me demande point d'argent. Je lui en donnerais. Je l'aime, moi, ce garçon. Je l'ai adopté, cordialement parlant. Je lui offrirais ma fille...

MADAME VERNET. — Tu vas vite.

MONSIEUR VERNET. — Nous n'en avons pas. Mais si j'en avais une!... J'ai été plus gueux que lui, et nous voilà riches, au point que nous n'arrivons pas à dépenser nos rentes Je dirais à Henri : Prenez ma fille et sa dot.

MADAME VERNET. — S'ils s'aimaient d'abord.

MONSIEUR VERNET. — Bien entendu, l'affection avant tout.

MADAME VERNET. — Et tu dirais cela à un jeune homme sans position?

MONSIEUR VERNET. — Un beau mariage est une position. Oh! Julie, aurais-tu fini par prendre, à force de vivre avec un bourgeois comme moi, mes idées bourgeoises?

MADAME VERNET. — Mais, Victor, j'y aurais gagné. Tes idées, tu le prouves ce soir, sont de bonnes et belles idées généreuses; je t'en félicite.

MONSIEUR VERNET. *Il embrasse madame Vernet.* — Tu sais bien que c'est toi qui me les a données. *(On sonne.)* Le voilà!

MADAME VERNET. — Ce doit être plutôt ma sœur avec votre nièce.

MONSIEUR VERNET. — Non, non. C'est un coup de timbre d'homme d'épée, ça! Et Honorine ne va pas ouvrir! *(Il appelle, par la baie du salon, dans la galerie.)* Honorine!

SCÈNE II

LES MÊMES, HONORINE

Scène très rapide.

MONSIEUR VERNET. — Vous n'entendez pas?

HONORINE. — Si, monsieur. J'y allais.

MADAME VERNET. — Vous avez tout préparé?

HONORINE. — Oui, madame, le thé.

MADAME VERNET. — Et le chocolat?

MONSIEUR VERNET. — Elle l'a oublié!

MADAME VERNET. — Il faut du thé et du chocolat.

MONSIEUR VERNET. — Naturellement.

MADAME VERNET. — Pour qu'il ait le choix.

MONSIEUR VERNET — Pour qu'il prenne des deux, si ça lui plaît.

MADAME VERNET. — Faites vite. Et comme gâteaux?

HONORINE. — J'ai des petits fours.

MADAME VERNET. — Et la tarte? Je vous avais dit une tarte.

MONSIEUR VERNET. — Tant pis! Elle redescendra.

MADAME VERNET. — Pourvu que ce ne soit pas fermé!

HONORINE. — J'ai la tarte aussi, madame.

HONORINE. — SI, MONSIEUR, J'Y ALLAIS.

MONSIEUR VERNET. — Mais si vous avez la tarte, allez ouvrir!

MADAME VERNET. — Aux cerises, la tarte?

HONORINE. — Aux prunes.

MONSIEUR VERNET. — On vous avait dit : aux cerises!

MADAME VERNET. — Non, j'ai oublié de le dire. Je sais seulement qu'il préfère les cerises. Enfin!

On sonne une deuxième fois.

MONSIEUR VERNET. — Mais dépêchez-vous donc, bon Dieu!

MADAME VERNET. — Victor, ne jure pas!

Honorine s'éloigne en se signant.

SCÈNE III

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET

MONSIEUR VERNET. — C'est une brave femme, mais quelle tortue!

MADAME VERNET. — Elle m'a vue naître.

MONSIEUR VERNET. — Elle me fera mourir.

MADAME VERNET — Calme-toi, Victor!

Brève agitation de deux personnes tout émues de recevoir quelqu'un.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI GERARD

HENRI *Il a un petit paquet à la main.* — Bonsoir, madame, votre santé est bonne?

MADAME VERNET, *que la formule a surprise.* — Très bien, monsieur... très bonne. Je vous remercie.

HENRI. — Et la vôtre, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET. — Je vais comme un homme que vous avez fort malmené.

HENRI. — Vous savez, madame, qu'il devient terrible. On ne le touchait plus, ce soir.

MONSIEUR VERNET. — Nous avons fait jeu égal. Si j'ai eu un avantage, il était minime.

HENRI. — Vous avez pris la belle.

MONSIEUR VERNET. — Oui, et par un beau coup.

HENRI. — Superbe!

MONSIEUR VERNET. — Un liement sur votre bras tendu : ma pointe a filé dessous, comme une balle. Je vous crevais.

MADAME VERNET. — Quelle horreur!

MONSIEUR VERNET. — Elle déteste ça.

HENRI. — Vous ne vous intéressez pas à l'escrime, madame?

MADAME VERNET. — C'est si brutal!

HENRI. — Oh! madame! C'est plus un jeu d'adresse que de force, c'est presque un jeu d'esprit. C'est une science, je vous assure, c'est même un art, puisqu'il m'a valu de connaître Mme et M. Vernet.

Mme Vernet s'incline.

MONSIEUR VERNET. — Toujours des choses fines!

HENRI. — Je ne pouvais, monsieur Vernet, vous rencontrer que dans une salle d'armes

MONSIEUR VERNET. — Un homme simple comme moi!

HENRI. — Vous vous méprenez : un homme de votre situation, fortuné comme vous! C'est moi qui suis sans importance et je dis que, seule, l'escrime pouvait mettre face à face, une première fois, puis à peu près quotidiennement, deux hommes si différents, venus de points si opposés.

MONSIEUR VERNET. — Très exact !

HENRI. — Et à peine croisent-ils le fer, qu'ils cessent d'être étrangers l'un à l'autre. Regardez-les, madame : ils ont l'air de jouer, ils se battent pour rire, mais ils s'observent...

MONSIEUR VERNET. — Encore une!... continuez.

HENRI. — Ils se livrent, mais ils se jugent; ils s'acharnent, mais ils s'estiment.

MONSIEUR VERNET. — Encore une!

HENRI. — Une quoi, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET. — Une chose fine.

HENRI, *encouragé*. — Ah!... Et cette coutume de se serrer la main, après chaque assaut, elle semble d'abord banale, mais toutes ces poignées de mains font leur œuvre, et mieux que les longues années d'une vie commune, elles façonnent promptement une camaraderie, une amitié.

MONSIEUR VERNET. — Voilà, Julie, ce que c'est que l'escrime.

MONSIEUR VERNET. — Je le sais bien, je plaisante.

HENRI. — Bon!... Et moi, pour vous punir, monsieur Vernet, je vous annonce une grande nouvelle! Aujourd'hui, après votre départ, les élèves de la salle se sont réunis dans un petit coin, et à l'unanimité, vous ont élu leur président.

MONSIEUR VERNET, *troublé, se lève*. — Moi!

HENRI, *salue*. — Monsieur le Président!...

MONSIEUR VERNET. — Président de la salle! Comme vous êtes gentils, tous! Je suis flatté, je suis...

MADAME VERNET, *prend la main de M. Vernet*. — Qu'est-ce que tu auras à faire?

HENRI. — Rien, madame. Ce n'est qu'un honneur, comme toutes ces présidences-là, ni rétribué, ni dangereux.

MONSIEUR VERNET. — Que pourrais-je bien leur offrir, à ces messieurs?

HENRI — VOUS LISEZ UN PEU, MADAME?

MADAME VERNET. — Vous me reconcilieriez avec elle, monsieur.

MONSIEUR VERNET. — A-t-il tourné ça? On croirait qu'il prépare ce qu'il dit, avant de venir.

HENRI. — Je vous jure que c'est naturel.

HENRI. — Vous les remercierez demain, par quelques mots.

MONSIEUR VERNET. — J'espère m'acquitter avec un peu plus de frais. Quel ennui que nous partions demain!

HENRI. — Demain?

MADAME VERNET. — Les malles sont prêtes.

HENRI. — Ne vous désolez pas, je vous excuserai jusqu'à votre retour.

MONSIEUR VERNET. — J'aurais voulu moi-même... Ça me gâte mon plaisir. Ah! je suis contrarié... Voulez-vous me permettre de vous débarrasser de votre petit paquet? — Je ne suis pas indiscret?

HENRI. — C'était pour vous et pour madame Vernet. Je vous prie d'accepter ce rien, en souvenir des bonnes heures, trop brèves et trop rares, passées avec vous.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce que ça peut être? Je regarde?

HENRI. — Faites.

MONSIEUR VERNET, *déficelle le paquet.* — Pour une année?

HENRI. — Pour une année?

MONSIEUR VERNET. — Ma présidence?

HENRI. — Non, non, à vie, à vie! à moins que vous ne vous conduisiez mal.

MONSIEUR VERNET. — Je saurai me tenir. (*A Mme Vernet.*) Des ciseaux, Julie! (*Henri prête son canif.*) Un livre! Henri Gérard! c'est votre nom, un livre de vous? Titre : *Des Rimes.* (*Ne comprenant pas.*) Des Rimes?

MADAME VERNET. — Des vers.

MONSIEUR VERNET. — Ah!... Vous êtes poète?

MADAME VERNET. — Je m'en doutais.

MONSIEUR VERNET. — Moi pas. Et il a écrit quelque chose en haut du livre.

MADAME VERNET. — Une dédicace.

MONSIEUR VERNET. *Il lit.* — « A Madame Vernet, hommage respectueux. »

MADAME VERNET. — Merci, monsieur.

HENRI. — J'aurais pu trouver mieux, madame, mais je ne me suis pas permis de chercher.

MONSIEUR VERNET. — Pourquoi?

HENRI. — Par discrétion.

MONSIEUR VERNET *rend le canif.* — Ah! oui... « Et à Monsieur Vernet, mon meilleur ennemi à l'épée. » Comme c'est spirituel!

M. Vernet serre la main d'Henri.

HENRI. — De quel côté allez-vous?

MONSIEUR VERNET. *Il se rassied.* — Je savais que vous n'étiez pas tout le monde, je vous soupçonnais même d'être artiste, et je le disais, il n'y a qu'un instant, à Julie, mais j'ignorais que vous fussiez poète.

HENRI. — Je me cache, c'est si mal vu.

MONSIEUR VERNET, *à Mme Vernet.* — Et modeste! le titre t'a frappée, toi? *Des Rimes.*

MADAME VERNET. — C'est neuf.

HENRI. — Plutôt bizarre.

MONSIEUR VERNET. — Original! et moi j'aime tout ce qui est original. C'est la première fois qu'un auteur m'offre lui-même son livre. J'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

HENRI. — Je le crains.

MADAME VERNET. — Nous le lirons au bord de la mer.

MONSIEUR VERNET. — Nous le dégusterons dans un cadre approprié.

HENRI. — C'est à la mer que vous allez?

MADAME VERNET. — Oui, chaque année.

HENRI. — Ah! la mer!

MADAME VERNET. — C'est si grandiose!

MONSIEUR VERNET. — Je veux le commencer ce soir, dans mon lit.

MADAME VERNET. — Oh! Victor, pas avant moi.

MONSIEUR VERNET. — Si, si, pour en avoir une idée.

MADAME VERNET. — Alors, tu me le prêteras, et je le lirai tout haut.

MONSIEUR VERNET. *Il jette* Des Rimes *à Mme Vernet.* — Tiens, je te le donne. (*A Henri.*) Je lui cède toujours. C'est votre dernier?

HENRI. — Et mon premier.

MONSIEUR VERNET. — La presse en a parlé?

HENRI. — Pas encore.

MONSIEUR VERNET. — C'est donc une primeur?

HENRI. — Toute fraîche, elle vient de paraître.

MONSIEUR VERNET. — Ce doit être exquis. Mais je vous préviens que nous sommes des profanes.

HENRI. — Ce sont les meilleurs juges.

MONSIEUR VERNET. — Moi, du moins, car ma femme...

MADAME VERNET, *feuilletant la brochure.* — Je ne m'y connais pas non plus, mais je goûte vivement la poésie quelle qu'elle soit... et la vôtre a l'air d'être...

HENRI. — Vous lisez un peu, madame?

MADAME VERNET. — Un peu, oui, monsieur.

MONSIEUR VERNET. — Beaucoup. — Moi je n'achète jamais de livres.

HENRI. — Par principe?

MONSIEUR VERNET. — Non.

HENRI. — Par économie?

MONSIEUR VERNET. — Non, par habitude. Mais Julie est abonnée à un cabinet de lecture.

MADAME VERNET. — Il reçoit toutes les nouveautés.

MONSIEUR VERNET. — Vous savez que c'est une artiste aussi dans son genre.

MADAME VERNET. — Jolie artiste!

MONSIEUR VERNET. — Elle comprend tous les arts, sauf l'escrime... Oh! l'escrime!

HENRI. — Ce n'est pas une lacune.

MONSIEUR VERNET, *à Mme Vernet.* — En échange, tu dessines comme un architecte.

MADAME VERNET. — Ne le croyez pas, monsieur Henri!

MONSIEUR VERNET. — Et musicienne, des doigts d'une vitesse!

MADAME VERNET. — Je pianote à peine, mais la belle musique m'émeut comme la belle poésie.

MONSIEUR VERNET. — Au fait, si vous nous lisiez un morceau de la vôtre.

HENRI. — J'ai horreur de lire mes vers.

MADAME VERNET. — Pour nous faire plaisir.

HENRI. — Sans façons, madame; je ne lis pas mal les vers des autres, mais les miens...

MONSIEUR VERNET. — Non!

HENRI. — Je vous assure que je ne me ferais pas prier.

MONSIEUR VERNET. — Soit, parce qu'il est tard et que vous ne pourriez pas tout lire, — (*Menaçant.*) — mais à notre retour...

HENRI. — Vous serez obligés de m'arrêter.

MONSIEUR VERNET. — Soyez tranquille... poète! Je suis l'ami, nous sommes les amis d'un poète! nous nous mettons bien.

HENRI. — Vers quel point de la mer vous dirigez-vous?

MADAME VERNET. — Nous allons à Fleuriport, sur la Manche.

HENRI. — Vous y resterez longtemps?

MADAME VERNET. — Deux mois.

HENRI. — Que vous êtes heureux de quitter Paris!

MONSIEUR VERNET. — Surtout par ces chaleurs.

HENRI. — Ah! si je pouvais faire comme vous!

MONSIEUR VERNET. — Vous n'avez pas de congé?

HENRI. — J'en ai d'un bout de l'année à l'autre. Je suis libre par profession. Ma carrière est on ne peut plus libérale.

MONSIEUR VERNET. — Eh bien! — Ça me fait quelque chose d'être président de notre salle d'armes. — Eh bien?...

HENRI. — En fait, je ne suis pas libre Il faut que je reste pour me tenir au courant. C'est un livre qui paraît, une première, une inauguration, un vernissage, etc., etc... que sais-je?

MADAME VERNET. — Je croyais qu'après le Grand Prix...

HENRI. — On est moins bousculé, moins distrait de ses travaux, madame, mais c'est égal... quelle vie!

MADAME VERNET. — La vie parisienne!

MONSIEUR VERNET. — La vie échevelée!

HENRI, *mélancolique.* — D'ailleurs, où irais-je?

MONSIEUR VERNET. — Venez à Fleuriport, on se retrouvera.

MADAME VERNET — C'est bien modeste pour M. Henri habitué aux plages mondaines, notre petit trou.

HENRI. — Oh! madame, vous me faites injure..

MONSIEUR VERNET. — Et la mer n'est nulle part un petit trou. Ecoutez, Henri... monsieur Henri.

HENRI. — Je vous en prie.

MONSIEUR VERNET. — Ecoutez, mon cher Henri, — oui, assez de *monsieur* entre nous, — vous n'allez pas me faire croire que vos travaux, et j'ignore ce que vous entendez par là...

MADAME VERNET. — Ses travaux de poète, mon ami.

MONSIEUR VERNET. — D'accord, — vous retiennent à Paris, quand il n'y a plus personne, comme un forçat à son boulet.

HENRI. — Pas à ce point.

MONSIEUR VERNET. — Vous êtes votre maître?

HENRI. — Mon maître absolu.

MONSIEUR VERNET. — Venez avec nous.

HENRI. — A Fleuriport?

MONSIEUR VERNET. — Non seulement à Fleuriport, mais chez nous, dans notre villa. Nous avons de la place.

HENRI. — Oh! monsieur Vernet, vous êtes amusant.

MONSIEUR VERNET. — Nous vous l'offrons de bon cœur, n'est-ce pas, Julie?

MADAME VERNET, *polie.* — Certainement.

HENRI — Et je vous remercie d'un cœur qui ne le cède en rien au vôtre, mais...

MONSIEUR VERNET. — Mais quoi?

HENRI. — Si par hasard, monsieur Vernet, je peux m'échapper un moment de Paris, comme je n'ai pas d'endroit préféré, je profiterai de votre séjour à Fleuriport, j'irai vous voir là-bas, mais je descendrai à l'hôtel.

MONSIEUR VERNET. — Il n'y en a pas.

HENRI. — A l'auberge.

MONSIEUR VERNET. — Ce serait un peu fort. (*A Mme Vernet.*) Le vois-tu, à l'auberge du *Mérinos* dans l'ordure, et nous, dans notre confortable *Juliette*, — oui du nom de ma femme, — car elle n'est pas mal *La Juliette*, avec son air de vieille masure. Pour qui me prenez-vous? Voyons. Vous avez des scrupules.

Sur un signe de M. Vernet, Mme Vernet va faire un petit tour.

SCÈNE V

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Ils vous honorent, mais j'ai un moyen de les lever. Vous m'avez dit que vous donniez des leçons, des leçons de quoi?

HENRI. — De n'importe quoi, de tout.

MONSIEUR VERNET. — Eh bien! ma petite nièce qui passe ses vacances avec nous, là-bas, veut suivre un cours de diction, il paraît que c'est la mode. Vous êtes poète! poète et professeur de diction, ça doit aller ensemble.

HENRI. — C'est inséparable.

MONSIEUR VERNET. — Vous donnerez quelques conseils à Marguerite, et tout s'arrangera, le voyage, le séjour, le reste; ne vous inquiétez de rien.

HENRI. — Vous me tenteriez, monsieur Vernet, mais...

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce que vous avez encore à répondre?

HENRI. — Mille choses.

MONSIEUR VERNET. — ELLE VOUS LAISSERAIT CREVER DE FAIM.

MONSIEUR VERNET. — Lesquelles? Aucune. J'ai été jeune comme vous, pauvre comme vous, car vous l'êtes, hein? avec toute votre poésie?

HENRI. — Je ne l'avouerais pas à un autre; ça ne rapporte guère.

MONSIEUR VERNET. — De quoi payer le tabac?

HENRI. — Et encore parce que je ne fume jamais.

MONSIEUR VERNET. — Et votre famille vous a coupé les vivres?

HENRI. — Bah! pour quelques paniers de provisions!

MONSIEUR VERNET, *attendri*. — J'en étais sûr. Elle vous laisserait crever de faim. Toutes les mêmes, ces familles d'artistes!... Mon pauvre vieux, va! Ça me rajeunit de vingt ans! Ça me rappelle ma misère, et j'étais alors réservé, moi aussi, comme vous, peut-être davantage... du moins autant, parce que, timide, je ne savais pas m'exprimer. Eh bien! Je vous donne ma parole, que si, en ce temps-là, quelque brave homme de Vernet, ça se trouve, m'avait offert, du même cœur, la petite partie de plaisir que je vous offre, j'aurais accepté sans hésitation. Et vous savez, sur l'article délicatesse, je ne plaisante jamais. Je vous jure que ça ne vaut pas la peine de me dire merci. Est-ce que je vous paie votre imprimé, moi, votre livre de poésie? Nous sommes quittes! Plus un mot!

HENRI. — Mais c'est un enlèvement.

MONSIEUR VERNET. — Je vous enlève (*Il appelle sa femme.*) Julie! nous l'enlevons, il accepte.

SCÈNE VI

MONSIEUR VERNET, HENRI, MADAME VERNET

MADAME VERNET. — Ah!... Tant mieux! J'allais me joindre à Victor.

HENRI. — Alors, madame, je n'ai plus la force de résister. J'accepte avec gratitude. Mais, n'est-ce pas, chers amis, une mansarde, une lucarne, un lit de fer, une table de bois blanc, une chaise de paille...

MADAME VERNET. — Quel mobilier!

MONSIEUR VERNET. — Tu, tu, tu! La mansarde et la lucarne, c'est pour notre vieille servante Honorine. Vous aurez la plus belle chambre après la nôtre.

MADAME VERNET. — La chambre verte.

HENRI. — Merci, madame.

MONSIEUR VERNET.— Avec deux grandes fenêtres qui donnent toutes les deux sur la mer.

MADAME VERNET. — Une seule, mon ami.

MONSIEUR VERNET. — Mais l'autre donne sur la campagne. Ça repose de la mer.

HENRI. — C'est le rêve. Merci, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Ne me remerciez donc pas comme ça! Quel remercieur vous faites! Vous êtes prêt?

HENRI. — Toujours.

MONSIEUR VERNET. — Nous partons demain.

HENRI. — Ce soir, si vous voulez.

MONSIEUR VERNET. — A la bonne heure! — Mais il faut attendre à demain. Nous partirons avec ma nièce Marguerite et Pauline.

MADAME VERNET. — Ma sœur aînée.

MONSIEUR VERNET. — Elle dirige une pension de jeunes filles, où Marguerite termine ses études. (*A Mme Vernet.*) Est-ce qu'elles ne viennent pas, ce soir?

MADAME VERNET. — Si! Elles devraient être là.

MONSIEUR VERNET. — Je vous avertis que ma belle-sœur est insupportable. Je la supporte, parce que j'ai l'esprit, — je n'ai même que celui-là, — l'esprit de famille.

MADAME VERNET. — Elle nous aime beaucoup au fond.

MONSIEUR VERNET. — A la surface, elle ne peut pas nous sentir.

MADAME VERNET. — Elle est.

MONSIEUR VERNET. — Assommante.

MADAME VERNET. — Pas heureuse.

MONSIEUR VERNET. — Elle a même eu un petit roman dans sa vie. Tenez, vous qui faites des livres.

MADAME VERNET. — Victor!

MONSIEUR VERNET. — Je le lui dirai tôt ou tard, autant le lui dire tout de suite. Mlle Pauline a aimé un monsieur qui n'a pas répondu à son amour, et elle s'est donné un tas de petits coups de couteau.

HENRI. — Oh! pauvre femme! Elle est morte?

MONSIEUR VERNET. — Elle va venir tout à l'heure.

HENRI. — Oh! pardon!

MONSIEUR VERNET. — Ça ne fait rien. Elle s'était donné ses coups de canif du côté du cœur, mais trop bas. Elle s'est tailladé la cuisse. Hein! cette histoire-là en vers!

MADAME VERNET. — Comme tu es dur pour Pauline!... Je vous assure, monsieur Henri Gérard, qu'elle a souffert.

HENRI. — Je ne suis pas de ceux, madame, qui raillent un désespoir de femme.

MONSIEUR VERNET. — C'est une vieille fille, aigre, maligne...

MADAME VERNET. — Chut!

MONSIEUR VERNET. — C'est une vipère.

MADAME VERNET. — Tais-toi, Victor.

MONSIEUR VERNET. — Une vipère à lunettes! Je le lui dirai, quand elle voudra.

MADAME VERNET. — Mais tais-toi donc... j'entends.

MONSIEUR VERNET. — Nous le lui dirons tous deux, Henri, là-bas, le soir, au bord de la mer!

SCÈNE VII

MADAME VERNET, MONSIEUR VERNET PAULINE, MARGUERITE, HENRI

Entrée de Pauline et de Marguerite. Les dames s'embrassent. Henri se tient à l'écart.

PAULINE. — Tu as une visite?

MADAME VERNET. — Oui, un jeune homme très distingué; venez que je vous présente. (*A Henri.*) Ma sœur et ma nièce. (*A Marguerite et Pauline.*) M. Henri Gérard.

MONSIEUR VERNET. — Un poète.

PAULINE. — Un poète?

MADAME VERNET. — Oui, monsieur Henri Gérard est un poète.

MONSIEUR VERNET. — Et un vrai.

PAULINE. — Ah!

MONSIEUR VERNET. *Il montre le livre à Pauline.* — La preuve.

PAULINE. — La couverture attire l'œil : *Des Limes.*

MADAME VERNET. — *Des Rimes, des Rimes.*

HENRI. — C'est un *R*, mademoiselle.

PAULINE. — J'ai la vue si basse, monsieur.

MONSIEUR VERNET. — Elle l'a fait exprès. *Des limes!* Elle voudrait les mordre!

MADAME VERNET. — Tes préparatifs sont terminés?

PAULINE. — Oui, je ne me surcharge pas.

MONSIEUR VERNET. — Qui vous le défend?

PAULINE. — La simplicité de ma garde-robe.

MONSIEUR VERNET. — Vous trouvez peut-être que Julie emporte trop?

MADAME VERNET. — Victor, c'est toi qui commences...

HENRI. — Monsieur Vernet, je suis témoin.

MONSIEUR VERNET. — Elle se rattrapera. — A propos, Henri, vous avez beaucoup de bagages?

HENRI. — Une valise.

MONSIEUR VERNET. — Ce que vous voudrez, n'ayez pas encore des... scrupules.

HENRI. — C'est une grosse valise.

MADAME VERNET. — Monsieur Henri veut bien nous faire le plaisir de venir avec nous.

PAULINE. — Ah! ah!

MONSIEUR VERNET. — Le plaisir et l'honneur. Ça vous surprend qu'un poète...

PAULINE. — Du tout. (*A Henri.*) Je sais, monsieur, que ma sœur et mon beau-frère aiment les artistes.

MONSIEUR VERNET. — Nous ne pouvons pas nous en passer.

PAULINE. — Vous n'êtes pas le premier qu'on me présente. J'ai déjà eu le plaisir, — et l'honneur, — de dîner ici avec le peintre qui a fait ce portrait.

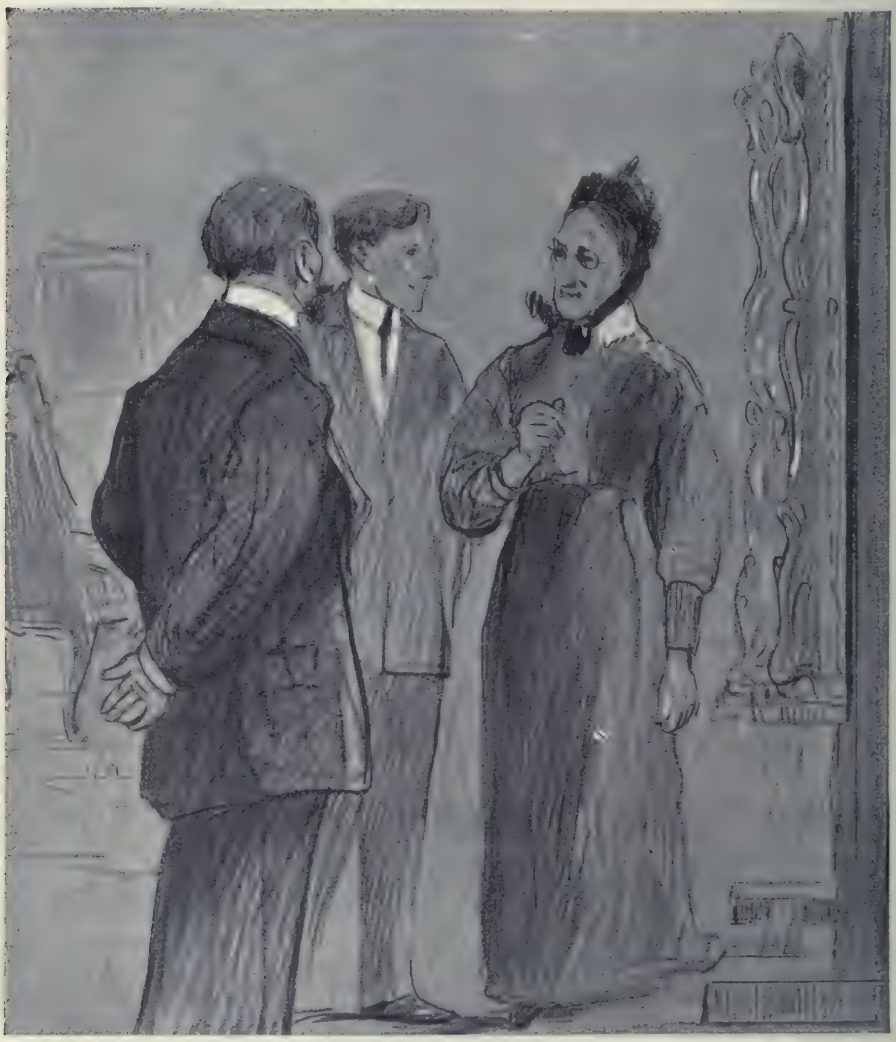
Tous regardent le portrait.

HENRI. — Je le dis comme je le pense.

MONSIEUR VERNET. — Mais c'est ma femme.

HENRI. — Madame Vernet?

MADAME VERNET. — Il ne me ressemble pas?



PAULINE — COMME UN ARTISTE

MONSIEUR VERNET. — Le peintre Morneau. Vous le connaissez?

HENRI. — Non.

MONSIEUR VERNET. — Comment le trouvez-vous?

HENRI, *léger*. — Très bien.

MADAME VERNET, *gaie*. — Vous dites ça sans enthousiasme.

HENRI. — Si, si, madame, quoique la bouche...

MONSIEUR VERNET. — Ratée?

HENRI. — Plutôt. Et ce n'est pas votre front si net, presque carré, oui, un peu têtu. On ne vous fait pas penser ce qu'on veut.

MONSIEUR VERNET. — Eh! eh! Julie, quel physionomiste!

PAULINE. — Vous n'avez rien à dire des yeux?

HENRI. — Oh! les yeux, mademoiselle, c'est ce que les peintres réussissent le moins.

MADAME VERNET. — Que va-t-il en rester?

MONSIEUR VERNET. — Oui, je finiraí par le mettre au grenier.

HENRI. — Excusez-moi, madame, une femme comme vous est rare, même en peinture.

MONSIEUR VERNET. — Attrape, Julie... Moi qui me promettais de faire faire mon portrait l'année prochaine.

HENRI. — Par le même peintre?

MONSIEUR VERNET. — Ou par un autre.

PAULINE. — Il ne manque pas d'autres peintres, moins chers.

MONSIEUR VERNET. — Dirait-on pas que j'ai payé M. Moreau avec votre agent?

PAULINE. — Vous l'avez très bien payé... et lui aussi.

Honorine apporte le thé.

HENRI. — Vous le voyez encore?

MADAME VERNET. *Gênée, elle se lève pour verser le thé.* — Oh! non. C'était une simple relation de vernissage.

MONSIEUR VERNET, *bas.* — Il s'est conduit comme...

PAULINE, *haut.* — Comme un artiste!

HENRI. — Mademoiselle Pauline déteste les artistes?

PAULINE. — Un peintre n'est pas un poète, monsieur.

MONSIEUR VERNET. — Et réciproquement. (*A Henri.*) Elle n'a que du miel pour vous Prenez mon ami, prenez, c'est une faveur.

HENRI. — Je goûte.

MONSIEUR VERNET. — Et toi, Marguerite, tu n'ouvres pas la bouche! tu es contente de passer deux mois avec un poète?

HENRI. — Aucun effet.

MARGUERITE. — Monsieur est un poète?

MADAME VERNET. — Tu n'as pas entendu?

HENRI. — Soyez franche, mademoiselle, vous vous imaginiez que c'était autre chose.

MARGUERITE, *rieuse.* — Oui.

HENRI. — Un beau jeune homme pâle.

MARGUERITE. — Oui. Avec des moustaches.

HENRI. — Ah! vous confondez, les moustaches, c'est pour les militaires. Avec de longs cheveux?

MARGUERITE. — Oui.

HENRI. — Noirs.

MARGUERITE. — Oui, ou blancs, comme de la neige.

HENRI. — Quand le poète est vieux; ça me viendra. Ça vient même aux poètes qui ont, comme moi, les cheveux courts.

PAULINE. — C'est une nouvelle école?

HENRI. — C'est simplement une nouvelle coupe de cheveux. Et, n'est-ce pas, mademoiselle Marguerite, le poète de vos rêves étalait une cravate comme une salade de laitue?

MARGUERITE. — C'est ça.

HENRI. — Et il ne portait point de gilet sous sa redingote râpée et boutonnée jusque-là, pour cacher la chemise. Hélas! j'en porte un, avec une chaîne et une montre, une montre de famille, et je regarde prosaïquement l'heure, et j'ai l'air à peu près correct. Je comprends votre déception, mademoiselle.

MARGUERITE. — Je m'y ferai.

MADAME VERNET. — Marguerite, tu importunes M. Henri.

MARGUERITE. — Mais je ne lui demande rien, moi!

MONSIEUR VERNET. — Tu as reçu une éducation, ma fille.

PAULINE. — Celle que je lui ai donnée, mon beau-frère.

MONSIEUR VERNET. — Ça ne m'étonne plus

MADAME VERNET. — Excusez ma nièce, monsieur Henri. Ce n'est pas une fille, c'est un gros garçon.

HENRI. — AH! VOUS CONFONDEZ, LES MOUSTACHES C'EST POUR LES MILITAIRES.

HENRI. — C'est bien une jeune fille naturelle. Elle est sans mystère. (*A Pauline.*) Et je vous félicite, mademoiselle.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.* — Une autre dirait merci.

PAULINE. — Ah! c'était pour moi!

MONSIEUR VERNET. — Ecoutez tous : Voilà le programme de la journée à Fleuriport : d'abord, chaque matin, une heure d'escrime pour les hommes, (*A Pauline.*) car monsieur n'est pas seulement un poète, c'est aussi un escrimeur hors ligne.

PAULINE. — Tous les talents.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — N'oubliez pas d'emporter vos fleurets. Ensuite, baignade. Vous savez nager?

HENRI. — Comme un poisson d'eau douce.

MONSIEUR VERNET. — Ce sera le reste là-

bas. Vous volerez sur l'eau salée de la mer. Moi je nage au fond.

HENRI. — Au fond de la mer, c'est déjà loin.

MONSIEUR VERNET. — L'après-midi, promenades variées. On visite, par exemple, une vieille église des environs. Vous aimez les vieilles églises?

HENRI — Assez, quand elles sont vides et qu'il y fait frais.

MONSIEUR VERNET. — Ces dames se recueillent. Moi je monte en chaire et je prêche ce qui me vient par le Saint-Esprit.

MARGUERITE. — Et tu nous fais bien rire, mon oncle.

PAULINE. — C'est d'un goût!

MONSIEUR VERNET. — Taisez-vous donc, vous vous tordez. Et puis, vous n'avez qu'à rester dehors, à la porte.

PAULINE. — Dans le cimetière.

MONSIEUR VERNET. — C'est une habitude à prendre.

HENRI. — M. Vernet, vous êtes lugubre.

MONSIEUR VERNET. — Oh! je ne demande pas sa mort, tout de suite. Pourvu qu'elle meure avant moi!

MADAME VERNET. — Ne vous scandalisez pas, monsieur Henri, c'est leur façon de s'aimer.

HENRI. — Des taquineries!

MONSIEUR VERNET. — Non, non, nous nous détestons sérieusement.

HENRI. — Et la fin du programme?

MONSIEUR VERNET. — Dîner à sept heures. — Un petit tour sur le port. — Un coup d'œil aux étoiles, s'il y en a, et dodo. Ça vous va?

HENRI. — Approuvé!

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.* — Votre avis?

PAULINE. — Je n'en ai pas.

MONSIEUR VERNET. — Je l'espérais bien.

HENRI. — Vous oubliez, dans ce programme, mes fonctions.

MONSIEUR VERNET. — Oui, Marguerite, M. Henri aura la gentillesse de te donner, le matin ou le soir, peu importe, des leçons de lecture.

PAULINE. — Ah! monsieur est aussi professeur de...

MONSIEUR VERNET. — C'est un homme universel.

MADAME VERNET, *à Marguerite.* — Ça te fera plaisir de prendre ces leçons?

MARGUERITE. — Je ne sais pas, ma tante.

MONSIEUR VERNET. — Elle en mourait d'envie.

MARGUERITE. — Moi?

MONSIEUR VERNET. — Et si elle ne les prend pas, je les prendrai. (*A Henri.*) Elles ne seront point perdues.

HENRI, *à Marguerite.* — Je ne me montrerai pas terrible, mademoiselle. Je serai moins un professeur qu'un camarade de jeu. Je suis très joueur.

MONSIEUR VERNET. — Dans les tripots.

HENRI. — De ma vie, je n'ai touché...

MARGUERITE. — Au tennis?

HENRI. — A la corde, au cerceau...

MARGUERITE. — A la peste!

HENRI. — Je ne connais pas.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.* — La peste, ce doit être un jeu pour vous.

PAULINE. — Oui, et je vous préviens que ça se communique.

MARGUERITE, *à Henri.* — N'est-ce pas : je vous donne la peste, je me sauve et vous courez après moi, pour me la rendre.

HENRI. — Nous jouerons à tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle, et je parie de vous battre.

MARGUERITE. *Elle tend la main.*— Parions.

PAULINE. — Marguerite!

HENRI. — Ce n'est pas pour parier, c'est pour nous donner la main et faire connaissance.

MONSIEUR VERNET, *à Pauline.* — Il vous désarme, hein! celui-là?

PAULINE. — On voit tout de suite que monsieur n'est pas un sot.

MONSIEUR VERNET. — Une tasse de thé, ma belle-sœur?

PAULINE. — Merci, j'en ai déjà pris une chez moi.

MONSIEUR VERNET. — Une autre?

PAULINE. — Elle m'empêcherait de dormir.

MONSIEUR VERNET. — Sans ça, vous l'offrirais-je?

PAULINE. — Quelle verve!

MONSIEUR VERNET. — Vous m'inspirez.

PAULINE, *à Henri.* — A force de fréquenter des artistes comme vous, monsieur, il finira par avoir de l'esprit.

MONSIEUR VERNET. — Alors, malheur à vous!

PAULINE. — Mais vous vous fatiguez, ce soir, monsieur Vernet; il est temps que je vous laisse vous reposer.

Salutations.

MADAME VERNET, *à Henri.* — Et moi aussi, je vous laisse, monsieur Henri; je suis lasse d'avoir fait des malles et j'ai quelques mots à dire en particulier à ma sœur.

HENRI. — Mais, madame, je me retire.

MADAME VERNET. — Non, non, restez avec mon mari.

MONSIEUR VERNET. — Encore cinq minutes, nous causerons entre hommes!... A demain, gare de l'Ouest, ma belle-sœur!... si vous voulez que je vous embrasse, approchez-vous.

PAULINE. — Pour le plaisir que ça nous ferait.

MONSIEUR VERNET. — Aucun! — N'oubliez pas votre sac à malice.

PAULINE. — Comptez sur lui!

MONSIEUR VERNET. — J'y compte

SCÈNE VIII

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Et elle l'apportera. Hein! la vieille demoiselle! Qu'est-ce que je vous disais?

HENRI. — Oui, un peu rêche, mais vous avez une femme si charmante!

MONSIEUR VERNET. — Oh! celle-là! et elle m'adore.

HENRI. — Elle est gracieuse, fine...

MONSIEUR VERNET. — Je l'adore.

HENRI. — Je le crois... et avec ça, ce qui ne gâte rien, très jolie, si vous permettez.

MONSIEUR VERNET. — Je permets : nous nous adorons.

HENRI. — Vous vous adorez. Il y a longtemps?

MONSIEUR VERNET. — Depuis notre nuit de noces, depuis neuf ans, Je l'ai épousée le 2 avril 94. Elle travaillait, une femme comme elle! ça faisait pitié. Elle tenait une pension de jeunes filles avec sa sœur. Moi je venais de créer ma maison de soieries. Je gagnais de l'argent. Elles étaient toutes deux à marier, avec une nièce sur les bras. J'avais le choix, j'ai choisi, je n'ai pas besoin de vous dire laquelle.

HENRI. — Je le devine.

MONSIEUR VERNET. — Croiriez-vous que Pauline, sous prétexte qu'elle était l'aînée, m'en a voulu. Ses petits coups de canif, c'était à cause de moi!

HENRI. — Je vous félicite.

MONSIEUR VERNET. — Et elle m'en veut toujours, comme si j'avais pu hésiter!

HENRI. — Il aurait fallu être myope.

MONSIEUR VERNET. — J'ai donc tiré Julie de l'ornière; elle m'est reconnaissante, et je suis un homme heureux.

HENRI. — Ça se voit.

MONSIEUR VERNET. — Je le dis tout haut. Et Julie, interrogez-la, dit comme moi. Il ne nous manque qu'un enfant. Je ne sais pas pourquoi.

HENRI. — Vous en aurez.

MONSIEUR VERNET. — Après neuf ans?

HENRI. — Je connais un ménage qui, après neuf années.

MONSIEUR VERNET. — Oui, oui, je le connais aussi; tout le monde nous dit la même chose. Hélas! je désespère.

HENRI. — Et mademoiselle Marguerite?

MONSIEUR VERNET. — Ce n'est que notre nièce, et sa tante Pauline en a la moitié, ça gâte le tout. Ah! cet unique point noir nous attriste, Julie et moi. Nous avons beau nous adorer, quelquefois, surtout aux heures de tête à tête, nous nous embêtons un peu.

HENRI. — En si bonne compagnie!

MONSIEUR VERNET. — Eh! oui, parce qu'elle m'est supérieure, comme culture; si, si, j'ai mes qualités... mais, à ce point de vue, je ne la vaux pas. Je fais pourtant mon possible. Tenez : avant de la connaître, j'avais horreur du piano. A présent, qu'elle s'y mette, je m'approche derrière elle et j'écoute des heures, les yeux sur ses mains. C'est stupide?

HENRI. — Non, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Non? (*Henri prend un petit gâteau.*) Mangez, mangez donc! — Et là-bas, à Fleuriport, quand elle observe le ciel, elle me communique ses réflexions, moi je fais aussi les miennes, et il nous arrive, mon cher, le soir, sur notre banc, tout bourgeois que nous sommes, de parler de la lune, comme d'une amie; ça, par exemple, c'est idiot!

HENRI. — Non, non, monsieur Vernet; n'ayez pas de fausse pudeur.

MONSIEUR VERNET. — Oh! je tiens ma partie comme je peux; mais je sens que ma conversation ne suffit pas à Julie, et c'est quand je l'aime le plus que j'ai le moins de choses à lui dire. Expliquez ça.

HENRI. — C'est toujours comme ça.

MONSIEUR VERNET. — Vous ne devez pas connaître ce désagrément; vous ne cessez pas d'être étourdissant. Vous le serez, hein? Je suis content que vous veniez. Vous vous mettrez en frais, dites, vous nous amuserez, vous...

HENRI. — Je ferai l'enfant.

MONSIEUR VERNET. — Vous pourriez être le mien. Quel âge avez-vous?

HENRI. — Vingt-six.

MONSIEUR VERNET. — Hé! hé! — ah! non, tout de même; je ne me suis pas marié jeune. Mais je veux dire que vous aurez de l'entrain, de la drôlerie. Nous ne sommes pas oégueules. On criera, on chantera, on dansera, ça ronflera; ce n'est peut-être pas votre genre?

HENRI. — Mais si, mais si, et je me forcerai au besoin.

MONSIEUR VERNET. — Je suppose que la mer ne vous donne pas des idées sombres.

HENRI. — Je n'en sais rien.

MONSIEUR VERNET. — Comment ça?

HENRI. — Je ne l'ai jamais vue.

MONSIEUR VERNET. — Vous n'avez pas vu la mer!

HENRI. — Non.

MONSIEUR VERNET. — Vous n'avez pas vu la mer?

HENRI. — Mais non.

MONSIEUR VERNET. — Vous n'avez...

HENRI. — Je vous le dirais, monsieur Vernet! Ce n'est pas un secret.

MONSIEUR VERNET. — Un garçon comme vous!

HENRI. — La mer doit être vexée.

MONSIEUR VERNET. — Vous m'abasourdissez.

Il sonne.

SCÈNE IX

MONSIEUR VERNET, HENRI, HONORINE

MONSIEUR VERNET. — Madame est-elle couchée?

HONORINE. — Pas encore, monsieur..

MONSIEUR VERNET. — Dites à madame que j'ai à lui parler.

HONORINE. — Pas encore, monsieur, mais presque...

MONSIEUR VERNET. — Honorine, dites à madame de venir pour une communication urgente. (*Honorine sort. A Henri.*) Elle va être stupéfaite et ravie... Il n'a pas vu la mer! je vous assure que c'est à voir.

SCÈNE X

MADAME VERNET, en peignoir de couleur tendre, HENRI, MONSIEUR VERNET

MADAME VERNET. — Qu'est-ce qu'il y a? Honorine me fait peur.

MONSIEUR VERNET. — Figure-toi qu'il n'a jamais vu la mer!

HENRI. — C'est pour ça que vous avez fait revenir madame Vernet?... Oh! madame!

MADAME VERNET. — Un homme comme vous!

MONSIEUR VERNET. — C'est ce que je lui disais.

MADAME VERNET. — Par suite de quelles circonstances exceptionnelles n'avez-vous jamais pu la voir?

HENRI. — Je ne me suis pas dérangé..

MONSIEUR VERNET. — Aujourd'hui, on va à la mer en quatre heures.

HENRI. — Oh! ce ne sont pas les quatre heures qui me manquaient. Je dois dire que j'ai aperçu le lac de Genève et il paraît que...

MONSIEUR VERNET. — Qu'il en donne une idée! Le lac de Genève, cette cuvette! mon ami, quel blasphème! (*Solennel.*) Je me fais une joie de vous montrer ça.

MADAME VERNET. — Nous jouirons de votre surprise.

MONSIEUR VERNET. — Et je lui offrais ce voyage comme une petite promenade de rien du tout; ce sera un événement!

HENRI. — Ce sera le plus beau voyage de ma vie.

MONSIEUR VERNET. — Ce n'était de ma part qu'une gentillesse, c'est une bonne action. Quand je pense que vous auriez pu mourir sans voir la mer!...

MADAME VERNET. — Il l'aurait vue en imagination, c'est bien plus beau.

MONSIEUR VERNET. — Oui, on dit ça, quand on ne peut pas se payer le voyage. Plus tard, devenu célèbre, vous direz : c'est le vieux papa Vernet qui m'a fait voir le premier la Grande Bleue. Pourvu qu'elle soit pleine quand nous arriverons!

Il cherche son horaire des marées.

MADAME VERNET. — Ce n'est pas pour vanter Fleuriport, mais c'est très bien, réellement. *La Juliette* se trouve ici. En face, le petit port, avec ses petits bateaux de pêche qui entrent et sortent; à droite, le village et son calvaire avec une tête de christ très expressive; à gauche notre butte, une tente, des bancs, et, au pied de cette butte, à perte de vue, avec ses magnifiques couchers de soleil, la mer!

MONSIEUR VERNET. — Elle sera pleine!

HENRI. — Je l'aurais prise telle quelle.

MONSIEUR VERNET. — Je tiens à ce qu'elle nous fasse honneur.

HENRI. — Pourvu qu'elle soit exacte!

MONSIEUR VERNET. — Il blague. Nous verrons sa figure, nous l'écouterons exprimer son enthousiasme.

MADAME VERNET. — La mer ne lui fera peut-être aucune impression.

MONSIEUR VERNET. — Nous serions alors plus poètes que lui?

HENRI. — Je commence à le croire.

MONSIEUR VERNET. — Ah! si nous avions la chance de voir une belle tempête là-bas, pendant votre séjour!

MADAME VERNET. — Pourquoi pas un beau naufrage? (*A Henri.*) Toutes mes robes étaient emballées. Vous m'excuserez d'avoir reparu dans ce déshabillé.

HENRI. — Il est délicieux, madame, et vous le portez délicieusement.

MONSIEUR VERNET. — Ça vaut mieux que des coups de bâton. (*A madame Vernet.*) A tout à l'heure, ma fille!

Il la baise au front.

MADAME VERNET. — Ma fille!

Elle regarde Henri et sort.

SCÈNE XI

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Allez, dites-lui des fadeurs, je ne suis pas jaloux.

HENRI. — Non?

MONSIEUR VERNET. — C'est peut-être le seul sentiment que je n'éprouve pas. Vous partez?

HENRI. — Il est tard.

MONSIEUR VERNET. — Vous avez bien le temps... Pourquoi serais-je jaloux? Elle

m'aime comme je l'aime, j'en suis sûr, et c'est une honnête femme, de ça je suis plus sûr encore.

HENRI. — C'est plaisir de vous entendre parler de Mme Vernet.

MONSIEUR VERNET. — On n'en fait plus comme elle, ni comme moi.

HENRI. — Plus guère.

MONSIEUR VERNET. — Oh! je ne veux pas dire qu'elle soit une honnête femme, à cause de moi, parce qu'elle m'aime. Ce serait de la suffisance. Je dis qu'elle l'aurait été avec tout le monde, avec n'importe qui. Elle l'est, parce qu'elle l'est, et qu'elle ne peut pas ne pas l'être. — Vous verrez.

HENRI. — Je m'en rapporte...

MONSIEUR VERNET. — Elle est venue au monde avec son honnêteté, comme avec son nez, son joli nez un peu retroussé, au milieu du visage. Elle est pure comme le jour est clair.

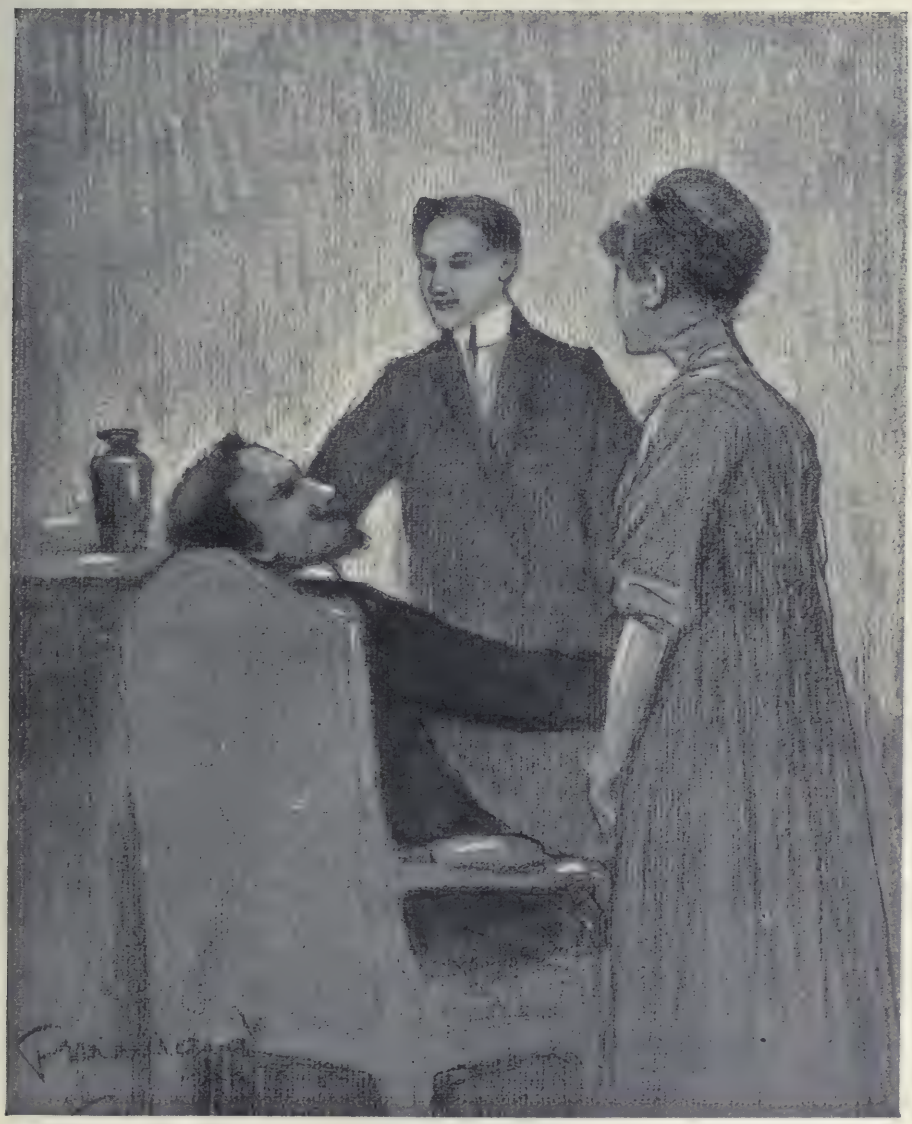
HENRI. — Comme le diamant brille!

MONSIEUR VERNET. — Voilà.

HENRI. — C'est évident?

MONSIEUR VERNET. — Evidemment.

HENRI. — Mais, je suppose.



MONSIEUR VERNET. — FIGURE-TOI QU'IL N'A JAMAIS VU LA MER!

MONSIEUR VERNET. — Quoi?

HENRI. — Rien, bonsoir, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce que vous supposez?

HENRI. — Je suppose... que vous ayez des motifs d'être jaloux.

MONSIEUR VERNET. — Quels motifs! Où voulez-vous que j'en prenne, puisque Julie.

HENRI. — C'est entendu. Aussi je suppose, partant de plus loin, que vous n'ayez pas épousé Mme Vernet, mais sa sœur, par exemple.

MONSIEUR VERNET. — Pauline? Je vous remercie du cadeau.

HENRI. — Ou une autre femme, n'importe laquelle.

MONSIEUR VERNET. — Mettons; après?

HENRI. — Et que...

MONSIEUR VERNET. — Ah! oui... Eh bien?

HENRI. — Que feriez-vous?

MONSIEUR VERNET. — Je tire dessus.

HENRI. — Sur la femme?

MONSIEUR VERNET. — Sur elle, et sur lui, avec l'autre cartouche.

HENRI. — Ah! ah!

MONSIEUR VERNET. — Je dis l'autre cartouche, car je ne me sers pas d'un joujou de revolver, mais d'un bon fusil pratique, à deux coups.

HENRI. — Vous tirez bien?

MONSIEUR VERNET. — J'ai tué des populations d'œufs dans les foires.

HENRI. — Entre un œuf vide et un homme!...

MONSIEUR VERNET. — Je ne fais pas de différence. Feu des deux coups, d'abord dans votre dos...

HENRI. — Mais monsieur Vernet, il ne s'agit pas de moi.

MONSIEUR VERNET. — Il s'agit de vous comme des autres. Pan! pan! dans le dos du monsieur et de la dame.

HENRI. — Diable!

MONSIEUR VERNET. — C'est ma méthode.

HENRI. — Vous ne badinez pas avec l'amour, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET, *bon enfant.* — Dites donc, vous, hein? Vous n'avez pas bientôt fini? si nous parlions d'autre chose? si nous laissions ces propos-là aux imbéciles?

HENRI. — C'était pour rire.

MONSIEUR VERNET. — Alors, riez tout seul; c'est un sujet qui ne me fait pas rire.

HENRI. — Il termine agréablement une soirée.

MONSIEUR VERNET. — Il est indigne de vous et de moi.

HENRI. — Pardon, monsieur Vernet. Excusez une habitude, un tour d'esprit; c'est le métier qui veut ça.

MONSIEUR VERNET. — C'est un sot métier. Je vous pardonne, pour cette fois.

HENRI. — Je n'y reviendrai plus.

MONSIEUR VERNET. — Ah! quelle tête! Que de choses doivent se passer là, dans ce crâne de poète.

HENRI. — Vous exagérez.

MONSIEUR VERNET. — Tout à l'heure, c'était des scrupules, maintenant c'est des inquiétudes, des imaginations biscornues. Sommes-nous libres d'agir comme il nous plaît!

HENRI. — Qui pourrait nous empêcher?

MONSIEUR VERNET. — Liberté, Libertas?

HENRI. — Oh! parfaitement.

MONSIEUR VERNET. — Je voudrais bien savoir ce que ça peut me faire, les autres?

HENRI. — Et à moi.

MONSIEUR VERNET. — Notre amitié ne regarde que nous. Je vous tends ma main, vous y mettez la vôtre. Je vous ouvre ma porte et vous dis : entrez! Je vous présente à ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme. Elle et moi, nous vous accueillons comme un jeune frère. Ce frère est-il un faux frère, un vilain monsieur? Etes-vous un misérable?

HENRI. — Moi?

MONSIEUR VERNET. — Vous, — pas moi, moi je me connais.

HENRI. — Moi aussi.

MONSIEUR VERNET. — Répondez.

HENRI. — Monsieur Vernet, vous me demandez ça d'un air...

MONSIEUR VERNET. — Henri, êtes vous un misérable?

HENRI. — Je ne sais pas, je ne crois pas.

MONSIEUR VERNET. — Oui ou non?

HENRI, *noblement.* — Non.

MONSIEUR VERNET. — Non! — Vous avez bien dit ça... très bien. (*Il rit, la main offerte.*) A demain!

MADAME CRUZ. — VALENTIN, SI TU APPROCHES, JE TE FLANQUE UNE CALOTTE

ACTE DEUXIÈME

A Fleuriport. Cinq heures du soir, au bord de la mer. Une terrasse à gauche de La Juliette ; *balustrade rustique, banc, chaises, tables de fer, tente mobile, petits arbres rabougris. Un escalier de bois descend au port. Le pêcheur Cruz taille des tamaris. Mme Cruz arrose des œillets.*

SCÈNE PREMIÈRE

CRUZ, MADAME CRUZ

MADAME CRUZ. — Tu vas pêcher, cette nuit, Valentin ?

CRUZ. — Oui, et M. Henri veut venir avec nous.

MADAME CRUZ. — Et ce n'est pas toi, gros goulu, qui ne voudras pas ?

CRUZ. *Il rit, il rit toujours.* — Non. M. Henri mettra, comme ils font tous, des tas de provisions dans le bateau, il aura le mal de mer, il ne leur fera pas tort, et mes matelots et moi nous serons obligés de nous dévouer et de vider les paniers.

MADAME CRUZ. — Tu n'as pas honte ?

CRUZ. — Faudrait-il jeter ces bonnes choses-là aux poissons ? Ils s'en feraient éclater la vessie.

MADAME CRUZ. — Je dirai à M. Henri de ne pas emporter de bouteilles, vous ne reviendriez plus.

CRUZ. — Je suis raisonnable sur la mer.

MADAME CRUZ. — Parce que tu la crains ; mais une fois débarqué, tu dis plus de bêtises qu'un mousse, et hier soir, tu parlais à M. Henri comme si c'était ton camarade.

CRUZ. — Il n'est pas fier avec moi, je ne suis pas fier avec lui.

MADAME CRUZ. — Tu n'es qu'un pauvre pêcheur de congres, M. Henri est un monsieur.

CRUZ. — C'est un gentil garçon : il me plaît ?

MADAME CRUZ. — Voyez-vous ça !

CRUZ. — Surtout quand il chante ses poésies... Et il plaît à tout le monde, à M. Vernet, à Mme Vernet, à Mlle Marguerite, à...

MADAME CRUZ. — Et à moi aussi... Finaud, va !

CRUZ. — Il y a un mois qu'il est à Fleuriport et ils sont tous pincés.

MADAME CRUZ. — Veux-tu te taire, Cruz!

CRUZ. — Il les a...

MADAME CRUZ. — Veux-tu te mêler de ce qui te regarde!

CRUZ. — Est-ce que je dis du mal?

MADAME CRUZ. — Tu finiras par en dire, et si on s'aperçoit que tu as la langue trop longue, nous perdrons la garde de cette maison. Ne t'occupe que de compter l'argent que ça nous rapporte.

CRUZ. — C'est toi qui le touches!

MADAME CRUZ. — C'est moi qui l'économise. Si je ne te surveillais pas, nous ne mangerions que des arêtes de poisson.

CRUZ. — Tu me fais déjà boire de l'eau.

MADAME CRUZ. — Parce que je ne veux pas

CRUZ — Il y a un mois qu'il est a Fleuriport et ils sont tous pincés.

qu'un soir tu t'embarques ivre-mort, comme Raymond qui n'est jamais revenu.

CRUZ. — Tu tiens tant à moi?

MADAME CRUZ. — Je tiens à ta pêche, quand elle est bonne.

CRUZ. — Tu m'aimes.

MADAME CRUZ. — Oui, roule tes yeux blancs.

CRUZ. — Ma Marie!

MADAME CRUZ. — Ma Marie! donne-moi vingt sous pour aller à l'auberge.

CRUZ. — Non. Je veux que tu m'embrasses, que tu frottes ton nez contre ma figure; ça porte bonheur, ça fait venir le poisson.

MADAME CRUZ. — Valentin, si tu approches, je te flanque une calotte.

Cruz veut l'embrasser. Mme Cruz le repousse mollement. M. Vernet surgit en haut de l'escalier.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR VERNET, puis MADAME VERNET, HENRI, PAULINE et MARGUERITE.

MONSIEUR VERNET. — Oh! les hommes seuls. Les dames n'entrent pas. Djà fini!

MADAME CRUZ, *à Cruz.* — Grand serin!... (*A M. Vernet.*) Nous faisions, pendant votre promenade, un bout de toilette, à la terrasse.

MONSIEUR VERNET. — C'est ce que je viens de voir, madame Cruz.

MADAME CRUZ. — J'arrosais et Cruz taillait.

MONSIEUR VERNET. — Et il vous prenait la taille.

MADAME VERNET. — Tu fais rougir Mme Cruz.

MONSIEUR VERNET. — Pour cacher votre honte, madame Cruz, allez nous chercher une carafe de votre nouveau cidre. Est-il bon?

CRUZ. — Il n'y a pas meilleur.

MADAME CRUZ. — Une lettre, monsieur Vernet, qu'on m'a remise pour vous.

Elle sort.

MONSIEUR VERNET. — C'est monsieur le maire de Fleuriport, conseiller d'arrondissement, délégué cantonal et chevalier du mérite agricole, qui nous remercie de notre générosité. Il prie M. et Mme Vernet, et sa famille, et surtout M. le poète Henri Gérard...

HENRI. — Comment, surtout?

MONSIEUR VERNET. — Il y a « surtout » entre les lignes.

Il passe la lettre à Henri.

HENRI. — ... de bien vouloir venir passer la soirée chez lui, le dimanche des régates...

MONSIEUR VERNET. — Nous acceptons.

HENRI. — Oh! non!

MONSIEUR VERNET. — Si.

HENRI. — Vous avez déjà promis une soirée au curé.

MONSIEUR VERNET. — Nous irons. Et nous irons ensuite chez le notaire, puis chez Mme la directrice des postes et télégraphes. Nous ferons la tournée complète; ce ne serait pas la peine d'avoir un poète! C'est vrai, ces gars-là ne nous regardaient même pas l'an dernier. Ils nous saluent jusqu'à terre, parce que nous avons avec nous un poète de Paris.

HENRI. — Je suis votre curiosité!

MADAME VERNET. — Notre gloire! Résignez-vous.

MONSIEUR VERNET. — Nous allons les éblouir : nous leur réciterons des vers de ce poète dont vous avez toujours un exemplaire dans votre poche.

HENRI. — Verlaine?

MONSIEUR VERNET. — Non, dans l'autre poche.

HENRI. — Baudelaire?

MONSIEUR VERNET. — Oui, ça les ébahira.

PAULINE. — Vous voyez que ça peut servir, un poète?

HENRI. — A Fleuriport.

Il veut la débarrasser.

PAULINE. — Ne faites pas de frais pour moi.

HENRI. — Ça ne me coûtait rien.

MARGUERITE, *à Henri.* — Tenez!

Elle lui donne sa pêchette.

HENRI. — Merci. Vous êtes gentille, vous, avec cette cerise que vous gardez toujours aux lèvres.

MARGUERITE. — Quelle cerise?

HENRI. — Votre bouche.

MARGUERITE. — Quel type!... Vous ne pouvez pas parler comme tout le monde.

HENRI. — C'est plus fort que moi.

MADAME VERNET. — Marguerite! C'était un compliment.

PAULINE, *assise et faisant du crochet.* — Une perle de plus, mais Marguerite ne sait pas apprécier, comme toi, ma sœur, les jolies choses.

MARGUERITE. — Ah! ma tante, il me tire les cheveux.

HENRI. — Pour voir si votre natte tient.

MARGUERITE. — C'est solide?

HENRI. — Comme une amarre!... Celui que vous attacherez avec cette chevelure!...

MARGUERITE. — J'ai de quoi le faire valser.

MONSIEUR VERNET *regarde Henri et Marguerite.* — Ça va! Ça va!... (*A Henri.*) Et ce coup de bouton de ce matin?

HENRI. — Je ne sens rien.

MONSIEUR VERNET. — Vous n'êtes plus de force.

HENRI — Ah! si vous me cassez vos fleurets sur la gorge.

MONSIEUR VERNET. — Il y a une marque.

MARGUERITE. — Où ça?

MADAME VERNET. — Une marque bleue.

PAULINE. — Bleue ou verte?

MONSIEUR VERNET *offre une longue-vue à Pauline.* — Avec ça vous distinguerez peut-être. Vous riez, Cruz?

CRUZ. — Toujours, monsieur Vernet; il n'y a pas plus gai que moi, quand je suis à terre.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — Et c'est à ce grand gosse que vous confierez votre vie, ce soir?

HENRI. — J'y suis résolu. Je veux le voir pêcher sur place.

MONSIEUR VERNET. — J'ai vu ça, l'année dernière. On ne m'y rattrapera plus. Imaginez leur bateau à l'ancre, démâté, plat comme la main, et seul, dans la nuit, sur la mer déserte : c'est sinistre.

HENRI. — Ce doit être beau.

MADAME VERNET. — Très beau, paraît-il.

HENRI. — Venez avec nous, madame.

MADAME VERNET. — Je voudrais bien; il ne veut pas.

MARGUERITE. — Et moi, mon oncle, moi!

MONSIEUR VERNET. — Pauvres petites! Elles prennent un bateau de pêcheurs de congres pour un hôtel suisse. Emmenez Pauline.

PAULINE. — Pour me noyer.

MONSIEUR VERNET. — Et ramenez-la, si vous voulez... ça m'est égal. Je suis un homme, et j'ai été malade comme une pompe.

PAULINE. — Bien fait!

MONSIEUR VERNET. — J'ai restitué, en une fois, tout ce que j'avais pris depuis ma naissance.

HENRI. — Je restituerai.

MONSIEUR VERNET. — Cruz se tord!

HENRI. — Vous pensez à mon costume, Cruz?

CRUZ. — Ne vous inquiétez pas, monsieur Henri, mon numéro 1 vous ira comme une peau d'anguille.

MONSIEUR VERNET. — Et dès que le mal de mer vous lâche, la frousse vous prend. Cette solitude noire!

CRUZ. — On ne risque pas plus que dans un lit.

MONSIEUR VERNET. — Et les grands vapeurs, Cruz?

CRUZ. — Ah! par les temps de brume, ça ne connaît rien, une vapeur.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — *Une* vapeur!

CRUZ. — Si on lui barre la route, elle vous coupe en deux, net.

MONSIEUR VERNET. — Il y tient! (*A Henri.*) Ne le ratez pas non plus dans vos études de mœurs, celui-là!

CRUZ. — Et elle ne se retourne même pas.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — Il vous encourage!

MARGUERITE, *bondissant :*

« Oh! combien de marins! combien de capi-
[taines!
« Qui sont partis joyeux pour des courses...

Elle s'arrête, effrayée.

MADAME VERNET. — Eh bien!

Mme Cruz, qui apporte le cidre, attend sur l'escalier.

HENRI. — Continuez, mademoiselle.

MONSIEUR VERNET. — Vas-y... Elle a peur.

MARGUERITE. — J'ai toujours peur, quand ça rime.

HENRI. — Je vous aiderai, mademoiselle.

MARGUERITE :

« ... pour des courses lointaines. »

HENRI. — Reprenez.

MARGUERITE. — Depuis le commencement?

HENRI. — C'est là, tout près.

MARGUERITE. — « Ah! combien...

HENRI. — « Oh!... Oh! combien... »

MARGUERITE. — Oui. — « Oh! combien... » Ah! c'est plus difficile que de prendre un bain.

Soutenue par Henri, qui bat la mesure, elle se jette dans la strophe et finit par en sortir.

« Oh! combien de marins, combien de capi-
[taines,
« Qui sont partis joyeux pour des courses
[lointaines,
« Dans ce morne horizon...

HENRI. — Montrez-le.

MARGUERITE. — Voilà!

« ...Se sont évanouis!
« Combien ont disparu, dure et triste for-
[tune!...

HENRI. — Doucement!

MARGUERITE :

« Dans une mer sans fond, par une nuit sans
[lune...

HENRI. — Largement.

MARGUERITE :

« Sous l'aveugle océan...

PAULINE. — Inutile de fermer les yeux, à cause d'aveugle!

MARGUERITE, *démontée :*

« ... A jamais enfouis »

MADAME VERNET. — Après?

MARGUERITE, *boudeuse.* — Je ne sais que ça.

MONSIEUR VERNET. — Sa tante lui a coupé le sifflet. Bravo! Marguerite! tu diras le reste une autre fois. (*A Henri.*) C'est de vous?

HENRI. — Non.

MONSIEUR VERNET. — Il ne veut jamais que ce soit de lui.

HENRI. — Ah! non, pas ça; c'est de Victor Hugo.

MONSIEUR VERNET. — Je me rappelle.

HENRI. — N'est-ce pas qu'elle fait des progrès?

MONSIEUR VERNET. — Enormes. Elle avance comme *une* vapeur, grâce à vous. (*A Mme Vernet.*) Ça marche, ça marche.

MADAME VERNET. — Tu te trompes peut-être.

CRUZ. — Le plus drôle, c'est que j'en ai ramené un, au bout de ma ligne.

MONSIEUR VERNET. — Un quoi?

PAULINE. — Un capitaine?

CRUZ. — Non, mademoiselle, un mort; mon hameçon l'avait accroché là, derrière l'oreille.

PAULINE. — Belle pêche!

MADAME VERNET. — Une autre histoire, Cruz!

CRUZ. — Oui, madame Vernet. Moi, je mourrai à quarante ans.

MONSIEUR VERNET. — C'est une tireuse de cartes qui vous l'a prédit?

CRUZ. — Non, c'est moi.

MADAME VERNET. — Et vous en êtes sûr?

CRUZ. — Aussi sûr que de revenir sain et sauf demain matin. M. Henri n'a rien à craindre pour cette nuit. Oh! cette nuit, n'importe quelle tempête ne m'aurait pas, mais à quarante ans sonnés, j'y resterai, là, dans le raz, comme les autres.

HENRI. — Quel âge avez-vous?

CRUZ. — Trente-huit.

MONSIEUR VERNET. — Ainsi, dans deux ans...

CRUZ. — Oh! jour pour jour!

MONSIEUR VERNET. *Il lui offre un verre de cidre.* — A votre santé, Cruz... pour deux ans!

CRUZ, *impressionné.* — A la vôtre, messieurs dames!

Il trinque avec tous.

MONSIEUR VERNET. — Je lui ai fait froid dans le dos.

HENRI. — Mais puisque vous êtes fixé, Cruz, vous n'aurez, l'heure approchant, qu'à ne plus aller à la mer.

CRUZ. — J'irai tout de même. On a beau le savoir, on croit que ce n'est pas vrai.

MADAME VERNET. — Pauvres gens!

MONSIEUR VERNET. — Braves gens!

HENRI. — C'est admirable!

MADAME VERNET. — Sublime!

MONSIEUR VERNET. — Oui, Cruz, vous êtes sublime!

CRUZ. — Oui, monsieur Vernet.

MADAME VERNET. — Quel contraste entre le marin et le paysan!

HENRI. — Le paysan ne voit pas plus loin que les cornes des bœufs de sa charrue. Ce que voit le marin, c'est l'infini.

CRUZ. — Oué, oué.

MADAME VERNET. — D'un côté les odeurs de la ferme, de l'autre l'air salubre de la mer.

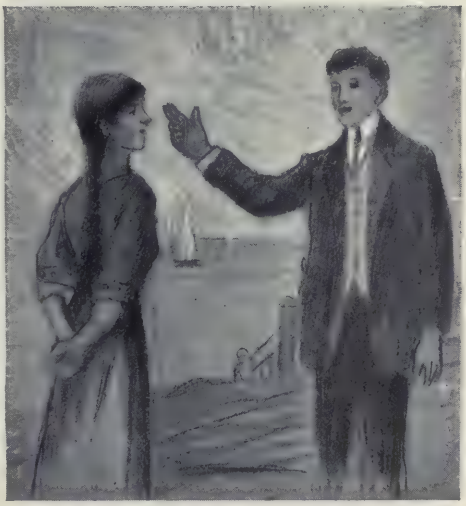
CRUZ. — Oué, oué. (*A Mme Cruz qui le tire par son tricot.*) Laisse-moi, Marie, on me parle!

MADAME VERNET. — Le paysan fait sans risque sa besogne vulgaire.

HENRI. — Le marin est un héros de chaque jour.

MADAME VERNET. — Croyez-vous qu'il le comprenne?

PAULINE. — Pardi!



HENRI. — MONTREZ-LE.

HENRI. — Ce n'est pas douteux. Dites, Cruz?

CRUZ. — Oué, oué.

HENRI. — N'est-ce pas que vous sentez toute la noblesse de votre vie?

CRUZ. — Oué, oué. Mais des fois, dans le bateau, ça ne sent pas la rose.

HENRI. — Il confond.

PAULINE. — Encore un qui n'apprécie pas.

Mme Vernet et Henri tournent le dos à Cruz et regardent la mer.

MADAME VERNET. — Qu'elle est belle!

HENRI. — Et lumineuse, sous ce soleil répandu à profusion.

MONSIEUR VERNET. — Et calme, à croire qu'on marcherait dessus en vernis. Il ne faudrait pas s'y fier.

MADAME VERNET. — Je la préfère pourtant à marée haute. Elle est trop loin.

MONSIEUR VERNET. — Elle va revenir.

PAULINE. — Comme c'est son devoir, là, à nos pieds.

MONSIEUR VERNET. — Ça, ce n'est pas du Victor Hugo, c'est du Pauline.

HENRI. — Vous ne la regardez même pas, mademoiselle; vous ne lui dites rien.

PAULINE. — Une banalité de plus ou de moins!

MONSIEUR VERNET. — Mais vous en plus, ma belle-sœur, ça fait une bien insupportable différence avec vous en moins.

PAULINE. — Ça, c'est du Vernet.

MADAME VERNET. — Oh! Pauline! Victor! devant cette pacifique nature!

MADAME VERNET, *à M. Vernet.* — Donne-lui!

MONSIEUR VERNET. — Où diable ai-je mis mon porte-monnaie?

HENRI. — Oh! J'ai oublié de vous le rendre, après avoir réglé le goûter chez la fermière.

MONSIEUR VERNET. — Il était aussi bien dans votre poche que dans la mienne. (*A Honorine.*) Jetez-lui ça.

MADAME VERNET, *à M. Vernet.* — Donne un peu plus.

M. VERNET MET CENT SOUS DANS SON CHAPEAU ET FAIT LA QUÊTE.

MONSIEUR VERNET. — Je ne fais pas d'excuses. Elle me met hors de moi quand elle dénigre la mer.

HENRI, *murmure :*

« Homme libre, toujours tu chériras la [mer...

MADAME VERNET. — C'est ça, monsieur Henri, dites-nous des vers.

MONSIEUR VERNET. — Oui, changez la conversation. (*A Pauline.*) Silence, là-bas!

HENRI. — « La mer est ton miroir... »

MONSIEUR VERNET, *à Honorine qui interrompt.* — Quoi encore? Il n'y a pas moyen d'écouter quatre vers en paix. Arrêtez, poète!... Qu'est-ce qu'il y a?

HONORINE. — Rien, monsieur, une mendiante.

HONORINE. — Elle est déjà venue hier.

MONSIEUR VERNET. — Hier! Est-ce que vous ne mangez qu'un jour sur deux, vous, Honorine? Jetez tout de suite. Nous ne sommes pas à Paris, ma vieille. Elle appelle ça rien, un pauvre!

HENRI. — C'est la meilleure raison qu'ait le riche de se croire heureux.

MONSIEUR VERNET. — Comment?

MADAME VERNET. — M. Henri veut dire...

MONSIEUR VERNET. — Oui, oui... à Paris, on ne sait jamais; ici, quand on donne un sou, on peut être certain que ce n'est pas à Rothschild...Hep! hep! la mendiante,une minute!... (*M. Vernet met cent sous dans son chapeau et fait la quête. — A Mme Vernet très généreuse.*) Oh! toi, tu mourras sur la paille.

CRUZ. — Mâtin!

Il disparaît, par peur de la quête, avec Mme Cruz.

MARGUERITE, *à M. Vernet.* — Un bouton?

MONSIEUR VERNET. — Ne plaisante pas, Marguerite. Ce que tu voudras, je te le rendrai. C'est pour l'honneur. (*A Pauline.*) S'il vous plaît?

PAULINE. — Je n'ai pas de monnaie.

MONSIEUR VERNET. — Je mets un franc pour vous.

PAULINE. — Quelle confiance!

MONSIEUR VERNET. — Je n'en ai que pour vingt sous. (*Il tend le chapeau à Henri et le rètire.*) Oh! non, vous avez payé votre écot en déclamant.

HENRI, *il donne.* — J'y tiens.

MONSIEUR VERNET. — Cœur d'or! (*A Honorine.*) Portez-lui ça, à cette malheureuse, et ne rapportez que mon chapeau, et si c'était un homme, je lui dirais de garder le chapeau avec.

HENRI. — Bien, monsieur Vernet!

MONSIEUR VERNET. — Ça ne nous arrive pas si souvent.

HENRI. — Ne vous calomniez pas.

MONSIEUR VERNET. — Vrai, je ne me suis jamais senti comme ça.

MADAME VERNET. — C'est la poésie qui adoucit les mœurs, comme la musique.

HENRI. — C'est la musique de la poésie.

PAULINE. — C'est le cidre!

MONSIEUR VERNET. — Non, c'est le vinaigre!... Mais je vous laisse le dernier mot, ma belle-sœur, je suis tout à la concorde... Oui, mon cher Henri, impressionnables, généreux, compatissants et poétiques... poétiques!... voilà ce que vous avez fait de nous. (*M. Vernet ému serre la main d'Henri. Silence. A Pauline.*) Qu'est-ce que vous avez à hausser les épaules?

PAULINE. — J'ai un moustique dans le cou.

MONSIEUR VERNET. — Je le plains.

VOIX DE CRUZ. — Monsieur Vernet, monsieur Vernet! un transatlantique.

MONSIEUR VERNET. — Où ça?

VOIX DE CRUZ. — Venez sur la jetée.

MONSIEUR VERNET, *toujours affolé par le passage des transatlantiques.* — Vite! Marguerite, va me chercher ma casquette d'amiral.

Marguerite court.

PAULINE. — Sa casquette d'amiral!

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — Ce qui me navre, c'est que vous nous lâcherez plus tard, quand vous serez un grand homme, un ministre.

HENRI. — Ministre, moi, un poète, quel rapport?

MADAME VERNET. — Ministre des beaux arts.

HENRI. — Oh! alors, madame, j'accepte.

MONSIEUR VERNET. — Vous voyez bien. Mais j'ai une idée pour vous retenir. N'est-ce pas, Julie, que nous avons une idée?

MADAME VERNET. — Si vague!

Marguerite revient avec la casquette d'amiral.

MONSIEUR VERNET. — A tout à l'heure!

Il descend vers la jetée.

MADAME VERNET, *à Marguerite.* — Comme tu as chaud! ma fille, il faudrait te changer.

MARGUERITE. — Oui, ma tante : après que j'aurai vu le transatlantique, j'irai me débarbouiller la figure.

MADAME VERNET. — Le soleil te crible de taches rousses. (*A Henri.*) Elle a la peau si fine!

HENRI. — Et si blanche!

MARGUERITE. — Mais c'est bien salissant!

Elle se sauve.

PAULINE. — Tu ne trouves pas, Julie, que j'ai trop chaud, comme Marguerite?

MADAME VERNET. — Non.

PAULINE. — Si, je suis en nage, mal à l'aise. Je monte dans ma chambre.

MADAME VERNET. — Monte.

PAULINE, *bas à Henri.* — Dites encore que je ne suis pas gentille!

SCÈNE III

MADAME VERNET, HENRI

HENRI. — On dirait, madame Vernet, que vous avez choisi vous-même, mademoiselle votre sœur, pour vous faire valoir.

MADAME VERNET, *qui regardait la mer, se retourne.* — Ne devenez pas méchant, vous dont la présence ici nous a métamorphosés. Mon mari n'exagère pas, je ne l'ai jamais vu comme ça.

HENRI. — M. Vernet avait, hier, l'amabilité de me dire que vous-même...

MADAME VERNET. — Je suis enchantée.

HENRI. — Ça me fait plaisir.

MADAME VERNET. — Et Marguerite! est-elle gaie, depuis que vous êtes son professeur?

HENRI. — Son camarade.

MADAME VERNET. — Et Pauline?... Elle devient expansive.

HENRI. — Elle dit plus de choses désagréables.

MADAME VERNET. — Honorine qui se défiait de vous, comme d'une personne étrangère, vous laisserait seul dans sa cuisine.

HENRI. — Comme un soldat : je n'ai plus rien à désirer.

MADAME VERNET. — Nous vous devons tous de la reconnaissance.

HENRI. — Et je vous en dois à tous, car je change aussi, à mon avantage... La cordialité de M. Vernet, les jeunes éclats de Mlle Marguerite, l'honneur que me fait Mlle Pauline de me réserver ses pointes les plus piquantes,

la considération d'Honorine me renouvellent, me...

MADAME VERNET. — Vous m'oubliez.

HENRI. — Sans vous, les autres ne compteraient guère.

MADAME VERNET. — Je méritais quelque chose, pas tant.

HENRI. — C'est donné, je ne reprends plus : n'êtes-vous pas la seule qui soit indispensable à tous? d'un dévouement aux vôtres...

UN TRANSATLANTIQUE!

MADAME VERNET. — Je fais ce que je dois.

HENRI. — Et d'une prévenance pour moi à qui vous ne devez rien...

MADAME VERNET. — Je fais ce que je peux... Puisque ce village de marins vous a séduit...

HENRI. — Les amis que j'ai dans ce village.

MADAME VERNET. — Vous y reviendrez...

HENRI. — J'en doute.

MADAME VERNET. — Pourquoi?

HENRI. — Parce que ces bonnes journées-là ne se recommencent pas.

MADAME VERNET. — Quoi de plus facile que de revenir ensemble l'année prochaine... surtout grâce à l'idée de mon mari, si elle ne vous effraie pas?... (*A M. Vernet.*) Tu reviens déjà?

SCÈNE IV

MONSIEUR VERNET, MADAME VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Oui. Il est à l'horizon, au diable, son transatlantique! J'ai donné l'ordre à Cruz de me prévenir dès que nous pourrions l'approcher dans sa barque. — Dites-moi, mes amis, puisque nous sommes là, tous trois, hein, Julie! si nous lui en faisions part de notre idée?

MADAME VERNET. — C'est un peu tôt.

MONSIEUR VERNET. — Nous serons fixés plus vite.

HENRI. — Vous m'intriguez.

MONSIEUR VERNET. — Je ne veux pas vous faire languir.

MADAME VERNET. — Pourvu qu'il ne rie pas!

MONSIEUR VERNET. — C'est un homme du monde; s'il a envie de rire, il se retiendra.

HENRI. — J'ai surtout envie de savoir. Dites, monsieur Vernet?

MADAME VERNET. — J'ai peur d'être de trop; si j'allais faire un tour?

MONSIEUR VERNET. — Ton devoir, Julie, quand il se passe quelque chose de grave, c'est d'être à mes côtés. — Henri, que pensez-vous de notre nièce?

Tous trois se sont assis.

HENRI. — De mademoiselle Marguerite?

MADAME VERNET. — Il a souri.

MONSIEUR VERNET. — Il n'a pas souri.

HENRI. — Non, madame.

MADAME VERNET. — Je répète ma question : Henri, que pensez-vous de Marguerite?

HENRI. — Monsieur Vernet, je n'ai aucune peine à répondre que je trouve Mlle Marguerite charmante.

MADAME VERNET. — Comme petite fille.

HENRI. — Comme jeune fille.

MADAME VERNET. — Pour faire une femme?

HENRI. — Et même, au besoin, une femme mariée.

MONSIEUR VERNET, *à Mme Vernet.* — Ah!

HENRI. — Elle va se marier?

MADAME VERNET, *à M. Vernet.* — Ah! tu vois.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce que je vois?

HENRI. — Avec qui?

MONSIEUR VERNET. — Avec...

MADAME VERNET. — Non, non...

MONSIEUR VERNET. — Avec vous, si vous voulez.

MADAME VERNET. — Oh!

MONSIEUR VERNET. — Il ne tombe pas à la renverse.

MADAME VERNET. — Je reconnais qu'il ne rit pas.

MONSIEUR VERNET. — Il ne manquerait plus que ça.

MADAME VERNET. — Oui, monsieur Henri, imaginez que Victor croit que vous feriez avec Marguerite un couple des mieux assortis. Quand il m'a communiqué son idée, j'ai dit tout de suite : Hélas! Marguerite n'est pas la femme qu'il lui faut.

MONSIEUR VERNET. — Mais lui ne le dit pas. Il ne dit rien.

HENRI. — C'est que je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

MADAME VERNET. — Jamais M. Henri n'a songé à Marguerite.

MONSIEUR VERNET. — J'ai pourtant remarqué des choses!

MADAME VERNET. — M. Henri jouait avec

Marguerite, il n'y faisait pas attention; elle est si jeune!

MONSIEUR VERNET. — Je ne dis pas qu'il faille les marier ce soir.

MADAME VERNET. — Ce mariage, qui serait sans doute notre rêve, ne peut pas etre son idéal.

MONSIEUR VERNET. — Je le sais aussi bien que toi.

MADAME VERNET. — Et à un poète il faut une femme d'élite, qui le comprenne, qui partage ses goûts, ses aspirations, qui l'aide au besoin dans ses travaux...

M. VERNET. — Tu permets?

MARGUERITE — MON ONCLE, VOILA LE TRANSATLANTIQUE.

MONSIEUR VERNET. — Idéal! Idéal!... Je ne prétends pas qu'Henri soit déjà fou de Marguerite; ça viendra. Pour le moment, il suffit qu'elle ne lui déplaise pas.

MADAME VERNET. — Les qualités d'une femme comme Marguerite — et certes, elle en aura de sérieuses plus tard, quand elle sera femme — conviennent-elles à un homme comme M. Henri? réfléchis donc : M. Henri est un poète.

MADAME VERNET. — Et notre pauvre chère Marguerite...

MONSIEUR VERNET. — Attends...

HENRI. — Madame?

MONSIEUR VERNET. — Attends...

HENRI. — Madame?

MONSIEUR VERNET. — C'est ça, dirigez-nous.

MADAME VERNET, *riant*. — Oui, présidez.

HENRI. — Parlez donc, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Mon amie, je pense juste le contraire. Ce qu'il faut à Henri...

HENRI. — Je ne céderais ma place à personne.

MADAME VERNET. — A votre tour, n'interrompez pas.

MONSIEUR VERNET. — Ce qu'il faut à ce poète, c'est une bonne petite femme d'intérieur, qui s'occupe sur la terre, tandis qu'il sera dans ses nuages, et qui lui fiche la paix jusqu'à ce qu'il redescende. Voilà mon avis.

MADAME VERNET. — Ce n'est pas le sien.

HENRI. — Vous croyez, madame?

MADAME VERNET. — Il me semble.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — Vous êtes juge, jugez.

HENRI. — Madame, vous m'autorisez à répondre?

MADAME VERNET. — Je vous en prie.

HENRI. — A la vérité, il faudrait avoir deux femmes. L'une soignerait le poète en bas, l'autre l'accompagnerait sur les hauteurs. Il vivrait avec l'une, il rêverait avec l'autre.

MADAME VERNET. — Vous ne répondez pas.

MONSIEUR VERNET. — Deux femmes à la fois, ce n'est pas pratique.

HENRI. — Je le déplore...

MONSIEUR VERNET. — Il vous faut en sacrifier une et je sais laquelle, moi, par expérience.

MADAME VERNET. — Qu'est-ce que tu dis? Quelle expérience?

MONSIEUR VERNET. — Celle que j'ai faite.

HENRI. — Lui?... vous, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET. — Moi-même, et avec toi, ma Julie, car sans être un artiste comme Henri, tu es, par tes manières, ton langage, tout ce que tu as dans ta cervelle, bien au-dessus d'un monsieur Vernet.

MADAME VERNET. — Oh! mon ami!...

HENRI. — Silence, madame! Il ne vous insulte pas.

MONSIEUR VERNET. — Et c'est précisément à cause de cette supériorité que je t'aime.

MADAME VERNET. — Victor, tu me gênes!

MONSIEUR VERNET. — Tu ne me gênes pas. Plus elle éclate, plus je me redresse, et comme tu ne me fais point trop sentir ce qui nous sépare, nous sommes l'un par l'autre, moi par orgueil de propriétaire, toi par modestie, aussi heureux l'un que l'autre.

HENRI. — Bravo! monsieur Vernet.

MADAME VERNET. — Tu es le meilleur des hommes. (*A Henri.*) Est-il bon?

MONSIEUR VERNET. — Si je barbote un peu, vous me comprenez, c'est l'essentiel.

HENRI. — Extraordinaire!

MADAME VERNET. — Et tu t'exprimes à ravir, mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit...

MONSIEUR VERNET. — Oui, c'est le contraire, mais c'est la même chose. Ce n'est toujours qu'une question d'équilibre. Qu'il épouse, lui, l'homme supérieur, Marguerite, la femme inférieure, il fonde un ménage sur le modèle du nôtre, les rôles étant intervertis d'ailleurs, puisque chez nous, c'est toi qui es supérieure...

MADAME VERNET. — Passe!

MONSIEUR VERNET. — Et que chez eux, ce serait lui...

HENRI. — Passez, monsieur Vernet!

MONSIEUR VERNET. — Et voici, grâce à mon initiative, un paradis de plus sur la terre.

MADAME VERNET. — Quel homme! Tu arranges ça.

MONSIEUR VERNET. — Comme un mariage. J'ai réussi tout seul le nôtre, ça me donne le droit de m'occuper du leur. (*Il se lève.*) Un dernier mot : mon cher Henri, Julie et moi nous n'avons, vous le savez, pas d'autre héritière que Marguerite.

MADAME VERNET. — Tu fais à M. Henri l'injure de croire que des gros sous...

MONSIEUR VERNET. — Je connais sa délicatesse. Je sais, d'après lui, que pour les vrais poètes l'argent n'est qu'un détail, et je suis capable, comme lui, quand il le faut, de mépriser l'argent et peut-être avec plus de mérite, parce que j'en ai, moi, de l'argent. Mais poète sous les toits, Henri le sera tout autant, je suppose, à un étage plus confortable et ça ne l'humiliera pas d'avoir quelques marches de moins à monter.

MADAME VERNET, *à Henri.* — Il a beau faire, vous restez froid.

MONSIEUR VERNET. — Il a du tact; il s'échauffera.

MADAME VERNET. — Mais tu lui jettes notre fille à la tête!

MONSIEUR VERNET. — D'abord ce n'est pas notre fille, ce n'est que notre nièce. (*A Henri.*) Pourquoi riez-vous? Je ne peux pourtant pas vous offrir Pauline. Et Marguerite serait notre fille, je vous l'offrirais d'aussi bon cœur, elle et les quelques mille francs de rentes que je lui servirai.

MADAME VERNET. — Tu le désobliges.

MONSIEUR VERNET. — C'est vrai?... Je n'ai pas dit le chiffre exact, j'ai dit quelques mille francs...

HENRI. — Je trouve ça très joli.

MONSIEUR VERNET, *à Henri.* — Tu es choqué, toi?

MADAME VERNET. — Tu es!...

HENRI. — Je suis confus.

MADAME VERNET. — Moi aussi.

MONSIEUR VERNET. — Ma chère femme, tu m'étonnes! mon idée était la tienne. Ça ne te va plus. Pourquoi? (*Mme Vernet s'éloigne.*) Oh! Julie, tu es fâchée?

MADAME VERNET. — Non, mais regarde M. Henri.

MONSIEUR VERNET. — Tu ne le connais donc pas encore? Si on ne lui offre jamais Marguerite, il ne la demandera jamais.

HENRI. — Mes amis, mes chers amis, je ne me pardonnerais pas votre première querelle. Je ne sais si je me marierai un jour, et j'ignore s'il me faut une femme supérieure, inférieure ou égale, riche ou pauvre, blonde ou brune. Mais j'affirme que, quelle qu'elle

soit, je n'en veux pas, je déclare que je la répudie d'avance, si mon mariage avec elle doit être la cause de votre divorce.

MONSIEUR VERNET, *à Mme Vernet.* — Il ne t'attendrit pas? c'est mon homme, à moi.

Bruit de sirène.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE. — Mon oncle, voilà le transatlantique.

MONSIEUR VERNET. — Oui, ma chérie.

MARGUERITE. — Il y a un torpilleur derrière qui lui donne la chasse. C'est une manœuvre.

MONSIEUR VERNET. — Je ne veux pas la manquer.

MARGUERITE, *à Henri.* — Ça ne vous dit rien, monsieur Henri?

MADAME VERNET. — Non, ma chérie.

MONSIEUR VERNET. — Je conclus. Entre la dame chimérique, introuvable, que tu lui proposes et notre Marguerite bien réelle, bien dotée et bien femme que je lui recommande, qu'il choisisse!

SCÈNE VI

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET. — Et il vous tutoie! Vous lui avez tourné la tête.

HENRI. — Mais non, c'est le bon sens. Avec lui, la vie va toute seule. Il traite les affaires de cœur comme les autres; on ne perd pas son temps à des hypocrisies; me voilà, si vous le permettez, de votre famille.

MADAME VERNET. — Faites-nous l'honneur d'y entrer.

HENRI. — C'est pour moi que seraient l'honneur et le profit. Mais, sans reproche, votre attitude...

MADAME VERNET. — Et la vôtre?

HENRI. — C'était la surprise.

MADAME VERNET. — C'était la réserve. Mon mari allait d'un train! Je le retenais pour la forme, et si Marguerite vous plaît?

HENRI. — Oh! moi, vous savez les petites filles!

MADAME VERNET. — Qu'est-ce que vous avez contre les petites filles?

HENRI. — Je parle en général.

MADAME VERNET. — Vous trouvez Marguerite ordinaire, vos visées sont plus hautes?... Ça ne me regarde pas?

HENRI. — Hélas!

MADAME VERNET. — Quoi? Hélas! Toujours ce front qui travaille.

HENRI. — Oui... Il s'est empli de petites questions... que je voudrais vous poser.

MADAME VERNET. — Je tâcherai de répondre.

HENRI. — Oh! par oui ou par non, sans fatigue.

MADAME VERNET. — Je m'assieds.

HENRI. — Dites-moi, madame Vernet?

MADAME VERNET. — Monsieur Henri?

HENRI. — Vous êtes heureuse?

MADAME VERNET. — Oui.

HENRI. — Avec M. Vernet?

MADAME VERNET. — Avec mon mari.

HENRI. — Et ne le seriez-vous pas, que ce serait la même chose, parce que vous n'admettez le bonheur que dans le mariage seulement.

MADAME VERNET. — Je suis mariée.

HENRI. — Vous croyez à la morale.

MADAME VERNET. — J'ai été assez bien élevée.

HENRI. — Vous êtes une femme vertueuse.

MADAME VERNET. — Je n'en rougis pas.

HENRI. — De sorte que vous ne seriez point de celles qui, sous le simple prétexte qu'elles ne sont plus heureuses avec un homme, essaient, tout de suite, de l'être avec un autre?

MADAME VERNET. — Décidément, vous me comblez.

HENRI. — Je précise : êtes-vous une femme fidèle à son devoir... ou à son mari?

MADAME VERNET. — Aux deux.

HENRI. — Je le savais.

MADAME VERNET. — Pourquoi donc faire cette enquête?

HENRI. — Pour m'assurer une dernière fois qu'il serait bien inutile de vous dire que ce n'est pas impunément que tout ce qui se passe, depuis un mois, se passe, de vous dire que ce qui devait arriver arrive, de vous dire que...

MADAME VERNET. — Pourquoi le dire, puisque c'est inutile?

HENRI. — Ça ne servirait à rien?

MADAME VERNET. — A rien.

HENRI. — Du tout?

MADAME VERNET. — Du tout.

HENRI. — Ecoutez.

MADAME VERNET. — Chut!

HENRI. — Non. Je m'explique mal. Je fais des façons, je m'embrouille, je ne suis pas clair et je veux l'être. Ecoutez, madame Vernet, il y a un mot si souvent dit, si souvent écrit et lu, si fané sous son tas de feuilles mortes, que je m'étais promis de ne jamais m'en servir pour mon usage personnel...

MADAME VERNET. — Etrange garçon!

HENRI. — S'il faut un jour, pensais-je, que je le dise, ce mot, à une femme, je jure que je ne le dirai pas. Je chercherai autre chose, je trouverai; je ne suis pas un sot... Quel orgueil! L'instant est venu et je suis bien obligé de parler comme les autres et de vous dire, comme le dirait tout le monde à ma place...

MADAME VERNET. *Elle se lève.* — Ce n'est pas la peine, j'ai bien compris.

HENRI. — Le mot vous déplaît, à vous aussi?

MADAME VERNET. — Le sens.

HENRI. — Il n'a rien d'injurieux; si je vous aime...

MADAME VERNET. — Ah! vous le dites!

HENRI. — Oui, il m'échappe, mais si je vous aime, je ne vous demande pas de m'aimer... Qui vous le demande?

MADAME VERNET. — Personne.

HENRI. — Pas moi; non, je ne vous le demande pas, mais vous voyez que j'avais raison et que mon retour ici, l'année prochaine, est impossible. Vous ne pouvez déjà plus me regarder en face.

MADAME VERNET. — Je regardais un bateau qui passe. Oh! cette bonne brise! vous respirez?

HENRI. — Je respire.

MADAME VERNET. — L'année prochaine, vous ne penserez plus à ce que vous venez de dire.

HENRI. — Je le souhaite. Un an de perdu, ce serait long.

MADAME VERNET. — Et ce que vous venez de dire n'est pas vrai... Non, vous vous trompez sur la nature de vos sentiments.

HENRI. — J'ai le tort de les avouer, mais je les connais mieux que vous peut-être.

MADAME VERNET. — Vous avez de la sympathie pour moi.

HENRI. — De la sympathie! Vous ne vous êtes donc jamais regardée?

MADAME VERNET. — De la sympathie seulement, mais vous l'exagérez parce que nous sommes au bord de la mer.

MADAME VERNET. — VOUS AVEZ DE LA SYMPATHIE POUR MOI?

HENRI. — Je ne saisis pas bien.

MADAME VERNET. — Vous payez votre tribut à la mer par un peu de fièvre. Elle vous énerve et vous grise. Vous avez le cœur phosphorescent!

HENRI. — C'est joli.

MADAME VERNET. — C'est de vous. Je vous l'ai entendu dire un soir sur le rocher de Fontenaille. Vous parliez alors à la mer, votre grande amie!

HENRI. — Eh bien! c'est à vous que je parle ce soir. Oui, j'ai dit à la mer qu'elle était belle, éternellement jeune, inspiratrice, et je ne m'en dédis pas, mais vous, madame, vous êtes laide?

MADAME VERNET. — Moi!

HENRI. — Vieille?

MADAME VERNET. — Oh! vieille!

HENRI. — Sans esprit, sans charme, sans grâce?...

MADAME VERNET. — Oui, oui, oui.

HENRI. — Et moi, je n'ai pas d'yeux?

MADAME VERNET. — Si, des yeux perçants.

HENRI. — Pas de goût?

MADAME VERNET. — Oh! le goût, c'est votre partie.

HENRI. — Alors, laissez la mer tranquille; ne me traitez pas comme un petit garçon malade et répondez-moi. M'aimez-vous?

MADAME VERNET. — Vous aviez tout à l'heure la délicatesse de me dire : je ne vous demande pas de m'aimer.

HENRI. — Vous ne m'aimerez pas, jamais?

MADAME VERNET. — Non.

HENRI. — Et ça vous est égal que j'en souffre.

MADAME VERNET. — Oh!

HENRI. — Pourquoi pas?

MADAME VERNET. — Si l'un de vous deux doit souffrir, je préfère que ce ne soit pas mon mari.

HENRI. — Ce serait injuste, cet excellent homme...

MADAME VERNET. — Cet homme!

HENRI. — A droit à toute votre estime.

MADAME VERNET. — D'abord.

HENRI. — Et à toute votre sympathie.

MADAME VERNET. — Vous ne l'avez donc pas regardé, quand il vous offrait Marguerite, au cœur? Il a droit à mon amour.

HENRI. — Et ce mot, — encore un mot! toujours ces mots! — ne vous gêne pas un peu?

MADAME VERNET. — Non, quand c'est pour le bon motif.

HENRI. — Bah! il y a tant d'espèces d'amour!

MADAME VERNET. — Je parle de celui qui peut vous être le plus désagréable.

HENRI. — Votre dureté vous va bien.

MADAME VERNET. — Cette attitude envers mon mari vous va si mal! Vous qui cherchez des mots neufs, ne vous servez donc pas de ces vieux moyens.

HENRI. — Oui, je continue à ne pas savoir m'y prendre. Il faudrait tout recommencer: recommençons!

MADAME VERNET. — Non, non, une fois suffit.

HENRI. — Mais tant de maladresse, c'est la preuve au moins que je suis sincère.

MADAME VERNET. — Comme j'ai de l'affection pour vous, — je suis sincère, moi aussi, — je vous plains.

HENRI. — Vous ne pouvez pas faire plus?

MADAME VERNET. — Je ne peux pas.

HENRI. — Vous êtes décourageante.

MADAME VERNET. — Je veux l'être de toutes mes forces.

Mme Vernet, au bord de la terrasse, fait de la main des signes à M. Vernet.

HENRI. — Vous appelez au secours!

MADAME VERNET. — Victor me fait des signes du bateau de Cruz et je réponds... Ah! il croit en effet que j'appelle au secours et il vient.

HENRI, *s'approchant*. — Il se dépêche... vous êtes sauvée!

MADAME VERNET. — Ne soyez plus amer et faites-lui bon visage! Ce n'est pas sa faute... c'est la mienne.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONSIEUR VERNET

MONSIEUR VERNET. *Il apparaît un peu essoufflé.* — Tu m'appelais?

MADAME VERNET. — Non, et toi?

MONSIEUR VERNET. — Non, je te faisais des signes pour te faire des signes.

MADAME VERNET. — Et moi, je répondais à tes signes.

HENRI. — C'est de la télégraphie conjugale.

MONSIEUR VERNET. — Voilà comment nous sommes depuis notre mariage.

HENRI. — Et ce n'est pas près de finir.

MONSIEUR VERNET. — Ça durera toute la vie. — Quel géant! ce transatlantique! et ce torpilleur, quel monstre!

MADAME VERNET, *maternelle*. — Comme tu es fagoté!

Elle lui refait son nœud de cravate, l'époussette.

HENRI. — Voulez-vous que j'aille chercher une glace, une brosse?

MONSIEUR VERNET. — Merci.

Il embrasse Mme Vernet.

HENRI. — Monsieur Vernet, vous embrassez souvent Mme Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Fermez les yeux.

HENRI. — Ça ne suffirait pas, vous faites un bruit! Et vous devez sentir le poisson.

MONSIEUR VERNET, *à Mme Vernet*. — Tu trouves?

MADAME VERNET. — Pas trop.

HENRI. — L'amour n'a pas de nez.

MONSIEUR VERNET. — C'est vrai que le bateau de Cruz empeste. Ayez de l'eau de Cologne sur vous, cette nuit. Je n'y tenais plus. Tes signes m'ont délivré. Et puis j'ai cru que tu avais une bonne nouvelle à m'apprendre, que tu venais de le décider. Non? il refuse. Ah! il est libre.

MADAME VERNET. — Il n'est pas libre.

MONSIEUR VERNET. — Il a une maîtresse... sérieuse? je le saurais.

HENRI. — Je vous l'aurais dit.

MONSIEUR VERNET. — Alors il préfère à notre petite Marguerite, ton espèce d'idéal.

MADAME VERNET. — Il préfère l'impossible.

MONSIEUR VERNET. — Qui?

MADAME VERNET. — Mon bon Victor!

MONSIEUR VERNET. — Il faut encore que je prenne garde...

MADAME VERNET. — Non, ne te donne pas ce souci; moi, je prends garde.

Mme Vernet s'éloigne.

MONSIEUR VERNET, *très étonné*. — Ah! — bien... Bien. (*A Henri.*) Je croyais avoir trouvé un moyen sûr pour que vous ne sortiez plus de ma famille; j'ai fait fausse route, excusez-moi.

HENRI. — Monsieur Vernet!

MONSIEUR VERNET. — Oh! je ne suis pas froissé!... (*Pauline passe.*) Et puis, ne faites pas cette figure, nous parlerons d'autre chose. Ce qui m'ennuie, c'est que ce mariage me paraissait si naturel que tout à l'heure, en bas, je l'ai presque annoncé à celle-là. Un autre genre, elle! ça l'a fait rire. N'est-ce pas?

SCÈNE VIII

HENRI, MONSIEUR VERNET, PAULINE

PAULINE. — Dans un projet de mariage, il n'y a pas de quoi pleurer.

MONSIEUR VERNET. — Il y a de quoi ricaner!

PAULINE. — Non, et vous êtes trop aimable de me consulter.

MONSIEUR VERNET. — Je ne vous consultais pas, je vous prévenais.

PAULINE. — Ah! c'est une prévenance! la première alors.

MONSIEUR VERNET. — Et la dernière, et je la regrette.

M. Vernet sort du même côté que Mme Vernet.

SCÈNE IX

PAULINE, HENRI

PAULINE. — Pauvre M. Vernet! Il ne lui reste plus rien à vous offrir. C'est vrai que j'ai failli vous perdre, je n'ai pas pu m'empêcher de rire à la nouvelle de ce mariage.

HENRI. — Parce que?

PAULINE. — Ne faites pas l'innocent! Vous voilà entre deux feux. Vous êtes pris, qu'allez-vous faire?

HENRI. — Ça vous intéresse?

PAULINE. — Beaucoup.

HENRI. — Je vous remercie.

PAULINE. — En tout bien, tout honneur... Oh! n'insistez pas.

HENRI. — Je n'insiste pas.

PAULINE. — Je ne suis pas sur les rangs, moi, mais ça m'amuse, — je n'ai que cette joie, — de regarder les autres.

HENRI. — Et de les écouter.

PAULINE. — Vous parlez si fort sur cette terrasse! J'écoute ce qu'on dit trop haut, je regarde ce qu'on ne se donne pas la peine de cacher et j'attends. Laquelle choisissez-vous?

HENRI. — J'hésite.

PAULINE. — C'est délicat...

HENRI. — Donnez-moi un conseil.

PAULINE. — Ah! non, tirez-vous de là, tout seul. Moi, je vous dis, je m'amuse.

HENRI. — Tant que ça?

PAULINE. — Suffisamment.

HENRI. — Et vous ne voulez pas m'aider?

PAULINE. — Je donne mon consentement à votre mariage avec Marguerite. Vous me le demandez?

HENRI. — Pas ce soir, mais si j'en ai besoin.

PAULINE. — Du côté de ma sœur, dame! je ne peux rien.

HENRI. — Ce ne serait pas convenable, entre sœurs.

PAULINE. — Et puis c'est une femme unique.

HENRI. — Sa vertu vous désole.

PAULINE. — Non, je ne cache pas que j'aurais quelque plaisir, si M. Vernet obtenait enfin ce qu'il mérite; mais je suis fière de Julie, et, malgré ce pauvre homme, il n'y a encore rien à reprocher à ma sœur. J'en mettrais ma main au feu.

HENRI. — Pour l'activer.

PAULINE. — Je vous jure. Elle a fait ses preuves. Le peintre, il y a deux ans...

HENRI. — Le peintre?

PAULINE. — Le peintre Morneau, le portraitiste de Mme Vernet... lui aussi...

HENRI. — Ah! tiens.

PAULINE. — Oui, mais sottement, brutalement. Il a voulu aller trop vite, et on l'a flanqué à la porte, trop tôt... Après la peinture, la poésie! mais vous, vous êtes bien plus fort que le peintre.

HENRI. — C'est le talent.

PAULINE. — Vous avez un doigté, une prudence!... Sans flatterie. A tout autre je dirais : non. Je le découragerais, mais avec un artiste comme vous...

HENRI. — Il y a de l'espoir.

PAULINE. — Oh! vous avez fait du chemin depuis quatre semaines.

HENRI. — Et j'ai l'avenir devant moi.

PAULINE. — Alors vous êtes décidé : ce n'est pas Marguerite, c'est Mme Vernet.

HENRI. — Non, non, non; je ne choisis pas; je laisserai faire le hasard.

PAULINE. — Vous accepterez celle qu'il vous présentera la première.

HENRI. — Et s'il m'offre les deux...

PAULINE. — Toutes les deux!

HENRI. — Pourquoi pas? Je ne refuse personne. Pensez-vous que je n'aie pas une idée nette de mes droits d'ami de la maison, que je ne connaisse pas mes obligations d'artiste reçu à bras ouverts dans une famille bourgeoise? Si je reculais, quelle triste opinion vous auriez de moi qui tiens tant à votre estime!

PAULINE. — Vous vous énervez.

HENRI. — Du tout : je me mets à la hauteur. Comptez sur moi, mademoiselle, je ferai mon devoir, tout mon devoir. Je prendrai l'une et l'autre, ensemble, ou l'une après l'autre, comme ça se trouvera.

PAULINE. — Vous ne manquez pas d'allure.

HENRI. — Et après, qui?

PAULINE. — Vous ne craignez pas que cette plaisanterie ne vous coûte cher?

HENRI. — Vous me trahiriez!

PAULINE. — Pas maintenant.

HENRI. — Oui, plus tard. Ce soir, vous vous amusez trop.

PAULINE. — Et avouez qu'il y a de quoi! (*M. Vernet reparaît.*) Vous me tiendrez au courant, hein, vous me direz...

HENRI. — Tout, comme à ma meilleure amie!

Pauline rentre dans la maison.

SCÈNE X

MONSIEUR VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Henri!

HENRI. *Il s'éloignait.* — Monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce qu'elle vous a encore dit, celle-là?

HENRI. — Des douceurs!

MONSIEUR VERNET. — Oui, elle travaille, avec ses dents... Je viens de causer avec Julie pour savoir les raisons, les vraies raisons de votre refus... Oh! je n'y ai pas mis de malice. Je lui ai dit : « Julie, est-ce que la poé-

sie ne nous réussirait pas mieux que la peinture? » Vous ne comprenez pas, vous?

HENRI, *sur ses gardes*. — Non.

MONSIEUR VERNET. — Vous ne connaissez pas cette histoire-là. Mais Julie m'a compris. Elle m'a rassuré.

HENRI. — Ah!

MONSIEUR VERNET. — D'un mot elle me rassure. Et elle parle de vous dans des termes si affectueux...

HENRI. — De moi! adorable femme!

MONSIEUR VERNET. — N'est-ce pas! (*En détresse.*) Si je la perdais, je ne mourrais pas, non parce que je suis solide, mais je ferais le mort. Je n'aurais plus de goût à rien, je lâcherais tout et j'irais me cacher dans un coin.

HENRI. — Qu'est-ce que vous avez, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET. — Ça passera.

HENRI. — Je vous laisse.

MONSIEUR VERNET. — Non, tenez-moi plutôt compagnie. Ce n'est rien... une petite boule à la gorge.

Il jette des cailloux dans la mer. Henri l'observe.

HENRI. — Décidément, ça ne va pas, monsieur Vernet.

MONSIEUR VERNET. — Si, ça va mieux, restez.

HENRI. — Je reste.

M. Vernet fait quelques pas, agité, puis soudain, sans dureté, avec des regrets et de la tendresse.

MONSIEUR VERNET. — Allez-vous en... mon cher Henri, il faut vous en aller, tout à fait, loin de nous, loin d'elle, de Julie, parce que... j'ai peur... Votre refus inexplicable, les ricanements de cette vieille fille... vos façons de parler à Julie qui me reviennent... oui, malgré sa finesse d'honnête femme qui ne veut même pas avoir l'air de se douter de quelque chose, je devine, moi, je sens qu'elle vous a troublé. Oh! je ne dis pas que vous l'aimiez beaucoup, mais vous l'aimez déjà un peu, un petit peu, pour commencer. Et si vous ne l'aimez pas aujourd'hui, vous l'aimerez demain, c'est inévitable; et tandis que je vous poussais du côté de Marguerite, vous regardiez du côté de Julie... Oh! je ne vous en veux pas, et je l'aime trop pour m'étonner qu'on l'aime. Tout le monde l'aimerait! mais il ne faut pas, non, pas vous, ce serait particulièrement pénible.

HENRI, *encore inquiet*. — Que voulez-vous que je réponde, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET. — Ne cherchez rien.

HENRI. — Je pourrais dire que vous vous trompez.

MONSIEUR VERNET. — Vous ne le dites pas.

HENRI. — Parce que vous ne me croiriez pas.

MONSIEUR VERNET. — Parce que vous êtes incapable de mentir.

HENRI. — Votre état d'esprit, monsieur Vernet, m'oblige au silence.

MONSIEUR VERNET. — Oui, ne protestez pas, ne niez pas. A quoi bon? Tout est de ma faute. J'aurais dû me méfier, non de Julie, la chère femme, ce serait abominable, mais de vous. J'aurais dû prévoir que vous l'aimeriez, malgré vous et malgré elle; oui, d'accord, j'ai été trop loin. Je vous attire à la maison, je vous traîne au bord de la mer, je fais de vous l'ami inséparable. J'avoue qu'on n'est pas plus naïf, que je suis impardonnable et que je mérite, n'est-ce pas, d'être malheureux.

HENRI, *touché*. — Vous ne serez pas malheureux, monsieur Vernet. Vous me dites, sans colère, de partir, je partirai sans révolte.

MONSIEUR VERNET. — Faites ça, monsieur Henri Gérard, faites-le gentiment, comme vous savez faire les choses.

HENRI. — Comme je suis venu.

MONSIEUR VERNET. — Ne m'accablez pas.

HENRI. — Oh! cher monsieur Vernet! je m'en irai comme il faudra. Quand désirez-vous que je parte? Soyez franc, puisque nous en sommes là.

MONSIEUR VERNET. — Il est vrai qu'après nos aveux, nous allons nous faire de drôles de têtes...

HENRI. — Justement. Dites... le plus tôt possible.

MONSIEUR VERNET. — Dans quelques jours.

HENRI. — Demain.

MONSIEUR VERNET. — Je ne vous demande pas ça. Plus tard, quand nous voudrons.

HENRI. — Quand vous voudrez, au moindre prétexte.

MONSIEUR VERNET. — Nous le chercherons tous deux, à tête reposée... Nous dirons que votre père, de passage à Paris, vous y attend. C'est simple.

HENRI. — Comme bonsoir.

MONSIEUR VERNET. — Ça, c'est déjà moins gentil.

HENRI. — Pardon, monsieur Vernet... Mais j'y pense, j'ai un moyen encore plus simple. Je dois passer la nuit en mer avec Cruz. Demain matin, je ne reviendrai pas.

MONSIEUR VERNET. — Vous me faites peur.

HENRI, *gaiement*. — Vous croyez que je vais me jeter à l'eau. Ah! non, tout de même.

MONSIEUR VERNET, *comme Henri*. — Ou simuler un naufrage!

HENRI. — A votre tour, monsieur Vernet, ne m'accablez pas.

MONSIEUR VERNET. — Pardon, Henri!

HENRI. — Demain matin, au réveil, sur la mer, je dirai à Cruz : je ne connais pas Cherbourg, si nous allions vendre votre pêche à Cherbourg? Je suis sûr qu'il se fera

un plaisir de m'y mener. Et une fois à Cherbourg... les rapides ne sont pas faits pour laisser les voyageurs en plan.

MONSIEUR VERNET. — C'est une folie!

HENRI. — D'aller à Cherbourg?

MONSIEUR VERNET. — Non. Les marins de Fleuriport y vont toutes les semaines et, quelquefois, malgré eux, par mauvais vent. Mais ce départ, c'est fou, si brusquement.

HENRI. — Ne vous ai-je pas suivi de même? Vous m'aviez enlevé, vous me rendez ma liberté, je m'enlève. Moi, monsieur Vernet, je suis toujours prêt à partir.

MONSIEUR VERNET. — Et qu'est-ce que je dirai à Julie, qui ne sera pas dans notre secret?

HENRI. — Ne lui dites rien.

MONSIEUR VERNET. — Avant votre départ, mais demain, quand Cruz reviendra seul.

HENRI. — Vous direz qu'après une scène violente, vous m'avez mis...

MONSIEUR VERNET. — Oh! ça, jamais.

HENRI. — Vous direz qu'après une explication loyale, je suis parti.

MONSIEUR VERNET. — Ce sera une surprise.

HENRI. — Oh! avec des ménagements. Je fais le plus difficile, faites le reste.

MONSIEUR VERNET. — Non, votre idée me donne chaud; non, non, je ne veux pas.

HENRI. — Mais moi je veux... L'important, c'est que je disparaisse, que ce soit par terre ou par mer, ou même en ballon!

MONSIEUR VERNET. — Vous riez, vous!

HENRI. — Oui, de nous deux, c'est moi qui ris.

MONSIEUR VERNET. — Ça vous va, au fond, ce départ original!

HENRI. — Romanesque! il a surtout quelque chose de précipité qui me séduit. (*Avec effort.*) J'avoue que j'ai hâte d'en finir, je me sens mal à l'aise, ici. Ça devient excédant, douloureux. Je voudrais être loin.

MONSIEUR VERNET. *Il tire sa montre.* — Quand je pense que le bateau de Cruz s'apprête.

HENRI. — Pensez à autre chose.

MONSIEUR VERNET. — Vous savez que c'est une promenade de gagner ce beau port militaire.

HENRI. — J'aurai peut-être le temps de visiter l'arsenal.

MONSIEUR VERNET. — C'est drôle.

HENRI. — Encore une chose fine, monsieur Vernet! (*Léger et sans rancune.*) Alors vous n'insistez plus pour que j'épouse?

MONSIEUR VERNET. — Marguerite? vous n'y teniez pas beaucoup.

HENRI. — Il y avait la dot.

MONSIEUR VERNET. — Ne faites pas l'homme d'argent.

HENRI. — Vous avez réponse à tout.

MONSIEUR VERNET. — Et puis vous en trouverez d'autres, des jeunes filles.

HENRI. — Oh! je ne suis pas embarrassé de ma personne.

MONSIEUR VERNET. — Tandis que moi, si j'essayais de lutter avec un jeune homme comme vous, je serais...

HENRI. — ...battu d'avance. Mais c'est de la jalousie, ça, monsieur Vernet; vous qui ne connaissiez pas ce sentiment!

MONSIEUR VERNET. — Je le connais.

HENRI. — Pas pour longtemps.

MONSIEUR VERNET. — Brave Henri!

HENRI. — Brave monsieur Vernet! Vous n'avez plus besoin de rien?

MONSIEUR VERNET. — Vous me trouvez dur?

HENRI. — Je vous trouve très bien.

MONSIEUR VERNET. — Egoïste, hein?

HENRI. — Non, je vous le dis, très bien, et pas si bête!

MONSIEUR VERNET. — En pareil cas, il faut avoir de la présence d'esprit. Est-ce que ça ne vaut pas mieux que la brutalité!

HENRI. — Ah! votre fameuse méthode. Pan! pan! Reconnaissez qu'il n'y a pas de quoi me décharger votre fusil sur le dos

MONSIEUR VERNET. — Et quand même? Vous massacrer, mon pauvre ami! Je m'en voudrais, de votre mort, toute ma vie.

HENRI. — C'est comme moi, monsieur Vernet, si, aimant votre femme, je vous logeais, pour me débarrasser de vous, cinq au six balles de revolver en pleine poitrine.

MONSIEUR VERNET. — Ce ne sont pas là des mœurs d'hommes civilisés.

Ils rient.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME VERNET

MADAME VERNET. *Elle passe, à droite, devant la* Juliette. — Vous causez bien longtemps?

HENRI. — Il fait si doux sur cette terrasse!

MADAME VERNET. — De quoi parlez-vous?

MONSIEUR VERNET. — Nous disons des bêtises; il me fait rire.

MADAME VERNET. — C'est vrai?

HENRI. — Oui, madame.

MADAME VERNET. — La mer monte, monsieur Henri, l'heure approche.

HENRI. — Je me prépare.

SCÈNE XII

M. VERNET, HENRI

MONSIEUR VERNET. — Est-elle délicieuse!

HENRI. — Délicieuse! Seulement, monsieur Vernet, vous me l'avez trop dit.

MONSIEUR VERNET. — J'ai eu tort.

HENRI. — Ne vous excusez plus.

MONSIEUR VERNET. — En somme, je vous évite autant de chagrins qu'à moi, car vous souffririez de l'aimer pour rien.

HENRI. — Je ne dis pas le contraire; merci.

MONSIEUR VERNET. — Merci! Qu'est-ce que je dirais, moi?

HENRI. — Laissons cela.

MONSIEUR VERNET. — Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de jeunes gens capables d'agir comme vous?

HENRI. — Mais oui, monsieur Vernet, il suffit de n'avoir pas peur d'être ridicule.

MONSIEUR VERNET. — Oh! c'est très juste, ce que vous dites là, juste et beau.

HENRI. — Et puis... je ne peux pas faire autrement.

MONSIEUR VERNET. — Moi non plus. Que feriez-vous à ma place?

HENRI. — La même chose.

MONSIEUR VERNET. — Alors?

HENRI. — Alors, je vous dis : c'est parfait... Je viens de passer quelques semaines chez de vrais amis et j'emporte de mon séjour une image inaltérable qui brillera dans mes souvenirs, comme le clair ruisseau entre ses bords.

MONSIEUR VERNET. — Toujours poète!

HENRI. — Je tâche.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce que nous allons devenir, sans notre poète?

HENRI. — Vous redeviendrez... tranquille.

MONSIEUR VERNET. — Nous redeviendrons des bourgeois.

HENRI. — Ça se retrouve, des artistes!

MONSIEUR VERNET. — Ah! non, je vous jure que, l'année prochaine, je ne ramènerai pas un musicien !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CRUZ, MARGUERITE

Cruz apporte une blouse de toile jaune goudronnée, Marguerite un lourd panier.

CRUZ. — Voilà votre uniforme, monsieur Henri.

MONSIEUR VERNET. — Déjà! (*A Henri.*) Mon pauvre vieux.

CRUZ. — La mer va être pleine. Mes matelots amorcent les lignes.

MONSIEUR VERNET. — Qu'est-ce qu'il y a dans le panier?

MARGUERITE. — Du jambon, du poulet, du veau froid, des œufs durs, des petits beurres...

HENRI, *qui essaie la blouse, avec l'aide de M. Vernet.* — Assez, assez, mademoiselle...

CRUZ. — L'air de la mer creuse, monsieur Henri. Vous dévorerez.

MONSIEUR VERNET. — Il ne vous en laissera point. Pas trop de bouteilles, hein, Cruz?

CRUZ. — De quoi ne pas manger sans boire, monsieur Vernet, de quoi faire couler.

MONSIEUR VERNET, *levant la serviette du panier.* — De quoi faire couler le bateau. Henri, ayez l'œil sur votre équipage.

HENRI. — Oh! il peut me faire chavirer dans ce costume; c'est de la planche.

CRUZ. — Avec ça, rien à craindre des paquets d'eau de mer.

MONSIEUR VERNET. — Et ça vous habille!

HENRI. — Comme une caisse; j'ai l'air d'être emballé. Pour qu'un requin m'avale tout cru, il faudra qu'il ait plus faim que moi.

MONSIEUR VERNET, *bas à Henri.* — Irrévocable?

HENRI. — Ne craignez rien.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAULINE, puis MADAME VERNET

PAULINE. — Quel accoutrement! Ces dames vont raffoler de vous... Rien de compromis dans vos petites affaires?

MONSIEUR VERNET. — Elles sont en pleine prospérité, bonne belle-sœur! Ah! vous! Je vous promets une fin de saison savoureuse!

PAULINE. — Qu'est-ce qu'il a encore fait?

MADAME VERNET. — Vous aurez beau temps, Cruz?

CRUZ. — Un temps de demoiselle.

MADAME VERNET. — Oh! nous n'avons pas d'inquiétude... Cruz et ses hommes sont de vieux loups de mer. *La Jannette* est solide et il fera clair de lune cette nuit. Prenez seulement garde au froid.

MONSIEUR VERNET *donne le panier à Pauline.* — Vous, portez ça. Marguerite, va chercher ma belle couverture de voyage. Nous lui installerons une niche dans un coin du bateau.

M. Vernet, Cruz et Marguerite sortent.

SCÈNE XV

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET. — Cette nuit à la belle étoile rafraîchira votre front. Demain matin, en revenant, vous n'aurez qu'une chose à faire : vous coucher, après avoir pris une bonne tasse de chocolat.

HENRI. — Et tout ira bien.

MADAME VERNET. — Très bien, et les dernières semaines de notre séjour ici peuvent être, avec quelques précautions, agréables à tout le monde.

HENRI. — Même à moi, sans amour? Oh! ne vous récriez pas, c'est la dernière fois. Sans le moindre mariage!

MADAME VERNET. — Il était possible, ce mariage, si vous ne m'aviez pas dit tout à coup des choses folles. Vous auriez pu être, Marguerite étant presque ma fille, presque mon gendre.

MADAME VERNET. — Pourvu qu'elle ne vous aime pas!

HENRI. — Oui, au fait, si par malheur...

MADAME VERNET. — Marguerite?

MARGUERITE, *qui descendait l'escalier, remonte.* — Ma tante?

MADAME VERNET. — Tu sais que M. Henri doit nous quitter prochainement.

MARGUERITE, *contrariée.* — Ah!

MADAME VERNET. — Ses affaires le rappellent à Paris.

MARGUERITE. — Des affaires, lui!

HENRI. — Pourquoi pas, mademoiselle?

MADAME VERNET. — TU SAIS QUE M. HENRI DOIT NOUS QUITTER PROCHAINEMENT.

HENRI. — Heureux au moins de votre voisinage!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE. *Elle traverse la scène avec la couverture de voyage.* — Vous serez comme dans votre lit.

HENRI. — Oh! mademoiselle!

MARGUERITE. — Non, non, laissez, je veux vous préparer ça; je vous borderai moi-même.

MADAME VERNET. — Des affaires de cœur.

MARGUERITE. — Un mariage?

MADAME VERNET. — Je crois.

MARGUERITE. — Vrai?

HENRI. — Il paraît.

MARGUERITE, *joyeusement.* — Nous serons de la noce?

HENRI. — Je vous invite.

MARGUERITE. — Veine!... Quand rentrez-vous à Paris?

HENRI, *à Mme Vernet.* — Madame?

MADAME VERNET. — Dimanche peut-être.

MARGUERITE. — Si tôt que ça!... Nous n'avons plus guère de temps à rester camarades... Et notre excursion au bois de la Reine?

HENRI, *à Mme Vernet.* — Madame?...

MADAME VERNET. — C'est aujourd'hui lundi, on peut l'avancer, la faire samedi.

MARGUERITE. — Samedi... Entendu?

HENRI. — Entendu.

MARGUERITE. — Je porte votre matelas au bateau. Je vais faire votre petit ménage, votre chambre à coucher sur la mer.

HENRI. — Je vous suis, mademoiselle.

SCÈNE XVII

MADAME VERNET, HENRI

MADAME VERNET. — Il n'y a pas de mal. Tant mieux pour elle!

HENRI. — Et tant pis pour moi.

MADAME VERNET. — Une piqûre d'amour-propre.

HENRI. — Oui, mais c'est ma journée. J'en reçois.

MADAME VERNET. — Vous savez, quand on a un endroit sensible, c'est toujours là qu'on s'attrape.

HENRI. — Je n'ai pas plus troublé ce cœur d'enfant que votre cœur...

MADAME VERNET. — ...d'amie... Vous n'avez aucune coquetterie à me reprocher?

HENRI. — Je ne vous la reprocherais pas.

MADAME VERNET. *Elle lui prend la main.* — Vous êtes vraiment un homme rare que je suis heureuse de connaître. Je vous jure que je ne ferai jamais allusion... je ne dis pas que j'ai déjà oublié! une femme ne se remet pas si vite d'une déclaration si bien tournée,

MONSIEUR VERNET. — MA PAUVRE AMIE, IL ÉTAIT TEMPS

mais demain il n'y paraîtra plus. Dès demain, je veux être avec vous, comme j'étais avant. Je resterai pour vous...

HENRI. — Ne me dites plus rien, ou ce serait de la barbarie inutile, ou vous me feriez croire qu'il y a au fond de votre sécurité apparente quelque chose que vous n'avouez pas; je vous en supplie : par pitié, ne me dites plus rien.

MADAME VERNET. — Je ne vous dis plus rien.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MONSIEUR VERNET

MONSIEUR VERNET. — Tout est prêt.

MADAME VERNET. — Tu as une figure, comme si monsieur Henri allait faire le tour du monde.

HENRI. — Bonsoir, madame.

MADAME VERNET. — Bonsoir! Bonne nuit sur la mer! A demain matin!

MONSIEUR VERNET. — Moi, je l'embrasse.

MADAME VERNET. — Pourquoi?

MONSIEUR VERNET. — Parce que je l'aime.

MADAME VERNET. — C'est déchirant!

MONSIEUR VERNET. — Descends, Julie, moi je ne descends pas. D'ici, je le verrai plus loin sur la mer.

HENRI. — Non, non, ne descendez pas, madame, restez près de lui, pour le consoler.

SCÈNE XIX

MADAME VERNET, MONSIEUR VERNET

MADAME VERNET. — Tu as les larmes aux yeux. Ne dirait-on pas que c'est ton fils et que tu ne le reverras plus?

MONSIEUR VERNET. — Nous ne le reverrons plus.

MADAME VERNET. — Nous ne le reverrons plus!

MONSIEUR VERNET. — Demain matin il se fera débarquer par Cruz à Cherbourg et il sera demain soir à Paris.

MADAME VERNET. — Demain soir à Paris!

MONSIEUR VERNET. — Je t'expliquerai, c'est un homme exquis. Il ne pouvait plus rester. Après un entretien fraternel, nous avons décidé ce départ tous deux. Il n'y avait pas autre chose à faire; je t'expliquerai.

MADAME VERNET. — Oh! je sais... Pauvre garçon!

MONSIEUR VERNET. — Regarde. Cruz met à la voile. Henri embrasse Marguerite... pas Pauline... Il agite la main vers nous. Disons-lui adieu. Adieu! adieu! Dis-lui adieu, Julie... Mais qu'est-ce que tu as, toi aussi?

MADAME VERNET. — Ça me fait de la peine

MONSIEUR VERNET. — Beaucoup de peine?

MADAME VERNET. — Beaucoup de peine.

MONSIEUR VERNET. — Mais quelle peine?

MADAME VERNET. — De la vraie peine.

MONSIEUR VERNET. — Ah!

MADAME VERNET. — De la peine.

MONSIEUR VERNET. — Ma pauvre amie! il était temps.

Au jeune Maître en Poésie dramatique

EDMOND ROSTAND

Hommage d'écrivain et souvenir d'ami.

14 avril 1897.

LE PLAISIR DE ROMPRE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois le 16 mars 1897, au Cercle des Escholiers,
Reprise le 12 mars 1902 au Théâtre-Français.

PERSONNAGES

	Cercle des Escholiers.	Théâtre-Français.
	Mlle	Mlle
BLANCHE	JEANNE GRANIER.	CÉCILE SOREL.
	M.	M.
MAURICE	HENRY MAYER.	HENRY MAYER.

BLANCHE REMET, SANS HATE, LA LETTRE DANS SA BOITE.

A Paris. Un petit salon au cinquième. — Ce qu'une femme, qui a beaucoup aimé et ne s'est pas enrichie, peut y mettre d'intimité, de bibelots offerts, de meubles disparates. — Cheminée au fond. — Porte tenture à gauche. — Table à droite. — Pouf au milieu. — Un piano ouvert. — Fleurs bon marché. — Quelques cadres au mur. — Feu de bois. — Une lampe allumée.

BLANCHE, puis MAURICE

Blanche est assise à sa table. Robe d'intérieur. Vieilles dentelles, c'est son seul luxe, tout son héritage. Elle a fouillé ses tiroirs, brûlé des papiers, noué la faveur d'un petit paquet, et pris dans une boîte une lettre ancienne qu'elle relit. Ou plutôt, elle n'en relit que des phrases connues. Celle-ci l'émeut jusqu'à la tristesse. Une autre lui fait hocher la tête. Une autre enfin la force à rire franchement. On sonne. Blanche remet, sans hâte, la lettre dans sa boîte, et la boîte dans le tiroir de la table. Puis elle va ouvrir elle même.

Maurice entre. Dès ses premières phrases et ses premiers gestes, on sent qu'il est comme chez lui.

MAURICE. *Il appuie sur les mots.* — Bonjour, chère et belle amie.

BLANCHE, *moins affectée.* — Bonjour, mon ami. (*Maurice veut l'embrasser par habitude, politesse, et pour braver le péril. Elle recule.*) Non.

MAURICE. — Oh! en ami.

BLANCHE. — Plus maintenant.

MAURICE. — Je vous assure que ça ne me troublerait pas.

BLANCHE. — Ni moi ; précisément : c'est inutile... Avez-vous terminé vos courses ?

MAURICE. *Il pose son chapeau et sa canne sur un meuble et s'assied à gauche de la cheminée, tend ses mains au feu, le ravive, tâche de ne pas paraître gêné. Blanche s'est assise près de sa table, du côté opposé à celui où elle lisait la lettre.* — Toutes, et je m'assieds éreinté. Que ne peut-on s'endormir garçon et se réveiller marié? Je suis allé d'abord à la mairie : m'adressant ici, puis là, puis à droite, puis à gauche, puis au fond, j'ai questionné divers messieurs ternes que mon mariage n'a pas l'air d'émouvoir beaucoup... De là, je suis allé chez le tailleur, essayer mon habit. Il me conseille décidément un peu d'ouate ici. J'ai, en effet, une épaule plus basse que l'autre.

BLANCHE. — Je n'avais pas remarqué.

MAURICE. — Je peux l'avouer, aujourd'hui que ça vous est égal.

BLANCHE. — Je ne le dirai à personne.

MAURICE. — De là, je suis allé à l'église. Il paraît qu'il va falloir me confesser !

BLANCHE. — Sans doute, il faut remettre votre âme à neuf.

MAURICE. — Les uns m'affirment que le billet de confession s'achète, et les autres que je puis tomber sur un prêtre grincheux qui me dira, si je pose pour l'homme du monde et l'esprit fort : « Il ne s'agit pas « de ça, mon garçon. Etes-vous chrétien, oui « ou non ? Si vous êtes chrétien, agenouil- « lez-vous et faites votre examen de cons- « cience. » Je me vois grotesque, frappant les dalles de mes bottines vernies. Agréable quart d'heure!

BLANCHE. — Il vous faudra, je le crains, plus d'un quart d'heure. Pauvre ami, votre fiancée vous saura gré d'un tel sacrifice !

MAURICE *Il se lève et s'adosse à la cheminée.* — Je suis très embêté... Et dites-moi (*Avec hésitation.*), ma chère amie, vous ne songez pas à vous dérober, vous assisterez sûrement à mon mariage ?

BLANCHE. — Vous m'invitez toujours?

MAURICE. — Naturellement. A la cérémonie religieuse.

BLANCHE. — J'irai.

MAURICE. — Je compte sur vous. (*Froidement.*) On s'amusera (*Plus gaiement.*) vous surtout. Vous me verrez descendre les marches de l'église, avec la petite en blanc.

BLANCHE. — PLUS MAINTENANT.

BLANCHE. — Vous ferez très bien.

MAURICE. — Malgré moi, je pense, faut-il le dire? — oh! je peux tout dire à vous... (*Il vient s'asseoir sur le pouf, en face de Blanche.*) Je pense à des histoires de vitriol.

BLANCHE. — Ah ! vous me sondez ! Eh bien ! mon ami, quittez vos idées. Elles vous donnent l'air candide. Est-ce assez vilain, un homme qui a peur! Car vous avez peur, et vous vous tiendrez sur la défensive, le coude en bouclier. Les saints riront dans leurs niches. Vous mériteriez!... mais je craindrais de brûler ma robe.

MAURICE. — Taquine ! Vous vous trompez, vous ne m'effrayez pas, et j'ai même l'intention de vous présenter à ma femme, comme une parente.

BLANCHE. — Ou comme une institutrice pour les enfants à naître. Plus tard, je les garderais, et vous pourriez voyager.

MAURICE. — Déjà aigre-douce ! ça débute mal.

BLANCHE. — Aussi vous m'agacez avec votre système de compensations. (*Elle se lève et remet à Maurice la carte de la fleuriste et la carte de Mme Paulin.*) Moi, je suis allée chez la fleuriste. Elle promet de vous fournir, chaque matin, un bouquet de dix francs.

MAURICE. — Dix francs ?

BLANCHE. — Oh! j'ai marchandé. Par ces froids, ce n'est pas cher.

MAURICE. — Non, si les fleurs sont belles, et si on les porte à domicile.

BLANCHE. — On les portera. J'ai prié Mme Paulin de vous chercher une bague, un éventail, une bonbonnière et quelques menus bibelots. J'ai dit que vous vouliez être généreux, sans faire de folies, toutefois.

MAURICE. — Evidemment. (*Avec une légère inquiétude.*) Et ce sera payable ?

BLANCHE. — A votre gré; plus tard, après le mariage.

MAURICE, *rassuré.* — Je vous remercie. (*Il se lève; tous deux sont séparés par la table.*) Vraiment, vous n'êtes pas une femme comme les autres.

BLANCHE. — Aucune femme n'est comme les autres. Quelle femme suis-je donc ?

MAURICE, *prenant la main de Blanche.* — Une femme de tact.

BLANCHE. — Puisque tout est convenu, arrêté.

MAURICE. — D'accord. Oh ! jusqu'à cette dernière visite, nous avons été parfaits. Mais c'est ma dernière visite. Nous ne nous reverrons plus.

BLANCHE. — Nous nous reverrons en amis. Vous le disiez tout à l'heure.

MAURICE. — Oui, mais plus autrement. Et dans l'escalier, j'avais de vagues transes.

BLANCHE. — Pourquoi?

MAURICE. — Parce que...

BLANCHE. — Rien ne gronde en moi. Quand je me suis donnée à vous, ne savais-je pas qu'il faudrait me reprendre ? Si le décrochage a été pénible...

MAURICE. — Nous n'en finissions plus. Nos deux cœurs tenaient bien.

BLANCHE. — Ils sont aujourd'hui nettement détachés. J'ai mis dans ce petit paquet les dernières racines : quelques photographies, votre acte de naissance que j'avais eu la curiosité de voir... Comme vous êtes encore jeune!

MAURICE. — On ne vieillit pas avec vous.

BLANCHE. — ... et un livre prêté. Voilà.

MAURICE. — A la bonne heure! c'est un plaisir de rompre avec vous.

BLANCHE. — Avec vous aussi.

MAURICE. — C'est bien, ce que nous faisons là, très bien. C'est tellement rare de se

MAURICE. — BONJOUR,
CHÈRE ET BELLE AMIE.

quitter ainsi ! Nous nous sommes aimés autant qu'il est possible, comme on ne s'aime pas deux fois dans la vie, et nous nous séparons, parce qu'il le faut, sans mauvais procédés, sans la moindre amertume.

BLANCHE. — Nous rompons de notre mieux.

MAURICE. — Nous donnons l'exemple de la rupture idéale. Ah ! Blanche, soyez certaine que si jamais quelqu'un dit du mal de vous, ce ne sera pas moi.

BLANCHE. — Et mes lettres ?

MAURICE. — Vos deux ou trois lettres froides de cliente à fournisseur...

BLANCHE. — Je déteste écrire.

MAURICE. — Je les garde aussi. Elles me défendront au besoin.

BLANCHE. — Ne vous énervez pas, et causons paisiblement de votre mariage. Avez-vous vu la petite aujourd'hui ?

BLANCHE. — Il vous faudra, je le crains, plus d'un quart d'heure.

BLANCHE. — Pour ma part, je ne vous calomnierai que si cela m'est nécessaire... (*Elle s'assied à droite et Maurice à gauche de la table.*) Me rendez-vous mon portrait ?

MAURICE. — Je le garde.

BLANCHE. — Il vaudrait mieux me le rendre ou le déchirer que de le jeter au fond d'une malle.

MAURICE. — Je tiens à le garder et je dirai : C'est un portrait d'actrice qui était admirable dans une pièce que j'ai vue.

MAURICE. — Cinq minutes à peine. Elle est tellement occupée par son trousseau ! Et le grand jour approche !

BLANCHE. — Aime-t-elles les belles choses ?

MAURICE. — Oui, quand elles sont bien chères.

BLANCHE. — Dites-lui que le bleu est la couleur des blondes. J'ai là une gravure de modes très réussie que je vous prêterai. A-t-elle du goût ?

MAURICE. — Elle a celui de la mode.

BLANCHE. — Vous devez l'intimider.

MAURICE. — Je l'espère.

BLANCHE. — Quelle est, en votre présence, son attitude, sa tenue, quelles sont ses manières ?

MAURICE. — Celles d'une chaise sous sa housse.

BLANCHE. — Sérieusement, la trouvez-vous jolie ?

MAURICE. — C'est vous qui êtes jolie.

BLANCHE. — C'est d'elle que je parle : la trouvez-vous jolie ?

MAURICE. — Jolie et fraîche comme le titre : Au Printemps.

donnent à votre petit salon un air de fête.

BLANCHE. — A-t-elle des caprices, des préférences ?

MAURICE. — Elle aime tout ce que j'aime.

BLANCHE. — Ce sera commode.

MAURICE. — Nous n'aurons pas besoin de faire deux cuisines.

BLANCHE. — Vous avez de l'esprit, ce soir.

MAURICE. — C'est le bouquet de mon dernier feu d'artifice.

BLANCHE. — Et cela ne vous gêne pas de

BLANCHE. — NE VOUS ÉNERVEZ PAS, ET CAUSONS PAISIBLEMENT DE VOTRE MARIAGE.

BLANCHE. — Enfin vous plaît-elle ?... Oh ! ne me ménagez pas !

MAURICE. — Elle me déplaît de moins en moins.

BLANCHE. — Souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai indiquée.

MAURICE. — La piste était bonne.

BLANCHE, *découpant un livre*. — Je m'en félicite. A-t-elle des caprices ? (*Maurice distrait ne répond plus. Blanche lui touche le bras.*) Qu'est-ce que vous regardez ?

MAURICE. — Je m'emplis les yeux. Je fais provision de souvenirs. Toutes ces fleurs

parler ainsi d'une jeune fille qui sera votre femme ?

MAURICE. — Est-ce à vous de me le reprocher ? Vous savez bien que je parle sur ce ton, un peu pour vous être agréable.

BLANCHE. — Ne nous attendrissons pas.

MAURICE. — Je ne m'attendris pas. Nous devisons de nos petites affaires. Et M. Guireau lui-même pourrait écouter.

BLANCHE. — Laissez donc M. Guireau tranquille.

Elle se lève, fait quelques pas lentement.

MAURICE. — Permettez, chère amie, votre mariage m'intéresse autant que le mien ; je ne veux pas avoir l'air plus égoïste que vous, et puisque mon avenir vous préoccupe, c'est le moins que je m'inquiète du vôtre. Nous nous causons mutellement.

BLANCHE. — Oui... mais parlons d'autre chose.

Elle s'assied à gauche de la cheminée.

MAURICE. — Du tout! du tout! Je vous renseigne sur ma future femme, j'exige d'être renseigné sur votre futur mari. Sinon, je croirais que vous avez des pensées de derrière la tête. Cette inquisition réciproque est la meilleure preuve de notre bonne foi. Non seulement je n'ai aucune raison d'être jaloux de M. Guireau, mais encore je voudrais le connaître. Je ne l'ai qu'aperçu et il m'a produit une excellente impression. Vient-il vous voir souvent ?

BLANCHE. — Une fois par quinzaine, régulièrement.

MAURICE. — Bon signe! c'est un homme périodique et rangé. Comment s'appelle-t-il?

BLANCHE. — Guireau.

MAURICE. — Son petit nom?

BLANCHE. — A son âge, on n'a plus de petit nom.

MAURICE. — Mais vous, comment l'appelez-vous?

BLANCHE. — Moi, je l'appelle M. Guireau.

MAURICE. — Toujours?

BLANCHE. — Oui, toujours. Avez-vous fini de jouer au juge d'instruction ?

MAURICE. — Ça m'amuse. Vous pouvez me laisser me divertir un brin.

BLANCHE. — A votre aise.

MAURICE. — Et que faites-vous ?

BLANCHE. — Que voulez-vous qu'on fasse?

MAURICE. — Il ne vous baise que le bout des doigts?

BLANCHE. — A peine. Nous causons. Il parle bien. Il me donne des conseils; il me met en garde contre les mauvaises relations. De plus, c'est un musicien de premier ordre, et, quelquefois, il apporte son violon. (*Maurice cherche des yeux.*)... Il le remporte.

MAURICE. — Et après, quand la conversation tombe et que la musique se tait ?

BLANCHE. — Vous allez trop loin. (*Elle se lève.*) J'ai le droit de ne plus répondre.

MAURICE. — Vous préférez que je devine?

BLANCHE. — Deviner quoi? Vous pensez tout de suite... Il y a autre chose dans la vie, et, dès aujourd'hui, je veux être sérieuse et pratique. Oh! il ne m'en coûtera guère. J'ai aimé ma part, je peux renoncer à l'amour.

MAURICE. — Oh! oh!

BLANCHE. — Mais si. D'ailleurs, M. Guireau sait se tenir. C'est un ami paternel, qui m'aime pour moi, non pour lui, et, sachez-le, il m'inspire une durable sympathie dont il se contente.

Elle s'est assise sur le pouf.

MAURICE. — C'est un adorateur frugal.

BLANCHE. — J'ai de la chance. Les hommes bien élevés se font rares. M. Guireau conserve les manières du siècle dernier. Il me prévient de ses visites deux jours d'avance.

MAURICE. — Et il ne vous adresse pas un seul mot plus enflammé que les autres?

BLANCHE. — Cela vous étonne qu'il me respecte? Sûr de vivre en compagnie d'une femme point désagréable, qui lui montrera gai visage, l'écoutera avec complaisance, tiendra sa maison, recevra ses amis, le soignera et ne l'ennuiera jamais, M. Guireau ne demande pas que je lui promette davantage.

MAURICE, *soupesant le petit paquet.* — Et s'il apprenait notre passé?

BLANCHE. — Il n'en laisserait rien voir...

MAURICE, *se lève.* — Le brave homme! Il fait une fin. Moi aussi, je fais une fin, et vous aussi, vous faites une fin. Trois personnes finissent d'un seul coup. C'est une catastrophe.

BLANCHE. — Sans victime.

MAURICE. — Encore une question. Mais je la pose pour rire, comme on dit à une fillette : lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman? (*Avec gravité.*) Si je vous priais, renonceriez-vous à M. Guireau?

BLANCHE. — Je trouve qu'au point où nous en sommes cette question n'a aucun sens.

MAURICE *s'assied en face de Blanche.* — Puisque je la pose pour rire, répondez en riant.

BLANCHE. — Rappelez-vous qu'un soir, très excité, vous m'offriez de m'épouser, de partir avec moi, de vivre dans une cabane de cantonnier, avec le pain quotidien, d'aller en Algérie où la vie est si bon marché! Que vous ai-je répondu?

MAURICE, *très lentement.* — Que la misère vous épouvantait, que le pain sec vous répugnait, même s'il était de ménage, que vous aviez horreur des déplacements, que vous manquiez de génie colonisateur et ne saviez rien faire de vos dix doigts que des caresses : voilà ce que vous m'avez répondu.

BLANCHE. — Vous êtes donc fixé depuis longtemps. Est-ce tout?

MAURICE. — C'est tout. (*Blanche se lève et va vers la cheminée.*) A quand le mariage?

BLANCHE. — Lequel?

MAURICE. — Le vôtre.

BLANCHE. — Oh! rien ne nous presse.

MAURICE. — A votre place, je retiendrais une date, par prudence.

BLANCHE — C'est remis à l'année prochaine.

MAURICE. — Vous faut-il un hiver pour aérer votre cœur? Vous avez tort. (*Il se lève et va vers la cheminée, en faisant le tour de la table.*) Une fois décidé au mariage, on doit sauter dedans la tête la première, comme moi.

Ils sont adossés à la cheminée, Blanche à gauche, Maurice à droite.

BLANCHE. — Le rêve, ce serait peut-être de nous marier tous les deux le même jour.

MAURICE. — C'eût été piquant de nous présenter, de nous confronter.

BLANCHE. — Je n'en chercherai pas l'occa-

MAURICE. — ET S'IL APPRENAIT NOTRE PASSÉ?

MAURICE. — Pourquoi pas? Il résulte de mon enquête que j'estime beaucoup M. Guireau.

BLANCHE. — De son côté, il vous apprécierait.

sion, mais je ne l'éviterai pas. M. Guireau connaît la vie.

MAURICE. — C'est comme la mère de ma fiancée. Elle aussi connaît la vie. Elle comprend que j'aie eu des maîtresses, que je sois

éprouvé au feu, et il lui suffit que je rompe au moins la veille de mon mariage.

BLANCHE. — Tant pis si sa fille est jalouse du passé!

MAURICE. — La mère lui expliquerait que ça ne peut pas se comparer.

BLANCHE. — C'est une femme supérieure.

MAURICE. — C'est une femme de bon sens, simple et gaie, très gaie. Elle marierait sa fille tous les jours.

Il va s'asseoir à la place qu'occupait Blanche au lever du rideau.

BLANCHE. — Vous l'avez conquise?

MAURICE. — Pleinement.

BLANCHE. — Pourvu que ça dure!

MAURICE. — Oh! si je ne réponds pas de la fille, je suis sûr de la mère. Quand elle regarde ma photographie, elle dit : « C'est impossible que ce garçon soit un malhonnête homme; ou je ne suis pas physionomiste, ou il rendra Berthe heureuse. »

BLANCHE. — Elle a raison, et je suis persuadée que vous ferez un mari modèle. Vous avez les qualités nécessaires.

MAURICE. — Mais, ma chère amie, vous ferez une excellente épouse. Il sera très heureux avec vous.

BLANCHE. — Avec vous, Berthe sera très heureuse... Pauvre petite!... (*Un long temps. Puis Blanche se rapproche de Maurice. Ils se trouvent assis face à face, séparés par la table.*) Je voudrais vous voir lui faire la cour.

MAURICE. — Je ne suis pas trop emprunté.

BLANCHE. — Vous vous y prenez bien?

MAURICE. — Exactement comme je m'y prenais avec vous.

BLANCHE. — Et vous avancez?

MAURICE. — J'ai lieu d'espérer que ça marche. Il me semble même qu'elle me donne moins de peine que vous.

BLANCHE. — Vous êtes plus habile, c'est la deuxième fois.

MAURICE. — Et vous m'avez mieux résisté.

BLANCHE. — Ce n'était pas coquetterie. Je croyais ma vie de femme finie et j'hésitais à me lancer dans une nouvelle aventure de cœur. Les précédentes ne m'avaient pas enrichie. Sans le faire exprès, je n'avais aimé que des pauvres...

MAURICE. — Et ce n'était pas avec mes deux mille quatre...

BLANCHE. — Aussi, je pensais déjà à quelque mariage raisonnable, et il ne me manquait, je l'avoue, que l'occasion. Voilà pourquoi je vous résistais. Et puis, vous paraissiez si jeune! Vous aviez encore l'air gauche d'un petit soldat. Et vous étiez maigre! maigre!

MAURICE. — J'ai gagné dans ce sens.

BLANCHE. — Je m'en flatte. Vous avez engraissé sous mon règne, et je vous passe à une autre en bon état.

MAURICE. — En bon état de réparations locatives!

BLANCHE. — Oh!

MAURICE. — Je veux dire que je signerais bien un second bail.

BLANCHE. — Moi pas. Vous n'êtes plus le même. J'ai accueilli presque un enfant, et c'est un homme qui s'en va. J'aimais mieux l'enfant. Vous étiez plutôt laid et l'âge vous...

MAURICE. — L'âge m'embellit?

BLANCHE. — Non, vous affadit. Vous avez moins de saveur, de lyrisme. Vous disiez poétiquement des choses de l'autre monde. Je vous affirme qu'on aurait cru quelquefois que vous parliez en vers.

MAURICE. — Et quelquefois c'en était, mais d'un autre que moi; je ne faisais que citer, par précaution. Il y en avait, je me souviens, de Musset, dans la déclaration d'amour que je vous ai écrite et que vous avez lue à mon prédécesseur.

BLANCHE. — Comment! vous me croyez capable de cette indélicatesse?

MAURICE. — Je le crois, parce que vous me l'avez dit, plus tard, dans un aveu à l'oreille.

BLANCHE. — Vous m'étonnez.

MAURICE. — Je vous assure. Il paraît qu'il riait, mon prédécesseur, et vous aussi, vous riiez. Comme c'était mal!

BLANCHE. — Très mal. J'ai commencé par me moquer de vous : c'est la règle. Et vous auriez fini par vous moquer de moi, si je n'avais pris les devants.

MAURICE. — C'est la règle.

BLANCHE. — D'ailleurs, il y a toujours eu un peu de gaieté dans mes sentiments pour vous. Je m'amusais à vous façonner. Sans me vanter, si vous étiez intelligent, vous êtes devenu, grâce à moi, distingué. Vous avez de la tournure. Vous ne jurez jamais. Vous parlez poliment aux femmes et vous ne gardez plus votre cigarette à la bouche. Vous mettez des gants. Vous soignez vos mains. Vous rangez vos affaires. C'est moi qui vous ai enseigné l'usage des jarretelles et vos chaussettes ne tombent plus sur le soulier.

MAURICE. — En échange de ces menus profits, moi je vous ai appris à mettre les adresses, à mouler un chiffre. Vos trois ressemblaient à des dromadaires.

BLANCHE. — Et moi, j'ai changé votre coupe de cheveux, supprimé la raie, et je vous ai appris à faire votre nœud de cravate.

MAURICE. — Et vous m'avez appris bien d'autres choses encore.

BLANCHE. — Oh! vous n'aviez pas la tête dure.

MAURICE. — Je m'appliquais tant!

BLANCHE. — Et vous n'étiez pas un ingrat. J'ai de votre gratitude une preuve qui m'est chère et que je garde.

MAURICE. — Une preuve?

BLANCHE. — Vous savez que chaque fois que je recevais une lettre de vous, car il m'a

été impossible de vous faire passer cette dangereuse manie d'écrire, je la brûlais.

MAURICE. — Sans la lire?

BLANCHE. — Je la lisais, mais je la brûlais aussitôt.

MAURICE. — La postérité vous jugera.

BLANCHE. — Eh bien, je conserve une de ces lettres. Je n'ai pu m'en séparer. J'y tiens trop. C'est le témoignage du bonheur que vous me devez, quelque chose comme le brevet de notre amour et de votre reconnaissance.

MAURICE. — Elle doit être longue.

BLANCHE. — Elle a quatre pages serrées.

MAURICE. — Les grandes lettres viennent du cœur.

BLANCHE. — Oh! celle-là vient de votre cœur. Je la relisais quand vous êtes entré, et je ne pouvais m'empêcher de la lire.

MAURICE. — Où est-elle? Montrez-la...

BLANCHE. — Je ne montre jamais mes lettres.

MAURICE. — Puisque c'est moi qui l'ai écrite.

BLANCHE. — C'est juste. Je veux bien; ôtez-vous!

Elle se lève, se met à la place de Maurice, ouvre le tiroir et y prend la boîte qu'elle montre à Maurice qui reste debout.

MAURICE. — Nougatine de Nevers!

BLANCHE. — Je vous défends de rire.

MAURICE. — C'est dans cette boîte que vous cachez vos lettres?

BLANCHE. — Je n'y cache que votre lettre, avec deux ou trois bijoux de famille.

MAURICE. — Je la reconnais à cette enveloppe jaune à ce papier gratuit. Je l'ai écrite dans un café. Je sortais de chez vous, de vos bras. J'avais aux doigts, qui venaient de courir le long de votre beauté, un reste de frémissement. Je n'ai pas dû soigner mon écriture.

BLANCHE. — Le meilleur de vous est là.

MAURICE. — Oui, je me rappelle que j'ai éprouvé sur cette table de marbre froid, où mes mains achevaient de s'éteindre, le besoin de vous rendre des actions de grâces, de vous les chanter.

BLANCHE. — Il n'y a ni date, ni nom, ni petit nom.

MAURICE. — Je me rappelle, je me rappelle. Ça commence tout de suite, comme un hymne.

BLANCHE. *Elle lit.* — « Vous êtes belle et « vous êtes bonne. Je vous adore tout en- « tière, le corps, le cœur et l'âme avec les « dépendances... »

Elle rit.

MAURICE, *interrompt.* — Quel beau livre on écrirait sur nos amours!

BLANCHE, *désignant la lettre.* — Il n'y aurait qu'à copier. (*Elle lit, en ayant l'air de ne détacher que des passages de la lettre.*) « Vous êtes si indulgente pour les défauts « d'autrui, qu'on aime les vôtres...; vous ne « vantez point votre esprit. Vous souhaitez « qu'on dise de vous : c'est une femme « exquise, et non : c'est une femme de mé- « rite... » Et ça! « Vous ne médisez des « autres que s'ils ont commencé les premiers. « S'il vous arrive quelquefois de mentir... » Cela m'arrive?

MAURICE. — Oh! très peu, et innocemment, comme on se teint les cheveux, parce que vous croyez que c'est une grâce de plus.

BLANCHE *lit.* — « Vous aimez la toilette « parce que vous lui allez, le théâtre lors- « qu'on y rit, et le monde, car une femme de « votre âge ne peut pas vivre comme un « loup... » Oh! ça! « Vous êtes paresseuse, « en toute justice, parce qu'il vous semble « que le rôle d'une belle femme consiste à « rester belle et qu'on lui doit, sans même « qu'elle le demande, les habits, l'argent de « poche, la nourriture et le logement... »

Elle rit.

MAURICE. — Il y a ça?

BLANCHE. *Elle lui passe la lettre.* — Tenez.

MAURICE. — C'est vrai... « Vous ne vous « mettez jamais en colère; vous craignez « comme la foudre les explosions d'amour, « et vous céderiez tout de suite, sans dis- « cussion, pour avoir la paix, à l'homme qui « s'avancerait sur vous, les yeux injectés de « sang, tandis que son visage émettrait une « lumière verte... »

Ils rient tous les deux.

BLANCHE. — Ça, c'est exagéré. Je prierais poliment le monsieur de prendre la porte. Mais c'était aimable de me l'écrire. Après?

MAURICE. *Il continue de lire la lettre, appuyé au fauteuil de Blanche.* — « Et vous « aimez qu'on vous aime finement, qu'on « vous offre parfois deux sous de violettes, « un baba au rhum, un bout de dentelle, « une promenade en voiture et qu'on ait « pour vous ces petites attentions sans prix « qui font plus chaud au cœur des femmes « que le duvet à leur cou... »

BLANCHE. — Oui, j'aime qu'on m'aime ainsi.

MAURICE. *Il lit avec une émotion croissante, et Blanche peu à peu se détourne.* — « A peine ai-je eu le temps, cette nuit, de « vous embrasser. Je n'ai pas assez, pas « comme je désirais, pris possession de vous. « De même qu'un visiteur timide repasse, « une fois dehors, ce qu'il devait dire, je « vous parcours des cheveux aux pieds, et « je me dis : c'est là spécialement que j'au- « rais dû poser mes lèvres, là aussi, là en- « core, et je n'aurais pas dû, belle et bonne « amie, relever un seul instant la tête... » (*Il laisse tomber sa lettre.*) Vous êtes la femme que je rêvais... Et je vous quitte!

BLANCHE *se lève.* — Maurice, Maurice, vous vous écartez du texte de la lettre.

MAURICE, *prenant les mains de Blanche.* — Blanche, Blanche, je vous ai aimée de toute mon ardeur, et je crois qu'en ce moment même, vous êtes ma seule, ma vraie femme.

BLANCHE. — Là! Là! Je vous en prie, mon ami, vous vous échauffez. Vous allez dire des bêtises, et comme je ne vous permettrai pas d'en faire, à quoi bon?

MAURICE. — Blanche, un mot, et j'envoie promener la petite et sa fortune, les convenances et mon avenir : je lâche tout.

BLANCHE. — Vous feriez ça, vous?

MAURICE. — Tout de suite. Essayez...

BLANCHE *met ses deux mains sur les épaules de Maurice.* — Merci. Ça fait toujours plaisir. Mais je ne veux pas dire le mot. Je me tais. Je me tairai obstinément.

MAURICE. — Tes yeux.

BLANCHE. — Pas même mon front.

MAURICE. — Tes lèvres, vite.

BLANCHE. — Rien.

MAURICE. — Alors, j'aurai tout.

BLANCHE. — Faut-il sonner?

MAURICE. — Sonner qui? Tes serviteurs sont absents; ta femme de ménage ne vient que le matin.

MAURICE. — BLANCHE, BLANCHE, JE VOUS AI AIMÉE DE TOUTE MON ARDEUR.

BLANCHE. — Je me défendrai donc toute seule.

MAURICE. — Contre moi!

BLANCHE. — Vous ne me faites pas peur.

MAURICE. — J'ai soif de te reprendre.

BLANCHE. — Je vous jure que vous vous en irez avec la soif.

MAURICE. — Blanche, je te désire une dernière fois. Ce serait délicieux. Ce serait original; ce serait comique.

BLANCHE. — Ce serait tordant.

MAURICE. — Blanche, écoute!

BLANCHE. — Oui, j'entends, ça aurait une saveur fine, un petit goût d'adultère avant la lettre, avant la lettre de faire part de nos mariages. Vous m'offrez bonnement la belle en amour, puis nous nous donnerions la main, comme des camarades, et d'un bond, vous passeriez d'une femme à l'autre. C'est une trouvaille, cette idée-là.

MAURICE. — C'est une idée comme une autre.

BLANCHE. — Ah! tenez, vous êtes ridicule... vous êtes malpropre.

MAURICE. — Ah! flûte! c'est vous qui êtes ridicule! En voilà des façons! Je vous demande à qui nous ferions du mal et qui le saurait?

BLANCHE. — Moi!

MAURICE. — Oui, ridicule et mauvaise! Vous reculez par orgueil puéril, pour avoir l'air digne et parce que vous êtes vexée, (*Blanche hausse les épaules.*) certainement, vexée de mon mariage... comme s'il n'était pas votre œuvre! Car vous m'y avez poussé, malgré moi. Ainsi vous excusiez le vôtre préparé sournoisement. Il fallait m'éloigner, M. Guireau attendait à la porte.

BLANCHE. — Maurice, je vous en supplie!

MAURICE. — La preuve que je dis la vérité, c'est que, moi, je vous sacrifierais sur l'heure, sans regret, une fortune dont je me moque, et que vous!...

BLANCHE. — Cela prouve seulement que vous vous égarez, Maurice, et que j'ai de la raison pour nous deux.

MAURICE. — Oh! bien, bien, cessez de pleurer...

BLANCHE. — Je ne pleure pas.

MAURICE. — ... de vous tordre les bras; puisque je vous choque, je me retire. Après tout, j'y tenais, parce que je croyais que vous ne demandiez pas mieux. Mais je n'y tenais pas tant que ça. Enfin, je n'y tiens plus. Bonjour, au revoir, bonne nuit, adieu. Bien des choses à M. Guireau!

Il fait ces préparatifs de faux départ qui consistent à prendre son chapeau et sa canne et à les poser pour les reprendre encore et les reposer.

BLANCHE, *avec un mélancolie douloureuse, sans regarder Maurice.* — Fallait-il finir si misérablement! C'est avec des insultes que vous me quittez, quand vous êtes venu, ce soir que rien ne vous y forçait, en bon garçon désireux d'être loyal et tendre jusqu'au bout. Nous étions fiers l'un de l'autre. Les amants ne valent que par les souvenirs qu'ils

se laissent et nous tâchions, c'était d'un joli effort, de nous laisser des souvenirs précieux. Ah! maladroit!

MAURICE *revient lentement.* — Oui, maladroit. Je gâte tout. Vous ne cessez d'être une adorable amie et moi je ne réussis qu'à vous révolter. Je me reconnais bien là. Je me fais toujours de grandes promesses que je ne peux jamais tenir. Rien ne me changera. Je prévois que je ne tourmenterai pas qu'une femme dans ma vie, et pour continuer, dès que je vous aurai quittée, j'irai, comme vous le disiez tout à l'heure, retrouver l'autre, celle qui m'attend là-bas, et si elle n'est pas un ange de docilité, sincèrement je la plains.

BLANCHE. — Voilà que vous vous noircissez. Au fond, vous n'êtes pas méchant, mais quelquefois vous éprouvez du plaisir à dire des choses dures.

MAURICE. — Si vous croyez que ça m'amuse toujours!

BLANCHE. — Je sais que vous ne les pensez pas.

BLANCHE. — LAISSEZ-MOI, JE VOUDRAIS ÊTRE SEULE.

MAURICE. — Non. Malgré moi, elles me passent toutes seules par la tête.

BLANCHE. — Jusqu'à présent, votre conduite était irréprochable. Tout allait si bien! Qu'est-ce qui vous a pris?

MAURICE. — Je ne sais pas... Un accès.

BLANCHE. — Allons, vous n'avez eu que ce petit instant d'erreur, et je vous pardonne.

Elle lui tend la main.

MAURICE. — Vous pardonnez toujours! mais votre pardon ne m'excuse pas. (*Lui tenant les mains.*) Manquée à cause de moi; ratée notre rupture!... Malin, va! Il ne me reste qu'à vous débarrasser de ma piteuse personne. Pourvu que je ne revienne pas machinalement demain!... Où en étions-nous? Tout est réglé? Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien?

BLANCHE. — Oh! voulez-vous un reçu?

MAURICE. — Ah! un reçu daté et signé que je jetterais galamment le jour des noces, dans la corbeille de mariage...

BLANCHE. — Faites attention!

MAURICE. — Oui, je sens que chaque parole que je prononce maintenant ne peut être qu'une maladresse de plus. Tantôt j'ai l'air de quitter une compagne de voyage : moi, je suis arrivé, je descends et je salue, correct et banal; et tantôt je voudrais dire quelque chose de très profond, de très doux, de décisif, le mot de la fin; je ne trouve pas. Je ne peux cependant pas sortir à l'anglaise. Mon Dieu, inspirez un pauvre homme, et vous-même, ma triste et généreuse amie, aidez-moi.

BLANCHE. — Vous me faites peine et pitié! Ne vous torturez pas. Ne cherchez rien. Ne dites rien et allez-vous-en.

MAURICE. — Je m'en vais. Si au moins j'étais sûr que vous êtes calmée.

BLANCHE. — Je suis calme. Allez et soyez heureux... Et votre petit paquet sur la table?

MAURICE, *qui s'en allait, revient.* — Oui, j'y pense... Si vous pouviez reposer vos nerfs fatigués, dormir.

BLANCHE. — J'essaierai. Je suis lasse. Laissez-moi, je voudrais être seule.

MAURICE. — Appuyez-vous sur ce coussin. Voulez-vous que je baisse la lampe?

BLANCHE. — Non. Ce serait lugubre. Arrangez le feu; je frissonne. (*Maurice se précipite pour arranger le feu, puis il va, sur la pointe du pied, baiser la main de Blanche.*) Vous êtes encore là?

MAURICE. — Chut! ne vous occupez pas de moi, je suis parti. Il n'y a plus personne près de vous.

BLANCHE. — Quel vide! Que de choses vous emportez!

MAURICE, *soulevant la tenture.* — Il vous reste le beau rôle.

Il sort. — La tenture se referme. Blanche regarde.

A TRISTAN BERNARD,

Souvenir de notre affectueuse entente.

LE PAIN DE MÉNAGE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, le 16 mars 1898, au Figaro.

PERSONNAGES

	Au Figaro.	Aux Mathurins.	Au Gymnase.	A la Renaissance.
	Mlle	Mlle	Mlle	Mlle
MARTHE	Marthe Brandès.	Blanche Toutain.	Andrée Mégard.	Jane Heller
	M.	M.	M.	M.
PIERRE.	Lucien Guitry.	Tarride.	Gémier.	Frédal.

MARTHE. — COMMENT, DEPUIS QUE VOUS ÊTES MARIÉ, VOUS N'AVEZ JAMAIS EU DE MAITRESSE?

Un salon de campagne, — fenêtres sur jardin, — porte à droite et à gauche.

PIERRE, MARTHE

Pierre se promène d'une fenêtre à l'autre. Marthe est assise près d'une table à thé.

MARTHE. *Elle a la figure étonnée et rieuse d'une femme qui ne veut pas croire ce qu'on vient de lui dire.* — Comment! Depuis que vous êtes marié, vous n'avez jamais eu de maîtresse?

PIERRE. — Jamais.

MARTHE. — Vous pouvez bien me le dire, puisque nous causons librement. N'ayez pas peur qu'on vous entende?... (*Elle désigne un des côtés du châlet.*) Votre femme veille près de sa petite fille qui était toute grognon au dîner; elle craint une mauvaise nuit, mais ce ne sera rien.

PIERRE. — Je l'espère.

MARTHE. — Les dents, peut-être?

PIERRE. — Sans doute, je ne sais pas.

MARTHE. — Chère petite! Sa maman ne la quitterait pas pour vous surprendre aux pieds d'une autre femme. Allons, dites-le moi.

PIERRE. — Je vous le dis : jamais.

MARTHE. — Vous ne me le diriez pas.

PIERRE. — Je vous le dirais, pour me faire valoir.

MARTHE. — Au moins, vous avez eu des tentations?

PIERRE. — Non!... Ah! si, une.

MARTHE. — Dites?

PIERRE. — Je me rappelle qu'un jour, dans la rue, à je ne sais quel passage de princes exotiques, j'ai bousculé une jeune dame pas mal, très bien, ma foi, qui a daigné sourire à mes excuses. Il y avait tant de monde, sans compter un kiosque de journaux qui ne voulait pas se déranger, qu'elle ne voyait rien, ni moi non plus. Nous nous sommes mis à l'écart. Comme je lui débitais des galanteries vagues, elle m'a donné son adresse exacte et elle m'a invité à lui faire une visite. Je ne l'ai pas faite. J'ai envoyé à ma place une boîte à gants, vide.

MARTHE. — Pourquoi vide?

PIERRE. — Parce que ça coûte moins cher.

MARTHE. — C'était si peu de chose, votre dame?

PIERRE. — C'est ce que j'ai de plus mondain à vous offrir. Le reste ne vaut pas un aveu.

MARTHE. — Si, si, ça m'intéresse, je raffole de ces confidences.

PIERRE. — Je me rappelle qu'une autre fois... oh! non...

MARTHE. — Si, si!

PIERRE. — ... je regardais une petite bonne qui venait d'entrer à la maison. Elle essuyait les meubles de mon cabinet de travail avec une application sournoise. Elle

rôdait d'un pied de table à un bâton de chaise. Il faisait lourd, orageux. Elle reluisait comme une tartine. Elle m'agaçait. Brusquement... vous me faites rougir... je l'ai embrassée un bon coup.

MARTHE. — Quelle horreur! Sur la joue?

PIERRE. — Je ne sais pas, au juger, sans voir. Et je me suis sauvé!

MARTHE. — Oh! le lâche!

PIERRE. — Lâche et méchant, car au premier prétexte je l'ai fait flanquer à la porte. Je ne sais pas si elle a compris quelque chose à son aventure.

MARTHE. — DITES?

MARTHE. — Elle aurait dû demander des explications à votre femme. Et une autre fois?

PIERRE. — C'est tout. Ah! dame! ce n'est pas riche. Ayez pitié d'un pauvre homme. Il y a des maris fidèles. J'en suis un.

MARTHE. — Vous croyez à la fidélité des hommes?

PIERRE. — Je crois à la mienne, je suis bien forcé. Je crois encore à celle de votre mari. Et vous?

MARTHE. — Sans effort. Et depuis combien d'années êtes-vous marié?

PIERRE. — Douze. Je me suis marié jeune, dès que j'ai eu l'âge de raison.

MARTHE *se lève, un peu moqueuse.* — Douze!

PIERRE. — Et je ne compte pas les mois de fiançailles.

MARTHE. — Laissez-moi vous regarder.

PIERRE. — Regardez, regardons-nous. Ça m'est égal d'avoir l'air ridicule devant vous. Je sais que vous ne vous fiez pas aux apparences.

MARTHE. — Vous, ridicule! Vous méritez du bronze et une niche. Vous êtes un saint.

PIERRE. — Mais vous qui faites le malin, voulez-vous me dire si vous avez eu des amants?

MARTHE. — Cette question, à moi! Des amants, au pluriel! Pourquoi faire?

PIERRE. — Pour tromper plusieurs fois votre mari... J'exagère?

MARTHE. — Totalement.

PIERRE. — Vous n'avoueriez pas.

MARTHE. — Mais si, ça me ferait valoir.

PIERRE. — Comme on a dû vous faire la cour?

MARTHE. — Pas tant que vous croyez.

PIERRE. — Cette blague!

MARTHE. — Non, coquetterie à part. Jeune fille, j'ai mis en flamme, comme toutes les jeunes filles, un cœur ou deux; on a fait une chute de cheval sous mes fenêtres...

PIERRE. — Oh!

MARTHE. — On l'a faite adroitement, ça compte tout de même et je m'en honore; mais depuis, rien. Une fois mariée, je n'ai pas eu la curiosité de regarder par la fenêtre.

PIERRE. — Craignez-vous que votre mari écoute?... La chasse d'aujourd'hui l'a rompu. Il dort (*Pierre désigne l'autre côté du chalet.*) dans son lit, en toute sécurité. Vous osez me dire qu'aucun homme ne s'est encore risqué.

MARTHE. — Je le soutiens.

PIERRE. — La mémoire vous fait défaut, on vous a écrit des lettres?

MARTHE. — On savait bien que mon mari, après les avoir lues, m'aurait défendu de répondre.

PIERRE. — C'est fort.

MARTHE. — C'est comme ça.

PIERRE. — Je me demande à quoi les hommes qui vous connaissent occupent leurs loisirs.

MARTHE. — Mon ami, ces choses-là se passent à peu près de la même façon dans tous les milieux. Les hommes, sans cesse à l'affût, il est vrai, ne s'approchent que si on leur fait signe.

PIERRE. — Quel signe?

MARTHE. — Oh! il varie avec le milieu et il échappe aux indifférents comme vous. Mais il y a toujours un signe.

PIERRE. — Faites-le, pour voir.

MARTHE. — Non, je ne veux pas faire de signe, à personne. Voilà mon secret.

PIERRE. — Quoi! vous n'avez rien à la conscience que je pourrais vous reprocher: une peccadille, une tache imperceptible?

MARTHE. — Il n'y a pas que vous d'immaculé, mon ami. Je vous assure que je vous le dirais. Entre nous, ça n'a aucune importance.

PIERRE. — Aucune. Vous voyez bien que, vous aussi, vous n'êtes qu'une honnête femme, et vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE. — Vous me dites ça avec mépris.

PIERRE. — Je vous le dis avec respect : vous ne serez jamais qu'une honnête femme.

MARTHE. — Oh! Oh!

PIERRE. — Ah! Ah!

MARTHE. — Vous m'engagez trop. Je suis une honnête femme jusqu'à présent. Mais je ne crie pas, sur les toits, que je serai toujours une honnête femme. Est-ce que je le sais? A la vérité, je n'en sais rien. Je n'ai aucune envie de tromper Alfred, et pourtant je serais désolée d'avoir la certitude de ne jamais le tromper. Ce serait là une certitude un peu niaise, un peu humiliante. Je réponds d'hier, je réponds même d'aujourd'hui. Je ne prétends pas que ce soit héroïque, mais c'est déjà suffisant.

PIERRE. — Et vous faites vos réserves pour l'avenir.

MARTHE. — Je fais la part de l'imprévu, des heures de crise, où tout ce qu'on s'était juré et rien, c'est la même chose. Je refuse de prononcer des vœux de fidélité éternels. Je suis une honnête femme qui doute quelquefois de sa résistance. Ma vie, jusqu'à ce jour, a glissé droite et légère, sur une glace pure. Mais il faut craindre l'accident. Je le crains. Je l'imagine, et je frissonne de peur. C'est très agréable.

PIERRE. — Voilà! voilà! Vous parlez en femme qui n'est pas sotte. Vous tomberez, s'il le faut, demain ou après-demain. On ne peut pas fixer la date d'un accident.

MARTHE. — J'accorde seulement qu'il est possible.

PIERRE. — Probable.

MARTHE. — Non, il me répugne de préciser davantage. L'idée perverse m'amuse d'abord, mais je sens vite que la chose n'aurait rien de drôle, n'importe quand et n'importe avec qui. Pour que l'image de l'adultère ne me fasse pas baisser d'écœurement les yeux, il faut qu'elle reste dans le vague et le lointain.

PIERRE. — Elle peut vous mener loin.

MARTHE. — Je ne suis pas pressée.

PIERRE. — Ni moi, ni votre mari non plus, ni ma femme non plus. Ainsi, dans ce rustique chalet, où nous vous offrons pour quelques semaines d'automne, une hospitalité amicale, il y a réunies quatre personnes mariées, et, par un hasard extraordinaire, ces quatre personnes sont toutes les quatre d'une fidélité à l'abri des coups de foudre. Vous aimez bien votre mari, votre mari vous aime bien, ma femme m'aime bien et j'aime bien ma femme. Sous le même toit, sur deux ménages, il y a deux ménages modèles. Deux sur deux! Nous réalisons le maximum... sauf erreur.

MARTHE. — Moi, je n'en cherche pas.

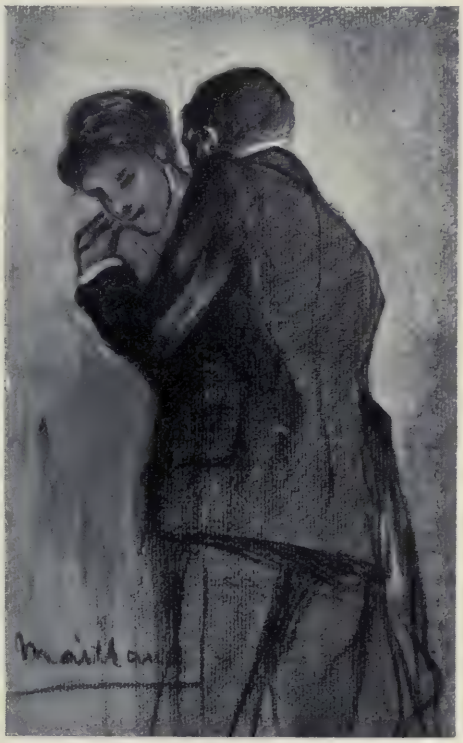
PIERRE. — Vous auriez tort : votre mari est jeune, beau garçon...

MARTHE. — Distingué.

PIERRE. — Beau garçon, plus beau garçon que moi. Il est moins fort, mais il a une bonne santé.

MARTHE. — Excellente; un peu sujet aux migraines.

PIERRE. — Ce n'est pas grave. Cela vient



PIERRE. — JE L'AI EMBRASSÉE UN BON COUP.

de ce qu'il possède, dans toute l'acception du mot, la plus jolie femme de Paris.

MARTHE. — Une des plus jolies femmes.

PIERRE. — Oh! pendant que j'y étais!... Et comme il vous aime beaucoup...

MARTHE. — Beaucoup.

PIERRE. — Et que vous l'aimez beaucoup...

MARTHE. — Beaucoup.

PIERRE. — Je conclus que vous ne vous ennuyez pas.

MARTHE. — Rarement. Mais plaignez-vous donc. Vous n'êtes pas mal.

PIERRE. — Je suis mieux que ça.

MARTHE. — Quant à votre femme...

PIERRE. — Vous avez une manière dis-

crète d'insister sur mes mérites personnels!

MARTHE. — C'est que j'ai hâte de faire l'éloge de votre femme, qui vaut encore mieux que vous, quel que soit votre prix. C'est une perle.

PIERRE, *gravement*. — Inestimable.

MARTHE. — Elle a un genre de beauté bien à elle.

PIERRE. — Et bien à moi.

MARTHE. — Je ne lui connais que des qualités : elle les a toutes.

MARTHE. — JE NE SUIS PAS PRESSÉE.

PIERRE. — Elle a même des vertus. C'est la seule femme de notre monde qui ait des vertus.

MARTHE. — La seule?

PIERRE. — Ne réclamez pas. Une vertu, une vraie vertu, c'est trop sérieux pour vous.

MARTHE. — Ah! et citez-moi, s'il vous plaît, une vertu à laquelle je ne puisse prétendre.

PIERRE. — Je cite au hasard, la première venue, la bonté.

MARTHE. — Je ne suis pas bonne?

PIERRE. — Si, de cette espèce de bonté qui n'abîme pas le teint.

MARTHE. — Comment? Je ne suis pas bonne pour mon mari, pour mes enfants, mes amis?

PIERRE. — Et pour vos pauvres. En effet, votre mari vous brutalise, vos enfants sont des monstres que les photographes se disputent, vos amis vous assomment de compliments, et les pauvres ne vous disent même pas merci; cependant, vous n'en voulez ni aux uns, ni aux autres. Et comme toute votre bonté y passe, vous n'en avez jamais de reste.

MARTHE. — Votre femme est plus généreuse?

PIERRE. — Oh! n'essayez pas de lutter. Dans n'importe quelle occasion de se dévouer, Berthe vous battrait.

MARTHE. — Exemple?

PIERRE. — Exemple : Si votre mari vous trompait, que feriez-vous?

MARTHE, *sans hésiter*. — J'ai deux projets, à mon choix : premièrement, si mon mari me trompe, je le trompe tout de suite, tout de suite, avec le plus voisin de ses amis. Et ce sera si vite fait que, mon mari et moi, nous ne saurons même plus lequel des deux aura commencé.

PIERRE. — Quoique vulgarisée, cette méthode ne me déplaît pas. Nous habitons la même rue à Paris : j'ai des chances. Voyons l'autre.

MARTHE. — Le soir même du jour où je m'apercevrai de quelque chose, et chaque soir, jusqu'à ce que la leçon profite, je me ferai si tendre et si exigeante, que mon mari ne paraîtra plus à sa maîtresse qu'un amant hors de service.

PIERRE. — C'est assez original, mais d'une exécution pénible.

MARTHE. — C'est un tour de force. Je peux ne pas réussir, mais si je réussis, quel dédain pour Alfred, quand je l'aurai ruiné!

PIERRE. — Comme vous êtes bonne!

MARTHE. — Je suis juste.

PIERRE. — La bonté se moque un peu de la justice.

MARTHE. — Que ferait donc votre femme à ma place?

PIERRE. — Je la questionne souvent. — « Que ferais-tu? lui dis-je. — Ne parlons pas de ça, dit-elle. — Parlons-en; tout arrive. — Je ne peux pas croire que ce malheur puisse m'arriver. — Moi non plus, mais je suppose. — Tais-toi, dit-elle, tu me tourmentes. — Ma chère petite, lui dis-je, il est impossible que tu n'aies pas tes idées sur l'adultère, une théorie comme toutes les femmes. Tu y penses quelquefois. — Jamais, dit-elle. — Penses-y donc un instant, réfléchis une minute et réponds : c'est pour rire. Si je te trompais, que ferais-tu? — J'aurais beaucoup de chagrin. — Je l'espère bien. D'ailleurs, j'en aurais peut-être plus que toi. Mais après? te vengerais-tu? me pardonnerais-tu? Que ferais-tu? — Rien, rien. » — Et si j'insiste encore, elle se met d'avance à pleurer.

MARTHE. — C'est ce que vous appelez de la bonté?

PIERRE. — C'est ce que toutes les femmes qui en sont incapables appellent de la bêtise.

MARTHE. — Mais, mon ami, quand on a une femme comme la vôtre, on reste chez soi.

Elle s'éloigne.

PIERRE. — C'est ce que je fais, depuis douze ans. Bonsoir!

MARTHE, *avec simplicité.* — Oh! pardon! Bonsoir.

PIERRE. — Naturellement, bonsoir! Puisque vous êtes la plus heureuse des femmes, et moi le plus heureux des hommes, puisque l'union de nos ménages est indéchirable, que faisons-nous là, tous deux, à dix heures passées, tandis que ma femme veille et que votre mari dort? Ça ne vaut rien au bonheur de se coucher si tard. Allez le rejoindre! Je vais la retrouver.

MARTHE. — Allons.

PIERRE. — Car il est inexplicable, notre faible pour ce sujet de conversation. Dès que nous sommes seuls, dans ce salon, dans le jardin ou à la promenade, tout à coup votre œil s'anime et je sens que je vais briller : « Que pensez-vous de l'amour? »

MARTHE. — « Avez-vous un amant? »

PIERRE. — « Aurez-vous bientôt une maîtresse? Où la mettrez-vous? » C'est notre petit jeu préféré.

PIERRE. — NATURELLEMENT, BONSOIR!

MARTHE. — Il est innocent, puisqu'il se termine chaque fois par le double éloge de votre femme et de mon mari.

PIERRE. — Mais pourquoi parlons-nous d'autre chose en leur présence?

MARTHE. — On ne parle bien de ces choses-là qu'à deux.

PIERRE. — Mais alors, madame, c'est

avec votre mari qu'il faut en parler. Et je vous en défie. Vous ne tarderiez guère à bâiller. Pourquoi?

MARTHE. — Parce qu'Alfred peut m'aimer sans me parler d'amour. C'est un passionné qui serre les dents. Il déteste ce genre de conversation. Il le trouve stupide. Il prétend qu'on n'y dit que des sottises.

PIERRE. — Les imbéciles, mais vous et moi?

MARTHE. — Nous sommes les deux personnes les plus spirituelles que nous connaissions.

PIERRE. — Et n'est-ce pas que vous prenez plaisir à nos bavardages?

MARTHE. — Oui, je l'avoue.

Ils se sont assis.

PIERRE. — Un plaisir que vous ne devez pas à votre mari que vous aimez, et que vous me devez, à moi que vous n'aimez pas, que vous n'aimez pas! ce qui m'est bien égal, puisque je ne vous aime pas.

MARTHE. — Dieu merci! je le dirais tout de suite à votre femme.

PIERRE. — Berthe refuserait de vous croire. Elle est très tranquille. Nous sommes tous très tranquilles. Mais puisque sans nous aimer, chère madame, nous ne nous plaisons qu'à parler d'amour, qu'est-ce que ce plaisir qui ne mène à rien?

MARTHE. — Le plaisir toujours à la mode, le plaisir de flirter.

PIERRE. — Oh! flirter, ce mot-là m'énerve. Flirt! flirt! c'est crispant comme une automobile sous pression. Laissez donc aux Anglais leurs petits bouts de mots. Qu'ils aient au moins ça en Angleterre.

MARTHE. — Je ne tiens pas aux mots. Mettons que ce soit un plaisir platonique.

PIERRE. — Oh! platonique! C'est encore plus laid. Ça sent l'office et la pharmacie. De grâce, choisissez vos expressions, quand il s'agit...

MARTHE. — De quoi? il me semble que vous n'êtes plus clair.

PIERRE. — De notre bonheur même. Oui, oui, oui, ce plaisir d'être là, seuls, l'un près de l'autre, de dire des riens, avec mystère, de célébrer, avec pompe, les louanges de nos ménages et de traiter comme des psychologues professionnels, mais en cachette, toutes les questions de l'amour, c'est la preuve que vous vous vantez et que je me vante et que votre bonheur parfait est surfait.

MARTHE. — Vous vous trompez; moi, je suis absolument heureuse.

PIERRE. — Ce n'est pas vrai!

MARTHE. — Mon ami, prenez garde.

PIERRE. — Oh! je prends garde. Je me garde de toute plaisanterie vulgaire sur votre mari. C'est un homme que je place très haut dans mon estime et qui me vaut bien.

MARTHE. — Vous le flattez.

PIERRE. — Je lui rends justice.

MARTHE. — C'est réciproque.

PIERRE. — Entendu. Mais il y a des choses qu'il ne sait pas vous dire comme je vous les dirais. Et cela vous manque, si, si. Etes-vous femme, oui ou non?

MARTHE. — Non. Quelles choses?

PIERRE. — Il ne sait pas vous dire comme moi, que vous êtes une femme d'un goût exquis et que vous vous habillez... comme une fleur!

MARTHE. — Berthe aussi s'habille très bien.

PIERRE. — Elle ne porte que du classique. Il ne se rappelle pas, comme moi, votre mari, certain chapeau de l'année dernière, tout chargé de cerises rouges. Il fallait être vous pour porter, avec une témérité de vieux révolutionnaire, un chapeau de cette crânerie. Il éclatait sur le boulevard. Il affolait les yeux. On ne voyait que vos cerises. Il devait donner l'envie aux gamins d'y grimper et de ne pas vous en laisser une. Et il vous allait! Il vous allait!

MARTHE. — Il m'allait bien, n'est-ce pas?

PIERRE. — Il vous allait comme le beau temps à la nature.

MARTHE. — C'est gentil, ça.

PIERRE. — Tiens, parbleu! je vous crois. Et ces gentillesses-là, est-ce votre mari qui vous les dirait?

MARTHE. — Il m'en a dit.

PIERRE. — Il ne vous en dit plus.

MARTHE. — Quelques-unes.

PIERRE. — Pas souvent.

MARTHE. — Quelquefois.

PIERRE. — Il vous en dira de moins en moins, je vous l'affirme. Et je le trouve excusable. C'est fatigant à la longue. Il a perdu l'habitude. Je parie qu'il ne vous dit pas que vous êtes intelligente?

MARTHE. — Oh! ça!

PIERRE. — Je ne veux pas dire que vous ne faites que rouler dans votre tête des pensées de Pascal. Mais vous avez l'intelligence du geste, du regard, du sourire, de la réplique! A chaque trait qui vous frappe, vous étincelez.

MARTHE. — Je place mon mot, comme une autre, à l'occasion. C'est moins un mot d'esprit qu'un mot du cœur.

PIERRE. — Cet air modeste! Mais vous êtes une Parisienne exceptionnelle et rayonnante, qui sait tout, qui lit tout, qui peut tout dire et tout juger. Car c'est incroyable : vous auriez le droit d'être frivole, évaporée, aérienne, et vous avez du bon sens, du gros bon sens.

MARTHE. — J'ai mes petites idées et j'y tiens.

PIERRE. — C'est énorme. Plus intelligente, vous le seriez trop. Vous ne laisseriez rien aux messieurs qui vous détesteraient. Voilà ce que votre mari ne vous dit jamais. Il ne vous dit même plus que vous êtes jolie. (*Marthe déjà rêveuse ne répond*

pas.) Je m'en doutais. Et pourtant il le sait; d'ailleurs tout le monde le sait : vous êtes unanimement jolie.

MARTHE. — Mais il est de plus en plus gentil. Qu'est-ce qu'il a donc, ce soir?

PIERRE. — Je ne vous accable pas d'injures, hein! Essayez de vous fâcher.

MARTHE. — Je ne peux pas.

PIERRE. — Mettez-vous en colère parce que je vous dis que lorsque vous montez les Champs-Elysées, il y a, de chaque côté de l'avenue, un mouvement de curiosité, un vif remue-ménage de chaises. Tout s'incline sur votre sillage, votre cocher se dresse avec plus de style, et parmi les voitures qui semblent s'arrêter, la vôtre roule comme un char vers l'Arc-de-Triomphe!

MARTHE. *Elle rit.* — Ça, c'est drôle.

PIERRE. — Oh! ce rire musical! cette alouette qui part de votre bouche! Et le soir, au théâtre, si quelqu'un murmure : La jolie femme! — je n'ai pas besoin de chercher des yeux. Je devine que vous êtes dans la salle. Aussitôt, je sens que je vais passer une bonne soirée. La pièce que j'écoute moins me paraît meilleure et le lustre éclaire double!

MARTHE. — Et vous dites que c'est fatigant?

PIERRE. — Et je suis à peine en train. Vous n'imaginez pas le nombre de fois que je pourrais vous répéter que vous êtes non une jolie femme, mais *la* jolie femme, l'idéale!

MARTHE. — Oh! oh! où voulez-vous que je me mette?

PIERRE. — Plus près de moi... (*Marthe se recule.*) Et je vous en dirais bien d'autres. Je vous dirais toutes vos grâces, et je ne me priverais pas de vous en inventer, si vous n'étiez une honnête femme, si je n'étais un homme fidèle. Mais il nous faut, ma chère amie, renoncer tous deux aux déclarations d'amour, moi à les faire, vous à les entendre.

MARTHE. — C'est dommage.

PIERRE. — C'est absurde. Je vous disais tout à l'heure que je n'étais pas homme à me moquer de votre mari. Je ne suis pas assez méprisable pour faire de l'ironie à propos de ma femme que j'aime du fond du cœur, que j'admire.

MARTHE. — Je ne vous le permettrais pas.

PIERRE. — Mais après douze ans de ménage, je ne peux pas, moi qui aime tant ça, moi qui suis né exprès pour ça, filer à ses pieds des phrases d'amour. Ce serait du gaspillage.

MARTHE. — Berthe ne se plaindrait peut-être point.

PIERRE. — Evidemment. Elle serait très sensible. Elle rougirait, étonnée. Mais elle est si bonne ménagère que, dans sa surprise, elle me répondrait quelque chose comme : Tu vas renverser mon café!... Et désormais, ce sera toujours ainsi, j'aurai toujours peur, si je m'abandonne, de casser quelque objet de ménage.

MARTHE. — Je comprends. Je comprends.

PIERRE. — N'est-ce pas?

MARTHE. — Oui, vous finissez par aimer Berthe comme une sœur.

PIERRE. — Presque. Entre elle et moi, si ce n'est pas encore de l'amitié, c'est déjà de l'amour retenu, alangui, incolore et dépouillé de ses fleurs. Tenez! je songe à ces

MARTHE. — IL M'ALLAIT BIEN.

faux arbres nains, secs et sans écorce, qu'on voit dans les cages des jardins zoologiques. Les oiseaux, par nécessité, s'en contentent, mais pas les fleurs! (*Etonnement de Marthe.*) Ça n'a aucun rapport, mais sentez-vous ce que je veux dire?

MARTHE. — Oh! très bien! très bien! comme si vous m'expliquiez mes rêves, mes rêvasseries plutôt. Bah! pour quelques fleurs!

PIERRE. — Comment! pour quelques fleurs! En fait de bonheur, rien n'est facultatif. Tant qu'on n'a pas tout, on a le droit de réclamer.

MARTHE. — Notre part est déjà très enviable.

PIERRE. — Oh! d'accord. Je ne me révolte pas, je ne souffre pas le martyre, ni vous non plus. Nos ménages ne sont pas des enfers. Ah! si nous avions le moindre prétexte, le plus léger grief, nous ne sommes pas plus maladroits que d'autres. Nous nous acquitterions d'un banal adultère, comme tout le monde. C'est bien difficile de tromper un mari ou une femme qui le méritent!

MARTHE. — Et ils en sont indignes!

PIERRE. — Ah! s'ils le méritaient!... je vous promets que ce ne serait pas long. Le droit, le devoir d'un homme qui n'aime plus une femme, c'est de courir en aimer une autre, immédiatement, afin que sur ce triste monde où elle est si rare, il ne se perde pas une parcelle de joie.

MARTHE. — Et ils ne veulent pas nous mettre dans la nécessité d'obéir à ce devoir. Rien à faire. Les misérables!

PIERRE. — Je vous donne ma parole que quelquefois j'ai de fichus moments. Je rage

MARTHE DÉJA RÊVEUSE NE RÉPOND PAS.

tout seul. Pour me calmer, j'ouvre un livre de vers. Je me crie des vers à tue-tête, et je me gonfle de lyrisme, jusque-là, jusqu'aux yeux.

MARTHE. — Et cela vous calme?

PIERRE. — Toujours. Aucune mauvaise pensée ne résiste à un beau vers.

MARTHE. — Vous n'êtes pas difficile à soigner.

PIERRE. — Non. C'est infaillible, mais, hélas! momentané; ma gorge s'enroue vite, le volume me tombe des mains, mes yeux se dégrisent et je revois bientôt mon bonheur infini et plat, pareil au vôtre, bête à pleurer.

MARTHE.— Tant pis, nous sommes heureux d'un bonheur auquel il faut se résigner.

PIERRE. — Ce n'est pas du bonheur, c'est de la béatitude. Encore serait-elle supportable, aujourd'hui, si on pouvait en dire : Oh! ça ne durera pas! — Mais j'ai à peine trente-cinq ans, moi, madame. Je ne fais que commencer. Et vous, quel âge?

MARTHE. — Je n'ai pas fini non plus.

PIERRE. — Et vous êtes jolie pour vivre un siècle.

MARTHE. — Une de mes grand'mères, qui était une beauté, a vécu quatre-vingt-sept ans.

PIERRE. — C'est désolant! Ah! nous en viderons des coupes de joie aux noces d'argent, aux noces d'or!

MARTHE. — Aux noces de diamant.

PIERRE. — Rien que des orgies, toute la vie, jusqu'à la mort!

MARTHE. — C'est accablant.

PIERRE. — C'est trop, c'est trop; j'en arriverais à dire des choses révoltantes. Ecoutez : je suis sûr que les veufs qui paraissent si à plaindre...

MARTHE. — Ils ne le sont pas?

PIERRE. — Oui, ils se lamentent d'abord, ils se désespèrent, et pourtant, j'en suis bien sûr, comme le liseron dans l'ombre noire d'un sapin, cette petite pensée sauvage lève bientôt dans leur douleur : à présent, c'est inévitable, je ne peux plus y échapper, il faudra, tôt ou tard, que je connaisse une autre femme!

MARTHE. — Touchante petite pensée à porter, en médaillon, sur le cœur.

PIERRE. — Elle finit par consoler.

MARTHE. — Enfin nous ne sommes pas veufs. Quel remède?

PIERRE. — Un congé, un congé renouvelable de temps en temps. On n'a même pas ses dimanches. Je n'en peux plus. J'ai trop promis, par abus de confiance en ma sagesse. Je me dégage, je me donne de l'air, il faut que je marche un peu. Venez avec moi faire un tour... de promenade, à mon bras, sous les arbres.

MARTHE. — Au clair de cette lune?

PIERRE. — Elle nous attend. Venez, je suis las de ne pouvoir qu'aimer. J'ai besoin d'adorer : voulez-vous que je vous adore?

MARTHE. — Je voudrais bien.

PIERRE. — Ne refusez pas ce que j'ai de meilleur, ma façon de faire la cour à une femme, de lui prodiguer les tendresses fugitives, les menus soins, les petits cadeaux, les galanteries, les bagatelles nécessaires, et de lui parler une langue inconnue d'elle. Je vous jure que je suis un vrai poète et que je possède le don de charmer. Il ne me servait plus à rien. Il n'était pas perdu. Je le gardais, sans savoir pour qui. C'était pour vous! Je vous apporte toutes mes économies d'adoration.

MARTHE. — Taisez-vous, oh! taisez-vous, je ne veux pas de vos présents de magicien.

PIERRE. — Et moi, je veux vous enchanter...

MARTHE. — Mais taisez-vous donc; vous nous feriez faire des folies.

PIERRE. — Oui, oui, soyons enfin un peu fous. Je ne vous demande pas des choses compliquées. Faisons enfin une bêtise. Vous ne répondez pas... qu'est-ce que vous soupirez?

MARTHE. — Hélas! une bêtise.

PIERRE. — Une belle bêtise. (*Marthe se lève.*) Marthe!

MARTHE, *tristement.* — Nous ne sommes pas assez bêtes! (*Puis, persque gaiement.*) Non, non, votre idée n'est pas pratique. Oh! elle est séduisante, elle n'est pas pratique.

PIERRE. — Oh! mon amie, vous allez faire la raisonnable.

MARTHE. — Il est temps.

PIERRE. — Je sais par cœur vos raisons.

MARTHE. — Je ne raisonne pas que pour vous, je raisonne aussi pour moi, pour me convaincre, et il m'en coûte.

PIERRE. — Une parole aimable est toujours bonne à prendre. Je vous remercie.

MARTHE. — Au fond, vous savez, je suis de votre avis. Ce serait excitant, ce petit congé, ce repos du mariage, cette trêve aux affections quotidiennes du foyer. On mettrait sur la porte : *relâche à l'intérieur*, et, comme vous dites, on irait faire un tour... qui durerait?

PIERRE. — Ce qu'il durerait : je ne peux pas vous le dire à un quart d'heure près.

MARTHE. — C'est ce qui s'appelle s'engager à fond, et cela vaut bien que je brise ma vie.

PIERRE. — Etre adorée huit jours, le bon Dieu lui-même n'est sûr de ça avec personne.

MARTHE. — Et, cher adorateur, comme récompense, qu'exigeriez-vous?

PIERRE. — Rien.

MARTHE. — Si peu?

PIERRE. — Une femme adorée ainsi accorde tout sans qu'on l'exige.

MARTHE. — Nous y voilà, aux réalités!

PIERRE. — Nous y voilà, parce que vous y faites allusion. Vous, les femmes, vous pensez toujours à ça!

MARTHE. — Et vous n'y pensez jamais, vous, les hommes!

PIERRE. — Pas tout de suite. Il va sans dire que, l'heure venue, je saurais très bien embrasser une femme.

MARTHE. — Oui, n'est-ce pas, tout de même?

PIERRE. — Oh! vous aviez l'air de me comprendre, vous ne me comprenez plus. Mais non, mais non, il ne s'agit pas de scandale, de vies brisées, d'histoires malpropres. Je n'imaginais, moi, que quelque chose de rare, de bref, de très doux et d'inoffensif, un feu de paille où nous n'aurions brûlé que des sentiments, et qui n'aurait pas fait plus de mal à nos cœurs que ce rayon de lune n'altère le vitrail qu'il traverse.

MARTHE. — Mais, troubadour, charmant troubadour que vous êtes, soyez donc simple

PIERRE. — JE ME CRIE DES VERS A TUE-TÊTE ET JE ME GONFLE DE LYRISME...

une fois dans votre vie. Un congé, ça se passe quelque part. Je suis prête. Partons.

PIERRE. — Chère Marthe!

MARTHE. — Oui, partons. Je ne tiens plus à mes fragiles raisons et je ne doute plus de votre sincérité. Il n'est pas possible qu'un homme comme vous se fasse un jeu d'étourdir une femme avec des mots, sans savoir où il l'entraîne. Vous le savez. Je vous crois, je vous crois, et c'est moi qui vous dis maintenant : partons, mon ami, partons vite. Ah!

PIERRE. — Quand vous voudrez, Marthe.

MARTHE. — Tout de suite, oh! tout de suite!... Ne me laissez pas me ressaisir. Partons comme vous êtes, comme je suis, sans malle, sans toilettes. Fuyons vite, vite. Où allons-nous?

PIERRE. — Où vous voudrez.

MARTHE. — Vous n'êtes pas fixé?

PIERRE. — Mais si, mais si, n'importe où, à la mer, à la montagne (vous êtes femme à ne déparer aucun paysage), au bout du monde.

MARTHE. — A Marseille.

PIERRE. — Au paradis!

MARTHE. — Le paradis n'est pas sur l'*Indicateur*. Je vous affirme que nous n'irions pas jusqu'à Nice et que notre voyage au bout du monde s'arrêterait à Marseille, à treize heures de Paris. Oh! je vous accorde sans peine que votre lyrisme peut supporter ce trajet. Mais là, après une nuit d'hôtel (car nous aurions dormi côte à côte, inévitablement, il aurait bien fallu), là, dans ces rues qui sentent l'huile, le savon et la prose, sous ce soleil commercial, tout fondrait, tout sécherait, mon teint de blonde et votre éclat romanesque.

PIERRE. — C'est à ce point que les voyages vous déforment?

MARTHE. — Telle est, mon ami, la farce que nous jouerait la seconde ville de France.

PIERRE. — La troisième.

MARTHE. — Oui, la troisième, si vous voulez! Moins penauds, toutefois, si nous avions eu la précaution de prendre un billet d'aller et retour rapide afin de revenir économiquement par le rapide.

PIERRE. — Et malheur à qui nous l'aurait fait manquer! Tout cela est un triomphe facile.

MARTHE. — Et la rentrée, hein! Ah! la rentrée. (*Elle désigne les deux portes des deux ménages.*) Est-ce que vous apercevez d'ici leurs figures?

PIERRE. — Il y a une bonne distance.

MARTHE. — Ils croiraient peut-être simplement rêver, ou peut-être qu'ils prendraient aussi leur congé.

PIERRE. — Ils seraient libres.

MARTHE. — N'espérez pas qu'ils en profiteraient. Il faudrait les affronter comme des juges. J'ai froid!

PIERRE. — Vous avez peur? Votre mari vous tuerait peut-être!

MARTHE. — Me tuerait-il? Se tuerait-il? Ou l'aventure lui paraîtrait-elle du plus haut comique! Je ne sais, mais je devine nettement l'accueil de votre femme. Pauvre Berthe! je la vois à l'épreuve, avec sa bonté d'ange, sa bonté à tout faire, dont vous abusez un peu, mon ami, dont j'abuse moi-même, car, je l'ai remarqué, depuis que nous vivons ensemble, à la campagne, je ne prends de la vie commune que les plaisirs, et je lui laisse les corvées. Oh! avec elle, vous ne seriez pas en péril de mort. Aucune scène. Ni reproche, ni mépris. Votre honte ne se verrait pas sur son visage. Elle ne dirait rien. Elle éviterait de vous regarder. Elle vous mettrait à table. Elle vous servirait elle-même. Elle vous laisserait seul réparer vos forces; et cette femme de l'Evangile irait pleurer à la cuisine.

PIERRE. — Vous êtes gaie. Vous êtes sinistre.

MARTHE. — Et une fois rafraîchi, débarbouillé, tout neuf, qui serait embêté et furieux contre lui et contre moi?

PIERRE. — Oh! contre vous!

MARTHE. — Qui ne me trouverait plus ni élégante, ni spirituelle, ni jolie, et me refuserait un coup de chapeau?

PIERRE. — C'est moi.

MARTHE, *très énervée.* — Vous voyez comme j'ai raison.

PIERRE. — Je n'insiste plus.

MARTHE. — Il n'y avait pas moyen, hélas! pas moyen.

PIERRE. — C'est fâcheux!... Même, si au lieu d'être calme et poli, j'étais entreprenant...

MARTHE. — Que voulez-vous dire? Ah! vous vous dites : « Naïf, j'aurais dû... » Oui, à propos! peut-être que la violence!

PIERRE. — Dame!

MARTHE. — Oh! non, ne vous repentez pas, laissez en paix la force armée.

PIERRE. — Vous savez, on dit toujours ça, pour faire l'homme. En réalité...

MARTHE. — Vous seriez aussi gêné que moi. Je vous connais, votre imagination a une envergure d'aigle et un appétit de moineau. Il vous suffit de déplacer un meuble pour croire que vous déménagez, et d'ouvrir la fenêtre pour croire que vous êtes libre. La liberté dehors fait trop de poussière.

PIERRE. — Faut-il s'en entendre dire? Vous devenez bien mauvaise.

MARTHE. — Et il vous suffit de baiser la main d'une femme pour croire que vous trompez la vôtre. (*Elle lui tend la main.*) Tenez, mon ami, voilà!

PIERRE. — C'est une petite, toute petite, toute mignonne compensation.

MARTHE. — Dire que vous vous faites sermonner encore!

PIERRE. — Un grand garçon comme moi, je ne le ferai plus.

MARTHE. — Vous devriez m'être reconnaissant!

PIERRE. — Croyez à ma sincère gratitude.
MARTHE. — Ne craignez pas que je vous en veuille, au moins.

PIERRE. — Et moi, je veux vous enchanter.

PIERRE. — Ah! je savais bien que vous étiez bonne!
MARTHE. — Vous m'avez dit des mots qui ne blessent pas une femme mortellement.
PIERRE. — Je ne retire rien.
MARTHE. — Vous m'avez gâtée.
PIERRE. — J'ai improvisé de mon mieux.
MARTHE. — Vous m'avez traitée comme une déesse. Vous m'avez émue.

PIERRE. — Pas trop.

MARTHE. — Vous m'avez presque troublée et si mon amitié...

PIERRE. — Ah! vous mêlez les genres.

MARTHE. — Vous ne voulez pas de mon amitié?

PIERRE. — Non, pas ce soir.

MARTHE. — D'une amitié cordiale!

PIERRE. — Oh! cordiale : une amitié de jour de l'an! Non, sans cérémonies. Demain; à demain les affaires sympathiques!

MARTHE. — Adieu. Rentrons dans nos cages dorées. Vous là, près de Berthe, moi ici...

PIERRE. — Près d'Alfred?

MARTHE. — Près d'Alfred.

PIERRE. — Et je ne suis pas jaloux... Tout de même, dites, ce vilain Alfred qui dort comme un égoïste, qui ronfle...

MARTHE. — Oh! à peine, il ronronne.

PIERRE. — Accordez-moi la faveur délicate de le laisser tranquille, ce soir. Ne le réveillez pas.

MARTHE. — C'est promis.

PIERRE. — Merci.

MARTHE. — En échange?...

PIERRE. — Oh! je le jure...

MARTHE. — Votre femme ne doit pas dormir. Je suis certaine qu'elle veille toujours, près de la lampe, sa fillette calmée. Elle vous attend. Approchez-vous d'elle, sans bruit et, de tout votre cœur, embrassez-la bien.

Aux artistes de l'Odéon

MM. BERNARD, DESFONTAINES, BACQUE,

DENIS D'INES, STEPHEN,

Mmes KERWICH, MELLOT, BARBIERI, MARLEY,

Du EYNTR, BARSANGE,

qui, dirigés par Antoine, ont aimé et bien joué

LA BIGOTE

sans avoir le temps de se fatiguer,

souvenir de gratitude amicale.

J. R.

LA BIGOTE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, le 21 octobre 1909, à l'Odéon.

PERSONNAGES

	MM.
MONSIEUR LEPIC, 50 ans	BERNARD.
PAUL ROLAND, gendre, 30 ans	DESFONTAINES.
FELIX LEPIC, 18 ans	DENIS D'INÈS.
MONSIEUR LE CURE, jeune	BACQUÉ.
JACQUES, 25 ans, petit-fils d'Honorine	STEPHEN.
	Mmes
MADAME LEPIC, 42 ans	KERWICH.
HENRIETTE, sa fille, 20 ans	MELLOT.
MADELEINE, amie d'Henriette, 16 ans	DU EYNER.
MADAME BACHE, tante de Paul Roland	MARLEY.
LA VIEILLE HONORINE	BARBIERI.
UNE PETITE BONNE	BARSANGE.
LE CHIEN	MINOS.

Les deux actes se passent dans un village du Morvan, dont M. Lepic est le maire.

A table, fin de déjeuner. — Table oblongue, nappe de couleur, en toile des Vosges. — M. Lepic à un bout, Mme Lepic à l'autre, le plus loin possible. — Le frère et la sœur, au milieu, Félix plus près de son père, Henriette plus près de sa mère. — Ces dames sont en toilette de dimanche. — Silence qui montre combien tous les membres de cette famille, qui a l'air d'abord d'une famille de muets, s'ennuient quand ils sont tous là. — C'est la fin du repas. — On ne passe rien. — M. Lepic tire à lui une corbeille de fruits, se sert, et repousse la corbeille. — Les autres font de même, par rang d'âge. — Henriette essaie, à propos d'une pomme qu'elle coupe, de céder son droit d'aînesse à Félix, mais Félix préfère une pomme tout entière. — La bonne, habituée, surveille son monde. — On lui réclame une assiette, du pain, par signes. — La distraction générale est de jeter des choses au chien, qui se bourre. — Mme Lepic ne peut pas « tenir » jusqu'à la fin du repas, et elle cause à Félix, dont les yeux s'attachent au plafond.

MADAME LEPIC. — TU AS BIEN DÉJEUNÉ, MON GRAND ?

ACTE PREMIER

(*Décor des deux actes.*)

Grande salle. — Fenêtres à petits carreaux. — Vaste cheminée. — Poutres au plafond. — De tous les meubles, sauf des lits : arche, armoire, horloge, porte-fusils. — Par les fenêtres, un paysage de septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE, FELIX

MADAME LEPIC, *à Félix.* — Tu as bien déjeuné, mon grand ?

FÉLIX. — Oui, maman, mais je croyais le lièvre de papa plus gros. Hein, papa ?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'en ai peut-être tué que la moitié.

MADAME LEPIC. — Il a beaucoup réduit en cuisant.

FÉLIX. — Hum !

MADAME LEPIC. — Pourquoi tousses-tu ?

FÉLIX. — Parce que je ne suis pas enrhumé.

MADAME LEPIC. — Comprends pas... Qu'est-ce que tu regardes ? Les poutres. Il y en a vingt et une.

FÉLIX. — Vingt-deux, maman, avec la grosse : pourquoi l'oublier ?

MADAME LEPIC. — Ce serait dommage.

FÉLIX. — Ça ne ferait plus le compte !

MADAME LEPIC, *enhardie.* — Tu ne viendras pas avec nous ?

FÉLIX. — Où ça, maman ?

MADAME LEPIC. — Aux vêpres.

FÉLIX. — Aux vêpres ! A l'église ?

MADAME LEPIC. — Ça ne me ferait pas de mal. Une fois n'est pas coutume. Moi-même, j'y vais quand j'ai le temps.

FÉLIX. — Tu le trouves toujours !

MADAME LEPIC. — Pardon ! mon ménage avant tout ! l'église après !

FÉLIX. — Oh !

MADAME LEPIC. — N'est-ce pas, Hen-

riette? Mieux vaut maison bien tenue qu'église bien remplie.

FÉLIX. — Ne fais pas dire de blagues à ma sœur! Ça te regarde, maman! En ce qui me regarde, moi, tu sais bien que je ne vais plus à la messe depuis l'âge de raison, ce n'est pas pour aller aux vêpres.

MADAME LEPIC. — On le regrette. Tout le monde, ce matin, me demandait de tes nouvelles, et il y avait beaucoup de monde. L'église était pleine. J'ai même cru que notre pain bénit ne suffirait pas.

FÉLIX. — Ils n'avaient donc pas mangé depuis huit jours? Ah! ils le dévorent, notre pain! Prends garde!

MADAME LEPIC. — J'offre quand c'est mon tour, par politesse! Je ne veux pas qu'on me montre au doigt! Oh! sois tranquille, je connais les soucis de M. Lepic, je sais quel mal il a à gagner notre argent. Je n'offre pas de la brioche, comme le château. Ah! si nous étions millionnaires! C'est si bon de donner!

FÉLIX. — Au curé... Tu ferais de son église un restaurant. Il y a déjà une petite buvette!

MADAME LEPIC. — Félix!

FÉLIX. — J'irais alors, à ton église, par gourmandise.

MADAME LEPIC. — Tu n'es pas obligé d'entrer. Conduis-nous jusqu'à la porte.

FÉLIX. — Vous avez peur, en plein jour?

MADAME LEPIC. — C'est si gentil, un fils bachelier qui accompagne sa mère et sa sœur!

FÉLIX. — C'est pour lui la récompense de dix années de travail acharné! C'est godiche!

MADAME LEPIC. — Tu offrirais galamment ton bras.

FÉLIX. — A toi?

MADAME LEPIC. — A moi ou à ta sœur.

FÉLIX, *à Henriette.* — C'est vrai, cheurotte, que tu as besoin de mon bras pour aller chez le curé?

HENRIETTE, *fraternelle.* — A l'église!... Je ne te le demande pas.

FÉLIX. — Ça te ferait plaisir?

HENRIETTE. — Oui, mais à toi?...

FÉLIX. — Oh! moi! ça m'embêterait.

HENRIETTE. — Justement.

MADAME LEPIC. — Il fait si beau!

FÉLIX. — Il fera encore plus beau à la pêche.

MADAME LEPIC. — Une seule fois, par hasard, pendant tes vacances.

HENRIETTE, *à Mme Lepic.* — Puisque c'est une corvée!

MADAME LEPIC. — De plus huppés que lui se sacrifient.

FÉLIX. — Oh! ça, je m'en...

MADAME LEPIC. — J'ai vu souvent M. le conseiller général Perrault, qui est républicain, aussi républicain que M. le maire, attendre sa famille à la sortie de l'église.

FÉLIX. — C'est pour donner, sur la place, des poignées de main aux amis de sa femme qui sont réactionnaires. N'est-ce pas, monsieur le maire? (*M. Lepic approuve de la tête.*) Quand il reçoit chez lui la visite d'un curé, il accroche une petite croix d'or à sa chaîne de montre, n'est-ce pas, papa?

M. Lepic approuve et rit dans sa barbe.

MADAME LEPIC. — Où est le mal?

FÉLIX. — Il n'y a aucun mal, si M. Perrault n'oublie pas d'ôter la petite croix quand on lui annonce papa. (*A M. Lepic.*) Il n'oublie pas, hein?

M. Lepic fait signe que non.

MADAME LEPIC. — C'est spirituel!

FÉLIX. — Ça fait rire papa! C'est l'essentiel! Ecoute, maman, je t'aime bien, j'aime bien cheurotte, mais vous connaissez ma règle de conduite : tout comme papa! Je ne m'occupe pas du conseiller général, ni des autres, je m'occupe de papa. Quand papa ira aux vêpres, j'irai. Demande à papa s'il veut aller ce soir aux vêpres.

HENRIETTE. — Félix!

MADAME LEPIC. — C'est malin!

FÉLIX. — Demande!... Papa, accompagnons-nous ces dames? (*M. Lepic fripe sa serviette en tapon — Henriette la pliera — la met sur la table et se lève.*) Voilà l'effet produit : il se sauve avant le café! Et ton café, papa?

MONSIEUR LEPIC. — Tu me l'apporteras au jardin.

MADAME LEPIC, *amère.* — Il ne s'est pas toujours sauvé.

HENRIETTE, *sans que M. Lepic la voie.* — Maman!

FÉLIX, *à Mme Lepic.* — Papa t'a accompagnée à l'église? quand?

MADAME LEPIC. — Le jour de notre mariage.

FÉLIX. — Ah! c'est vrai!

MADAME LEPIC. — Il était assez fier et il se tenait droit comme dans un corset!

FÉLIX. — J'aurais voulu être là.

MONSIEUR LEPIC. — Il fallait venir!

FÉLIX. — Et il a fait comme les autres?

MADAME LEPIC. — Oui.

FÉLIX. — Ce qu'ils font?

MADAME LEPIC, *accablante.* — Tout.

FÉLIX. — Il s'est agenouillé?

MADAME LEPIC, *implacable.* — Tout, tout.

FÉLIX. — Mon pauvre vieux papa! Quand je pense que toi aussi, un jour dans ta vie... Tu ne nous disais pas ça!

MONSIEUR LEPIC. — Je ne m'en vante jamais!

MADAME LEPIC, *porte son mouchoir à ses yeux. Mais on frappe et elle dit, les yeux secs.* — Entrez!

SCÈNE II

Les Mêmes, La Vieille HONORINE, son petit-fils JACQUES, avec une pioche sur l'épaule; tous deux en dimanche.

HONORINE. — Salut, messieurs, dames!

TOUS. — Bonjour, vieille Honorine.

HONORINE. — Je vous apporte un mot d'écrit qu'on a remis à Germenay (*Madame Lepic s'avance.*) pour M. le maire.

M. Lepic prend la lettre et l'ouvre.

MADAME LEPIC, *intriguée.* — Qui donc vous a remis cette lettre, Honorine?

M. le conseiller général Perrault!

MADAME LEPIC. — SUR MON PARQUET CIRÉ!

HONORINE. — Mme Bache. Elle savait que j'étais, ce matin, de vaisselle chez les Bouvard qui régalaient hier soir. Elle est venue me trouver à la cuisine et elle m'a dit : Tu remettras ça sans faute à M. Lepic, de la part de M. Paul.

MADAME LEPIC. — De M. Paul Roland?

HONORINE. — Oui.

MADAME LEPIC, *à Henriette.* — Henriette, une lettre de M. Paul! — Il y a une réponse, Honorine?

HONORINE. — Mme Bache ne m'en a pas parlé! Elle m'a seulement donné dix sous pour la commission!

MADAME LEPIC. — Moi, je vous en donnerai dix avec.

HONORINE. — Merci, madame, je suis déjà payée. Une fois suffisait..

Elle accepterait tout de même.

MADAME LEPIC. — C'était de bon cœur, ma vieille.

M. Lepic, après avoir lu la lettre, la pose près de lui, sur la table où il est appuyé. La curiosité agite Mme Lepic.

HONORINE. — Elle était fameuse votre brioche, ce matin, à l'église, madame Lepic!

JACQUES. — Oh! oui, je me suis régalé. Je ne vais à la messe que quand c'est votre jour de brioche, madame Lepic. J'en ai d'abord pris un morceau que j'ai mangé tout de suite, et puis j'en ai volé un autre pour le mettre dans ma poche, que je mangerai ce soir à mon goûter de quatre heures.

MADAME LEPIC. — Quelle brioche? Ils appellent du pain de la brioche, parce qu'il a le goût de pain bénit. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que de la brioche, mes pauvres gens!

HONORINE. — Ah! c'était bien de la brioche fine, et pas de la brioche de campagne. Le château, lui qui est millionnaire, ne donne que du pain, mais vous...

MADAME LEPIC. — Taisez-vous donc, Honorine; vous ne savez pas ce que vous dites.

HONORINE. — Le château a une baronne, mais vous, vous êtes la dame du village!

MADAME LEPIC. — Ma mère m'a bien élevée, voilà tout! Mais vous empêchez M. Lepic de lire sa lettre.

HONORINE. — Il a fini!... Ce n'était pas une mauvaise nouvelle, monsieur le maire... Non?

MONSIEUR LEPIC, *à Honorine.* — Tu veux lire?

HONORINE. — Oh! non... Je suis de la vieille école, moi, de l'école qui ne sait pas lire; mais, comme ils ont l'air d'attendre et que vous ne dites rien... Enfin!... ce n'est pas mon affaire! mais à propos de lettre, avez-vous tenu votre promesse d'écrire au préfet?

MONSIEUR LEPIC. — Au préfet?

HONORINE. — Oui, à M. le préfet.

M. Lepic ouvre la bouche, mais Mme Lepic le devance.

MADAME LEPIC, *tous ses regards vers la lettre.* — Quand M. Lepic fait une promesse, c'est pour la tenir, Honorine.

HONORINE. — Le préfet a-t-il répondu?

MADAME LEPIC. — Il ne manquerait plus que ça!

HONORINE. — Mon Jacquelou aura-t-il sa place de cantonnier?

MADAME LEPIC. — Quand M. Lepic se mêle d'obtenir quelque chose...

HONORINE. — Alors Jacquelou est nommé.

MADAME LEPIC. — Vous voyez bien que M. Lepic ne dit pas non.

HONORINE. — Vous n'allez pas vous taire!

MADAME LEPIC. — Ne vous gênez pas, Honorine.

HONORINE, *penaude.* — Excusez-moi, madame! Mais laissez-le donc répondre, pour voir ce qu'il va dire. Il est en âge de parler seul. Je vois bien qu'il ne dit pas non; mais je vois bien qu'il ne dit pas oui. Dis-tu oui?

MADAME LEPIC. — Quelle manie vous avez de tutoyer M. Lepic.

HONORINE. — Des fois! Ça dépend des jours, et ça ne le contrarie pas. (*A M. Lepic.*) Oui ou non?

MADAME LEPIC. — Mais oui, mais oui, Honorine.

HONORINE. — C'est qu'il ne le dirait pas, si on ne le poussait pas. (*A Mme Lepic.*) Heureusement que vous êtes là, et que vous répondez pour lui. (*A M. Lepic.*) Ah! que tu es taquin! Je te remercie quand même, va, de tout mon cœur. Je te dois déjà le pain que me donne la commune. Tu as beau avoir l'air méchant, tu es bon pour les pauvres comme nous.

MADAME LEPIC. — Il ne suffit pas d'être bon pour les pauvres, Honorine, il faut encore l'être pour les siens, pour sa famille.

HONORINE. — Oui, madame. (*A M. Lepic.*) Mais tu as supprimé la subvention de M. le curé : ça c'est mal.

FÉLIX. — C'est avec cet argent que la commune peut vous donner du pain, ma vieille Honorine.

HONORINE, *à M. Lepic.* — Alors, tu as bien fait; j'ai plus besoin que lui.

JACQUES. — Merci pour la place, monsieur le maire!

HONORINE. — Jacquelou avait peur, parce que de mauvaises langues rapportent qu'il a eu le bras cassé en nourrice et qu'il ne peut pas manier une pioche. C'est de la méchanceté.

JACQUES, *stupide.* — C'est de la bêtise!

HONORINE. — Je lui ai dit : Prends ta pioche et tu montreras à M. le maire que tu sais t'en servir.

JACQUES. — Venez dans votre jardin, monsieur le maire, et je vous ferai voir.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi au jardin? Nous sommes bien ici. Pioche donc!

Jacques lève sa pioche.

MADAME LEPIC, *se précipite.* — Sur mon parquet ciré!

JACQUES. — Je ne l'aurais pas abîmé! Je ne suis pas si bête! Je ne ferais que semblant pour que vous voyiez que je n'ai point de mal au bras.

HONORINE, *à M. Lepic.* — Et tu ris, toi! Il rit de sa farce... (*M. Lepic pique une prune dans une assiette.*) Tu es toujours friand de prunes?

MADAME LEPIC. — Il en raffole.

M. Lepic laisse retomber sa prune.

HONORINE. — J'ai des reines-claude dans mon jardin, faut-il que Jacquelou t'en apporte un panier?

MADAME LEPIC. — Il lui doit bien ça!

JACQUES. — Vous l'aurez demain matin, monsieur le maire.

MADAME LEPIC. — Et moi, je demanderai à Mme Narteau une corbeille des siennes.

HENRIETTE. — Je crois, maman, que les prunes de Mme Mobin sont encore plus belles; nous pourrions y passer après vêpres?

MADAME LEPIC. — Oui, mais l'une n'empêche pas l'autre; personne n'a rien à refuser à M. le maire.

HONORINE. — Tu vas te bourrer!

MONSIEUR LEPIC. — Et toi, Félix?

FÉLIX. — Papa?

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne m'en offriras pas... des prunes?

FÉLIX, *riant.* — Si, si... Je chercherai, et je te promets que s'il en reste dans le pays!...

HONORINE. — Il se moque de nous. Oh! qu'il est mauvais!

MADAME LEPIC, *aigre.* — Des façons, Honorine! Il ne les laissera pas pourrir dans son assiette!

JACQUES. — A présent, je vas me marier!

FÉLIX. — Tout de suite?

HONORINE. — Il n'attendait que d'avoir une position.

FÉLIX. — Qu'est-ce qu'il gagnera comme cantonnier?

JACQUES. — 50 francs par mois. En comptant la retenue, pour la retraite, il reste 47 francs.

FÉLIX. — Mâtin!

JACQUES. — Et on a deux mois de vacances par an, pour travailler chez les autres!

MADAME LEPIC. — Avec ça, tu peux t'offrir une femme et un enfant!

HONORINE. — Quand sa femme aura un enfant, elle prendra un nourrisson.

HENRIETTE. — Ça lui fera deux enfants.

HONORINE. — Oui, mademoiselle, mais le nourrisson gagne, lui, et il paie la vie de l'autre.

FÉLIX. — Et il n'y a plus de raison pour s'arrêter!

JACQUES. — Et soyez tranquille, monsieur

Lepic, si mon petit meurt, il aura beau être petit, je le ferai enterrer civilement.

MADAME LEPIC. — Il est capable de le tuer exprès pour ça.

HENRIETTE. — Avec qui vous mariez-vous?

HONORINE. — Avec la petite Louise Colin, servante à Prémery.

FÉLIX. — Elle a une dot?

HONORINE. — Et une belle! Un cent d'aiguilles et un sac de noix! Mais ils sont jeunes; ils feront comme moi et défunt mon vieux : ils travailleront; s'il fallait attendre des économies pour se marier!

FÉLIX. — A quand la noce?

JACQUES. — Le plus tôt possible. Menez-nous ça rondement, monsieur le maire.

HONORINE. — Je vous invite tous. Je vous chanterai une chanson et je vous ferai rire, marchez!

JACQUES. — On dépensera ce qu'il faut.

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne pourrais pas garder ton argent pour vivre?

HONORINE. — On n'a que ce jour-là pour s'amuser!

JACQUES. — C'est la vieille qui paie.

FÉLIX. — Avec quoi?

MADAME LEPIC. — Elle n'a pas le sou.

HONORINE. — J'emprunterai! Je ferai des dettes partout; ne vous inquiétez pas! Mais c'est vous qui les marierez, monsieur le maire. Ne vous faites pas remplacer par l'adjoint. Il ne sait pas marier, lui!

JACQUES. — Il est trop bête. Il est encore plus bête que l'année dernière.

HONORINE. — Et puis, tu embrasseras la mariée!

JACQUES. — Ah! ça oui, par exemple!

HONORINE. — Tu n'as pas embrassé Julie Bernot. Elle est sortie de la mairie toute rouge. Son homme lui a dit que c'était un affront et qu'elle devait avoir une tache.

JACQUES. — On dirait que ma Louise en a une. On le dirait! Le monde est encore plus bête qu'on ne croit. Si vous n'embrassez pas ma Louise, je vous préviens, monsieur le maire, que je la lâche dans la rue, entre la mairie et l'église; elle ira où elle voudra. Vous l'embrasserez, hein?

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne peux pas faire ça tout seul?

JACQUES. — Après vous. Ne craignez rien. Commencez, moi je me charge de continuer.

MONSIEUR LEPIC. — Tu n'es pas jaloux?

JACQUES. — Je serai fier que monsieur le Maire embrasse ma femme.

MONSIEUR LEPIC. — Elle ne doit pas être jolie!

JACQUES. — Moi je la trouve jolie; sans ça!... Elle a déjà trois dents d'arrachées; mais ça ne se voit pas, c'est dans la bouche!

FÉLIX. — Si tu veux que je te remplace, papa?

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.* — A ton aise, mon garçon!

JACQUES. — Lui d'abord, monsieur Félix! l'un ne gênera pas l'autre, mais d'abord lui. (*A M. Lepic.*) Elle retroussera son voile, et elle vous tendra le bec, vous ne pourrez pas refuser.

MONSIEUR LEPIC, *à Jacques.* — Enfin, parce que c'est toi!

JACQUES. — Merci de l'honneur, monsieur le maire, je peux dormir tranquille pour la place?

MONSIEUR LEPIC. — Dors!... Tu ne sais ni lire ni écrire au moins?

JACQUES. — Ah non!

MONSIEUR LEPIC. — Tant mieux, ça va bien!

JACQUES. — Ah! vous ne savez pas comme tout le monde est envieux de moi! Ils vont tous fumer, quand j'aurai ma plaque de fonctionnaire sur mon chapeau!

HONORINE. — Tous des jaloux! Mais on laisse dire!

FÉLIX. — Puisque vous avez votre pioche, Jacques, venez donc me chercher des amorces, que j'aille à la pêche.

JACQUES. — Oui, monsieur Félix. (*Il brandit sa pioche.*) Eh! bon Dieu!

MADAME LEPIC *se signe.* — Il va arracher tout notre jardin!

HONORINE. — Oh! non, il est raisonnable. (*Jacques et Félix sortent.*) Je t'attends là, Jacquelou!... Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère, mais je le trouve gentil, moi, mon Jacquelou!

MADAME LEPIC. — Comme un petit loup de sept ans.

HENRIETTE. — Pourquoi l'appelez-vous Jacquelou au lieu de Jacques, Honorine?

HONORINE. — Parce que c'est plus court. (*A M. Lepic.*) Il aurait fait un scandale dans ta mairie, si tu n'avais pas cédé.

MADAME LEPIC. — Ma pauvre Honorine, M. Lepic n'aime plus embrasser les dames.

HONORINE. — Ça dépend lesquelles!

MADAME LEPIC. — Ah!

HONORINE. — Je le connais mieux que vous, votre monsieur : quand il est venu au monde, je l'ai reçu dans mon tablier. Oh! qu'il était beau! Il avait l'air d'un petit ange!

MADAME LEPIC. — Pas si vite! Vous oubliez le péché originel, Honorine. On ne peut pas être un petit ange avant d'avoir été baptisé.

HONORINE. — Oh! il l'a été; mais il n'y pense plus, aujourd'hui... c'est un mécréant! Il ne croit à rien. Un homme si capable, le maire de notre commune! Il ne croit même pas à l'autre monde!

MONSIEUR LEPIC. — Tu y crois donc toujours, toi?

HONORINE. — Oui... Pourquoi pas?

MADAME LEPIC. — Vous savez, Honorine, que M. Lepic n'aime pas ce sujet de conversation. Il ne vous répondra pas.

MONSIEUR LEPIC, *légèrement.* — Un autre monde! Tu as plus de soixante-dix ans et tu

HONORINE. — AVEC LA PETITE LOUISE COLIN, SERVANTE A PRÉMERY.

HONORINE. — Et puis, tu embrasseras la mariée!

vivras cent ans, peut-être! Tu auras passé ta vie à laver la vaisselle des riches, y compris la nôtre; on te voit toujours ta hotte derrière le dos.

HONORINE. — Je ne l'ai pas aujourd'hui.

MONSIEUR LEPIC. — On la voit tout de même. C'est comme une vilaine bosse, ça ne s'enlève pas le dimanche! Tu n'as connu que la misère et tu crèveras dans la misère. Si la commune ne t'aidait pas un peu, tu te nourrirais d'ordures! Sauf ton Jacquelou qui est estropié, tous tes enfants sont morts! Tu ne sais même plus combien! Jamais un jour de joie, de plaisir, sans un lendemain de malheur. Et il te faudrait encore un autre monde! Tu n'as pas assez de celui-là?

HONORINE. — Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME LEPIC. — Rien, ma vieille.

HONORINE. — Il me taquine. Il blague toujours. Ah! Si je voulais lui répondre, je l'écraserais! Mais je l'aime trop! Il était si mignon à sa naissance, quand je l'ai eu baigné, lavé, dans sa terrine, torché, langé, enfariné. Je n'ai pas mieux tapiné les miens. Je le connais comme si je l'avais fait... Il lève les épaules, mais il sait bien que j'ai raison! Malgré qu'il soit malin, je devine ses goûts et je peux vous dire, moi, les dames qu'il aime et les dames qu'il n'aime pas.

MADAME LEPIC. — Vraiment!

HONORINE. — Oui, madame. Il n'aime pas les bavardes.

M. Lepic, agacé, s'en va vers le jardin et laisse la lettre sur la table.

MONSIEUR LEPIC. — Non!

MADAME LEPIC. — Vous entendez, Honorine?

HONORINE. — J'entends comme vous. Il n'aime pas les curieuses.

MONSIEUR LEPIC. — Non.

HONORINE. — Ni les menteuses.

MONSIEUR LEPIC, *toujours en s'éloignant.* — Non.

HONORINE. — Ni surtout les bigotes.

MONSIEUR LEPIC, *presque dans le jardin.* — Ah! non!

HENRIETTE, *à Honorine.* — Voulez-vous boire quelque chose, ma vieille?

HONORINE. — Ma foi, mademoiselle!...

MADAME LEPIC, *vexée et attirée par la lettre qui est sur la table... Sonnerie de cloche lointaine.* — Le premier coup de vêpres, Honorine!

HONORINE, *elle écoute par la cheminée.* — C'est vrai! Oh! j'ai le temps! Le second coup ne sonne qu'à deux heures.

MADAME LEPIC. — C'est égal, ma vieille toquée! Je ne vous conseille pas de vous mettre en retard.

HONORINE, *que le son de voix de Mme Lepic inquiète, à Henriette.* — Merci, ma bonne demoiselle!... Portez-vous bien, mesdames!

Elle sort plus vite qu'elle ne voudrait, poussée dehors par Mme Lepic.

SCÈNE III

MADAME LEPIC, HENRIETTE

Mme Lepic saisit la lettre.

HENRIETTE, *pour l'empêcher de lire.* — Papa l'a oubliée!

MADAME LEPIC. — Il l'a oubliée exprès. Depuis le temps que tu vis avec nous, tu devrais connaître toutes ses manies : quand il ne veut pas qu'on lise ses lettres, il les met dans sa poche. Quand il veut qu'on les lise, il les laisse traîner sur une table. Elle traîne, j'ai le droit de la lire. (*Elle lit.*) Henriette, mon Henriette! Ecoute.

Elle lit tout haut.

« Cher monsieur,

« Voulez-vous me permettre d'avancer la visite que je devais vous faire jeudi? Un télégramme me rappelle à Nevers demain. Nous viendrons aujourd'hui, ma tante et moi, vers quatre heures, après les vêpres de ces dames.

« Ma tante est heureuse de vous demander plus tôt qu'il n'était convenu, la faveur d'un entretien, et je vous prie de croire, cher monsieur, à mes respectueuses sympathies.

Signé : « PAUL ROLAND. »

M. Paul et sa tante seront ici à quatre heures. Ils parleront à ton père et nous serons fixés ce soir. Oh! ma fille, que je suis contente! D'abord, je n'aurais pas pu attendre jusqu'à jeudi. Je me minais. C'était mortel! Oh! ma chérie! Dans trois heures, M. Paul aura fait officiellement demander ta main à ton père, et ton père aura dit oui.

HENRIETTE. — Ou non.

MADAME LEPIC. — Oui. Cette fois, ça y est, je le sens!

HENRIETTE. — Comme l'autre fois.

MADAME LEPIC. — Si, si. Ton père a beau être un ours...

HENRIETTE. — Je t'en prie...

MADAME LEPIC. — Moi, je dis que c'est un ours; toi, avec ton instruction, tu dis que c'est un misanthrope; ça revient au même. Il a beau être ce qu'il est, il recevra la tante Bache et M. Paul, j'imagine!

HENRIETTE. — Il les recevra, comment?

MADAME LEPIC. — Le plus mal possible, d'accord; mais j'ai prévenu M. Paul; il ne se laissera pas intimider, lui, par l'attitude, les airs dédaigneux ou les calembours de ton père. M. Paul saura s'exprimer. C'est un homme, et tu seras Mme Paul Roland.

HENRIETTE. — Espérons-le.

MADAME LEPIC. — Tu y tiens?

HENRIETTE. — Je suis prête.

MADAME LEPIC. — Tu es sûre que M. Paul t'aime?

HENRIETTE. — Il me l'a dit.

MADAME LEPIC. — A moi aussi. Et quoi de plus naturel? Tu as une jolie dot.

HENRIETTE. — Combien, maman?

MADAME LEPIC. — Est-ce que je sais? 40.000... 50.000! J'ai dit 50.000. Ce serait malheureux qu'avec notre fortune...

HENRIETTE. — Quelle fortune, maman?

MADAME LEPIC. — Celle qui est là, dans notre coffre-fort. Je l'ai encore vue l'autre jour! Si tu crois que ton père me donne des chiffres exacts!... Il faut bien que j'en trouve, pour renseigner les marieurs. Et puis tu n'as pas qu'une belle dot. Tu es instruite. Tu es très bien. Inutile de faire la modeste avec ta mère... Enfin, tu n'es pas mal.

HENRIETTE. — Je ne proteste pas.

MADAME LEPIC. — Tu plais à M. Paul. Il te plaît. Il me plaît. Il plaira à M. Lepic.

HENRIETTE. — Ce n'est pas une raison.

MADAME LEPIC. — Alors, M. Lepic dira pourquoi... ou je me fâcherai...

HENRIETTE. — Ce sera terrible!

MADAME LEPIC, *piquée.* — Certainement... Je ne me mêle plus de rien.

HENRIETTE. — Si, si, maman, mêle-toi de tous mes mariages, c'est bien ton droit... et ton devoir. Et je ne demande pas mieux que de me marier; mais tu te rappelles M. Fontaine, l'année dernière...

MADAME LEPIC. — M. Fontaine n'avait ni les qualités, ni la situation, ni le prestige...

HENRIETTE. — Oh! épargne-le... maintenant! il est loin!

MADAME LEPIC. — Tu ne vas pas me soutenir que M. Fontaine valait M. Paul.

HENRIETTE. — Nous l'aurions épousé tout de même, tel qu'il était. Il ne me déplaisait pas.

MADAME LEPIC. — Il te plaisait moins que M. Paul.

HENRIETTE. — Je l'avoue. Il te plaisait naturellement.

MADAME LEPIC. — Pourquoi naturellement?

HENRIETTE. — Parce que tu n'es pas regardante et qu'ils te plaisent tous.

MADAME LEPIC. — C'est à toi de les refuser, en définitive, non à moi.

HENRIETTE. — Oui, oui, maman. Je suis libre et papa aussi.

MADAME LEPIC. — Il ne va pourtant pas refuser tout le monde.

HENRIETTE. — Ce ne serait que le deuxième!

MADAME LEPIC. — Et sans donner de motifs... Je vois encore ce M. Fontaine, qui était en somme acceptable, quitter ton père après leur entretien, nous regarder longuement comme des bêtes curieuses, nous saluer à peine, prendre la porte et... on ne l'a jamais revu.

HENRIETTE. — Il avait déplu à mon père...

MADAME LEPIC. — Ou ton père lui avait

déplu. M. Lepic n'a rien daigné dire et toi tu n'as rien demandé.

HENRIETTE. — C'était fini.

MADAME LEPIC. — Et pourquoi? Mystère!

HENRIETTE, *rêveuse*. — Je cherche à deviner. Mon père n'est peut-être pas partisan du mariage.

MADAME LEPIC. — Je te remercie!... C'est ça qui te pendait au bout de la langue?

HENRIETTE. — Oh! maman!

MADAME LEPIC. — Tu as de l'esprit, sauf quand ton père est là. Tu ne débaîlles pas devant lui. Prends garde qu'il ne reçoive ton M. Roland comme il a reçu ton M. Fontaine.

reuse des femmes, je serais la plus malheureuse des mères.

HENRIETTE. — Ce serait complet. Il ne te manquerait plus rien. Ne te désole donc pas, ma pauvre maman, puisque, cette fois, ça y est. Tu vois, je ris!

MADAME LEPIC. — Oui, tu ris comme un chien qui a le nez pris dans une porte! Ris mieux que ça. — A la bonne heure! Et puis, sois adroite. Une vraie femme doit toujours céder, pallier, composer.

HENRIETTE. — A propos de quoi, maman?

MADAME LEPIC. — A propos de tout. Rappelle-toi ce que dit M. le curé sur les petits

MADAME LEPIC. — RAPPELLE-TOI CE QUE DIT M. LE CURÉ SUR LES PETITS MENSONGES NÉCESSAIRES.

HENRIETTE. — Je le crains et je voulais dire que, peut-être, mon mariage lui est indifférent

MADAME LEPIC. — Oh! tu me révoltes. Ton père ne t'aime pas comme je t'aime, aucun père n'aime comme une mère, nous le savons; mais le père le plus dénaturé tient à marier sa fille.

HENRIETTE. — Ne serait-ce que pour se débarrasser d'elle.

MADAME LEPIC. — Dirait-on pas que tu as une tache!

HENRIETTE. — Quelle tache?

MADAME LEPIC. — Ah! si tu prends tout ce que je dis de travers.

HENRIETTE. — Je m'énerve.

MADAME LEPIC. — C'est l'émotion des mariages. Calmons-nous, ma pauvre fille, je te jure que ce mariage réussira. S'il venait à manquer, moi qui suis déjà la plus malheu-

mensonges nécessaires, qui atténuent; ainsi, par exemple, ton père déteste les curés; eh bien, si ça le prend, écoute-le un peu, pas trop, une minute. C'est dur! Qu'est-ce que ça te fait? Veux-tu épouser M. Paul Roland, oui ou non?

HENRIETTE. — Oui, maman, tu as raison! Je veux me marier, il faut que je me marie!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *toilette des dimanches. Un petit livre de messe à la main.* — Qu'est-ce que vous avez?

MADAME LEPIC, *encore désolée.* — Nous sommes dans la joie!

MADELEINE. — Ah! oui!

MADAME LEPIC. — M. Paul et sa tante, Mme Bache, viendront, à quatre heures, demander à M. Lepic la main d'Henriette.

MADELEINE, *gaie.* — M. Paul Roland? Vrai?

MADAME LEPIC. — Il nous a prévenus par cette lettre. Lis, tu peux lire. M. Lepic est enchanté!

MADELEINE, *à Henriette.* — Veinarde!... Oh! quelle bonne nouvelle! Ça me met en joie aussi, comme demoiselle d'honneur. (*A Henriette.*) Tu me gardes toujours, hein?

HENRIETTE. — Tu es indispensable. Tu seras la demoiselle d'honneur de tous mes projets de mariage!

MADELEINE. — Comme si tu coiffais sainte Catherine? tu n'as pas vingt ans! Je passais vous prendre pour aller aux vêpres; vous ne venez pas?

MADAME LEPIC. — Oh! si! Manquer les vêpres aujourd'hui? Mais nous ne resterons pas au salut, pour être sûrement de retour à l'arrivée de M. Paul et de sa tante.

MADELEINE. — Comme nous bavarderons à l'église!

MADAME LEPIC. — Commencez tout de suite, mes filles. Je vais préparer un bon goûter de quatre heures et je vous rejoins.

SCÈNE V

HENRIETTE, MADELEINE

MADELEINE, *au cou d'Henriette.* — Que je te félicite et que je t'embrasse! M. Paul Roland est très bien.

HENRIETTE. — Tu trouves?

MADELEINE. — Très, très bien. J'en voudrais un comme lui.

HENRIETTE. — Tu me fais plaisir.

MADELEINE. — Avec des yeux plus grands.

HENRIETTE. — Si tu y tiens.

MADELEINE. — Ça ne te contrarie pas?

HENRIETTE. — Moi-même, je les trouve un peu petits.

MADELEINE. — Ce n'est qu'un détail. Et puis, M. Paul Roland a une belle position. Tout le monde le sait. Il va faire une demande officielle pour la forme. Il t'aime?

HENRIETTE. — Je crois.

MADELEINE. — Et tu l'aimes?

HENRIETTE. — Oui, mais je n'ose pas trop me lancer.

MADELEINE. — M. Lepic et lui sont déjà d'accord?

HENRIETTE. — Papa n'a encore rien dit à personne.

MADELEINE. — Même à toi? Tu n'as pas causé avec lui?

HENRIETTE. — Est-ce que je cause avec papa?

MADELEINE. — M. Lepic et moi, nous causons. Nous sommes une paire d'amis intimes.

HENRIETTE. — Tu n'es pas sa fille!

MADELEINE. — Je suis la fille de papa. Mais j'ai des causeries sérieuses avec papa.

HENRIETTE. — Ton papa n'est pas marié avec maman.

MADELEINE. — Ah! non!

HENRIETTE. — Tout est là, Madeleine. A chacun sa famille, et tu le sais bien.

MADELEINE. — Je sais que dans la tienne, il fait plutôt froid, mais il me semble que, pour un cas aussi grave que ton mariage, on se dégèle.

HENRIETTE. — Ecoute, ma chérie, M. Paul m'écrit de temps en temps. Or, chaque lettre que je reçois, je la montre à papa. Il ne la regarde même pas!

MADELEINE. — Eh bien! après? M. Lepic pense que les lettres de M. Paul sont à toi seule.

HENRIETTE. — C'est la même chose pour mes réponses. Je les lui offre à lire; il ne les regarde pas.

MADELEINE. — Je trouve ça très délicat. M. Lepic vous laisse écrire librement. Moi, je ne montrerai mes lettres à personne. Tu ne peux pas reprocher à ton père sa discrétion.

HENRIETTE. — Je lui reproche de ne pas s'apercevoir de mes efforts, de me paralyser, de me faire peur. Oh! et puis, je ne lui reproche rien.

MADELEINE. — Oui, tu me répètes souvent que tu as peur de ton père. Comme c'est drôle!

HENRIETTE. — Depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vis dans cette maison, au milieu des miens, entre mon père, qui n'aime que la franchise, et ma mère, qui s'en passe volontiers, je ne fais qu'avoir peur. J'ai peur de tout, j'ai peur de lui, j'ai peur...

MADELEINE. — De ta mère?

HENRIETTE. — Oh! non. Mais à chaque instant, j'ai peur pour elle! Si tu savais, Madeleine, comme il est facile à une femme d'être insupportable à son mari! Alors j'ai peur de moi, peur de mon mariage, de l'avenir, de la femme que je serai.

MADELEINE. — Tu as peur d'être une femme insupportable à M. Paul?

HENRIETTE. — Je ne suis pas sûre de rendre mon mari heureux.

MADELEINE. — Qu'il te rende heureuse d'abord! On s'occupera de lui après.

HENRIETTE. — Je ressemble beaucoup à ma mère.

MADELEINE. — Quoi de plus naturel?

HENRIETTE. — Je m'entends!

MADELEINE. — Va mettre ton chapeau et allons aux vêpres, ça te distraira.

HENRIETTE. — Ça ne me fait plus aucun bien. Tu sais si j'aime M. le curé, si j'ai en

lui une confiance absolue. Eh bien! elle se trouble, et à l'église, depuis quelques jours, je prie machinalement; je ne prie plus, je rêvasse, je pense à des actes de foi que les hommes ne peuvent ou ne veulent pas comprendre.

MADELEINE. — Ils pourraient. Ils ne veulent pas. C'est des choses de femmes et de curé, ça ne regarde pas les hommes.

HENRIETTE. — JE VAIS METTRE MON CHAPEAU.

HENRIETTE. — Pourquoi, Madeleine?

MADELEINE. — Ça leur est égal; mon père, lui, s'en moque!

HENRIETTE. — Le mien, non.

MADELEINE. — Il a pourtant une forte tête, ton père!

HENRIETTE. — C'est peut-être là le malheur!

MADELEINE. — Henriette, tu avais trop de prix à la pension! Veux-tu un conseil de ta petite amie? Tu sais si papa est tendre pour moi. Eh bien! je vais te faire une confidence qui t'étonnera : il lui arrive, comme aux autres, de bouder.

HENRIETTE, *ironique*. — Oh! c'est grave!

MADELEINE, — Ça me fait souffrir; il n'y a pas que toi de sensible! Mais dès que je m'aperçois qu'il boude, je ne compte ni une ni deux, je saute à son cou, et j'y reste pendue, jusqu'à ce qu'il déboude, et ce n'est pas long!...

HENRIETTE. — Sauter au cou de papa!

MADELEINE. — Tu verras l'effet que ça fait!

HENRIETTE. — Au cou de papa! Madeleine!

MADELEINE. — Eh bien! quoi, ce n'est pas le clocher!

HENRIETTE. — J'aimerais mieux sauter dans la rivière.

MADELEINE. — Il est grand temps que tu te maries!... Tu ne peux pas, si ça te gêne de bondir, t'approcher, tendre ta joue à ton père et lui dire, câline : Papa, ça me ferait plaisir d'épouser M. Paul Roland. Tu ne pourrais pas? (*M. Lepic paraît.*) Veux-tu que je te montre?

HENRIETTE. — Je vais mettre mon chapeau.

Elle se sauve.

SCÈNE VI

MADELEINE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC. — Te voilà, toi?

MADELEINE. — Oui, bonjour, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Bonjour, Madeleine!

MADELEINE. — Ça va bien?

MONSIEUR LEPIC. — Ça va comme les vieux.

MADELEINE. — Vous êtes encore jeune.

MONSIEUR LEPIC. — Pas tant que toi.

MADELEINE. — Chacun son tour!

MONSIEUR LEPIC. — Et pas si joli!

MADELEINE. — Je suis donc jolie?

MONSIEUR LEPIC. — Je ne te le répéterai pas.

MADELEINE. — Ah! j'ai mis ma belle robe bleue du dimanche.

MONSIEUR LEPIC. — Elle te va bien. Ce n'était pas pour venir me voir.

MADELEINE. — Si, après la messe.

MONSIEUR LEPIC. — Tu y es allée?

MADELEINE. — Je ne la manque jamais.

MONSIEUR LEPIC. — Et tu l'as vu?

MADELEINE. — Qui ça?

MONSIEUR LEPIC. — M. le curé!

MADELEINE. — Oui.

MONSIEUR LEPIC. — Il y était à la messe?

MADELEINE. — Ça vous étonne?

MONSIEUR LEPIC. — De lui, non. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

MADELEINE. — Il m'a dit : *Pax vobiscum!* en latin.

MONSIEUR LEPIC. — Il ne sait donc pas le français?

MADELEINE. — Et je le reverrai tout à l'heure, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC. — Il y va aussi?

MADELEINE. — Il fait son métier. Qu'est-ce que je lui dirai de votre part?

MONSIEUR LEPIC. — Ce que tu voudras : fichez-nous la paix, en français.

MADELEINE. — Oh! vilain! Faudra-t-il lui annoncer la grande nouvelle?

MONSIEUR LEPIC. — Tu en connais une?

MADELEINE. — Oui, vous voulez la savoir?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'y tiens pas.

MADELEINE. — Je vous la dis tout de même. M. Paul Roland va venir aujourd'hui, à quatre heures, avec sa tante, Mme Bache. Il vous demandera la main de mon amie Henriette, et vous la lui accorderez. Voilà!

MONSIEUR LEPIC. — C'est intéressant.

MADELEINE. — Je suis bien renseignée?

MONSIEUR LEPIC. — Tu en as l'air.

MADELEINE. — N'est-ce pas que vous direz : oui? N'est-ce pas? Qui ne dit rien, consent.

MONSIEUR LEPIC. — Qui ne dit rien, ne dit rien.

MADELEINE. — Répondez gentiment.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que tu me conseilles?

MADELEINE. — OH! QU'EST CE QU'IL Y A LA?

MADELEINE. — Oh! comme c'est fort! Bien sûr, ça ne me regarde pas.

MONSIEUR LEPIC. — On ne le dirait guère.

MADELEINE. — Si, ça me regarde! Henriette n'est-elle pas ma grande amie? la seule. Après son mariage, le mien! qu'elle se dépêche! Vous direz oui, hein! sans vous faire prier. Il ne veut pas répondre... (*Elle lui touche le front.*) Oh! qu'est-ce qu'il y a là?

MONSIEUR LEPIC. — Un os, l'os du front.

MADELEINE. — Dites oui, je vous en prie.

MONSIEUR LEPIC. — Ce n'est pas moi, un homme, qu'il faut prier, c'est...

Il désigne le ciel du doigt.

MONSIEUR LEPIC. — Ton livre! Je le connais mieux que toi.

MADELEINE. — Un fameux!

MONSIEUR LEPIC. — Veux-tu parier?

MADELEINE. — Vous n'en réciteriez pas une ligne.

MONSIEUR LEPIC. — Deux.

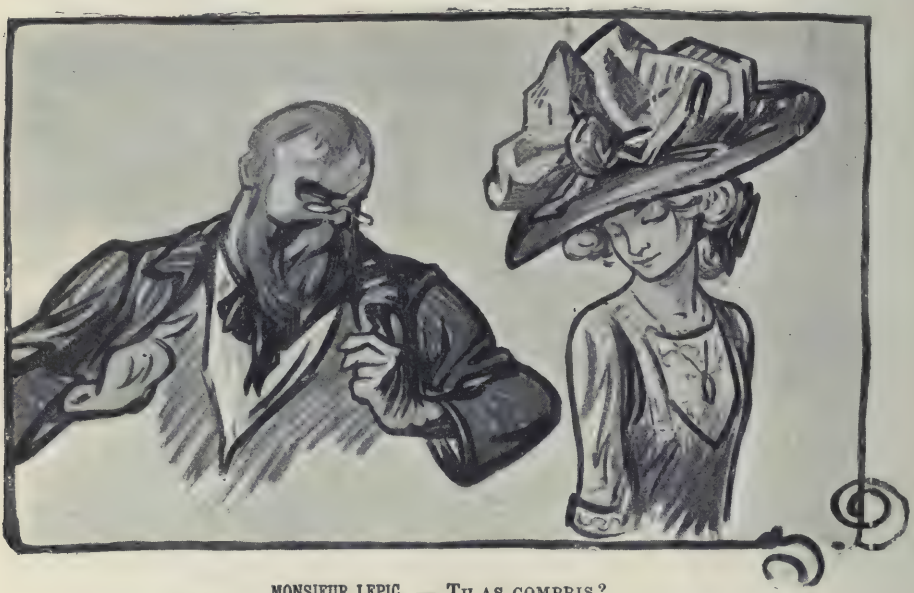
MADELEINE. — Allons!

MONSIEUR LEPIC.

« Faux témoignage ne diras
« Ni mentiras aucunement. »

MADELEINE. — Très bien, après?

MONSIEUR LEPIC. — Continue, toi. (*Madeleine cherche.*) Tu ne te rappelles plus?



MONSIEUR LEPIC. — TU AS COMPRIS?

MADELEINE. — Dieu! Je le prie chaque jour! Dites oui, et vous aurez la meilleure place dans mes autres prières.

Elle désigne son livre.

MONSIEUR LEPIC. — La meilleure, et ton amoureux? — Qu'est-ce que c'est que ça?

MADELEINE. — Je n'ai pas d'amoureux. Je n'ai que votre Félix, il ne compte pas! — Ça, c'est mon livre.

MONSIEUR LEPIC. — Un roman?

MADELEINE. — Mon livre de prières. J'aurai un vrai amoureux, quand ce sera mon tour.

MONSIEUR LEPIC. — Dépêche-toi.

MADELEINE. — Quand Henriette sera mariée, dès le lendemain, je vous le promets.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a déjà peut-être là-dedans sa photographie!

MADELEINE, *offrant le livre.* — Voyez, je vous le prête. Ouvrez, cherchez!

MADELEINE, *reprend le livre.* — Ma foi non.

« L'œuvre de chair ne désireras
« Qu'en mariage seulement. »

MONSIEUR LEPIC. — Eh bien?

MADELEINE. — Eh bien, quoi?

MONSIEUR LEPIC. — Tu as compris?

MADELEINE, *gênée.* — Un peu.

MONSIEUR LEPIC. — M. le curé t'explique?

MADELEINE. — Sans insister.

MONSIEUR LEPIC. — C'est pourtant raide!

MADELEINE. — Vous choisissez exprès!

MONSIEUR LEPIC *reprend le livre.* — Il y en a d'autres :

« Luxurieux point ne seras... »

MADELEINE. — Assez! assez! Elève Lepic! Vous savez encore votre catéchisme.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi rougis-tu?

MADELEINE. — Parce que vous êtes méchant, et que vous me faites de la peine!

MONSIEUR LEPIC. — Pauvre petite? Ça pourrait être un si beau livre! Tu ne feras pas mal de lire quelques poètes, pour te purifier.

MADELEINE. — J'en lirai avec Henriette, quand nous serons mariées.

MONSIEUR LEPIC. — Trop tard!

MADELEINE. — Nous nous rattraperons. Au revoir... Malgré vos malices de païen, je vous aime bien

MONSIEUR LEPIC. — Moi aussi.

MADELEINE. — Oh! vous, vous m'adorez!

MONSIEUR LEPIC. — Oh! oh!

MADELEINE. — C'est vous qui me l'avez dit.

MONSIEUR LEPIC. — Tu m'étonnes. Je ne me sers pas de ce mot-là aussi facilement que tes écrivains.

MADELEINE. — Vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez?

MONSIEUR LEPIC. — Ça, c'est possible.

MADELEINE. — Vous me détestez, alors?

MONSIEUR LEPIC. — Comme tu raisonnes bien!

MADELEINE. — Vous n'aimez personne?

MONSIEUR LEPIC. — Mais si.

MADELEINE. — Qui donc?

MONSIEUR LEPIC, *gaiement*. — Ma petite amie.

MADELEINE. — Vous en avez une?

MONSIEUR LEPIC. — Tiens!...

MADELEINE. — A votre âge!

MONSIEUR LEPIC. — Elle est si jeune, que ça compense.

MADELEINE, *très curieuse*. — Comment s'appelle-t-elle? Son petit nom?

MONSIEUR LEPIC. — Madeleine.

MADELEINE. — Comme moi. Et son nom de famille?

MONSIEUR LEPIC. — Bertier.

MADELEINE. — Madeleine Bertier, moi!

MONSIEUR LEPIC. — Dame!

MADELEINE. — Oh! quelle farce! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je croyais que vous parliez d'une autre, je pensais à une vraie.

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne penses qu'au mal!

MADELEINE. — Bien sûr qu'on s'aime tous deux, et je vous répète que je vous aime beaucoup.

MONSIEUR LEPIC. — Le dis-tu à M. le curé?

MADELEINE. — Je lui dis tout.

MONSIEUR LEPIC. — Tu diras le reste à ton mari.

MADELEINE. — Est-il mauvais donc! Ah! vous ne vous êtes pas levé du bon côté, ce matin.

MONSIEUR LEPIC. — C'était dimanche.

MADELEINE. — Au revoir, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Au revoir, ma fille!

MADELEINE. — Oh! si j'étais votre fille!

MONSIEUR LEPIC. — Ça se gâterait peut-être.

MADELEINE. — Pourquoi? Au fait, c'est à votre fille que vous devriez dire tout ça.

MONSIEUR LEPIC. — J'en suis las!

MADELEINE. — Vous ne lui dites peut-être pas bien comme à moi.

MONSIEUR LEPIC. — Ah! dis-le lui toi-même, répète-le, puisque tu te mêles de tout.

MADELEINE. — C'est ce que je m'en vais faire, à l'instant, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC. — Ce ne sera pas du temps perdu...

MADELEINE. — Allons, embrassez-moi, (*Elle lui tend la joue...*) sur l'autre. (*A Henriette qui revient.*) Tu vois...

HENRIETTE. — Au revoir, papa! (*Elle lui donne avec timidité un baiser que M. Lepic garde. — A Madeleine.*) Tu vois!

MADELEINE. — Ton fiancé te le rendra ce soir!

Sonnerie de cloches pour le départ! M. Lepic se bouche une oreille du creux de la main. Les trois dames, Mmes Lepic au milieu, sont sur un rang, avec les trois livres de messe.

MADAME LEPIC. — Vous y êtes, nous partons?

Enormité du livre de Mme Lepic; le livre de Mme Lepic tombe.

M. LEPIC. — Pouf!...

MADAME LEPIC. — Allez devant, mes filles, je vous rejoins.

Elle ramasse son livre. M. Lepic va décrocher son fusil. Mme Lepic, qui est restée en arrière, feint d'essuyer son livre, et observe avec stupeur M. Lepic.

SCÈNE VII

M. LEPIC, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC. — Tu sors, mon ami?... tu sors?... Tu as bien lu la lettre de M. Paul Roland?... Tu cherches des allumettes? En voilà une boîte de petites que j'ai achetées pour toi. C'est moins lourd dans la poche. (*M. Lepic prend une autre boîte d'allumettes sur la cheminée et il se bouche encore l'oreille. Mme Lepic continuant.*) Avec ces cloches, on ne s'entend pas! (*Elle ferme la fenêtre.*) M. Paul et sa tante seront là à quatre heures... Veux-tu cette table, attends que je te débarrasse. (*M. Lepic appuie son fusil sur une autre table et l'ouvre; par les canons il cherche la lumière et rencontre Mme Lepic.*) A quatre heures précises. Tu seras là. Oui, tu ne vas pas loin? (*M. Lepic et Mme Lepic se heurtent. Passage difficile. M. Lepic reste immobile et attend.*) Un petit tour seulement? Ce n'est pas la peine de mettre tes guêtres. (*M. Lepic met ses guêtres.*) Veux-tu que je te prépare une chemise pro-

pre pour les recevoir? Tu n'as pas besoin de t'habiller, mais ce serait une occasion d'essayer tes chemises neuves... Ton chapeau de paille, par ce soleil? (*M. Lepic prend son chapeau de feutre.*) Oh! ces cloches! (*Elle ferme la porte.*) A quatre heures, quatre heures et quart. Nous ne sommes pas à un quart d'heure près... D'ailleurs nous t'attendrons. Au revoir mon ami! Si tu pouvais nous rapporter un petit oiseau pour notre dîner!

M. Lepic sort. Les cloches rentrent.

SCÈNE VIII

MADAME LEPIC, seule.

MADAME LEPIC. — Oh! tête de fer! pas un mot. Pas même : tu m'ennuies! Et c'est comme ça depuis vingt-sept ans! Et ma fille va se marier!

Elle sort avec dignité, au son des cloches.

MADAME LEPIC. — Il était de si bonne humeur qu'il m'a dit en partant...

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Après vêpres.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEPIC, HENRIETTE, retour de vêpres, FELIX, PAUL ROLAND, TANTE BACHE.

MADAME LEPIC *regarde l'horloge.* — Il sera là dans un quart d'heure. Il me l'a bien promis.

FÉLIX, *ironique.* — Oh! Formellement?

MADAME LEPIC. — Il était de si bonne humeur qu'il m'a dit en partant : Je tâcherai de te rapporter un petit oiseau qui t'ouvre l'appétit.

FÉLIX. — Il t'a dit ça?

MADAME LEPIC. — Oui, ça t'étonne? Il fallait être là, tu l'aurais entendu!

TANTE BACHE, *agitée.* — Nous sommes tranquilles. M. Lepic est un homme du monde!

MADAME LEPIC. — Surtout avec les étrangers.

TANTE BACHE. — D'une politesse! Froid, mais si comme il faut! Et quel grand air!

MADAME LEPIC. — Et si vous l'aviez vu danser!

TANTE BACHE. — Oh! je le vois!

MADAME LEPIC. — Toutes les femmes le regardaient. C'est par là qu'il m'a séduite... Il no danse plus!

TANTE BACHE. — Il reste élégant.

MADAME LEPIC. — Oui, il fait encore de l'effet, à une certaine distance.

TANTE BACHE. — De loin et de près, il m'impressionne. Si je me promenais à son bras, je n'oserais rien lui dire.

MADAME LEPIC. — Comme il est lui-même peu bavard, vous ne seriez pas longue à vous ennuyer.

TANTE BACHE, *rêveuse.* — Non. Nous marcherions silencieusement, muets, dans un parc, à l'heure où la musique joue.

HENRIETTE. — Comme vous êtes poétique, tante Bache!

TANTE BACHE. — Je l'avoue. C'est ce que mon mari, de son vivant, appelait « faire la dinde ».

FÉLIX. — C'était un brave homme, M. Bache!

TANTE BACHE. — Oui, mais il avait de ces familiarités.

MADAME LEPIC. — Ça vaut mieux que rien!

TANTE BACHE. — Mieux que rien, des gros mots!

HENRIETTE. — Des gros mots affectueux.

TANTE BACHE. — Des injures, oui...

MADAME LEPIC. — Ça rompt le silence.

PAUL. — Mesdames! mesdames! Ce n'est pas le jour de dire du mal des maris.

TANTE BACHE. — Et devant Henriette!

MADAME LEPIC. — Elle aura son tour!

PAUL. — Attendez!

TANTE BACHE — Oh! Tu ne ressembles pas à M. Bache, mais plutôt a M. Lepic qui est d'une autre race.

MADAME LEPIC. — Quand il veut, charmant causeur. Ah! j'en ai écouté de jolies choses!

TANTE BACHE. — Il les choisit ses mots, lui, et les pèse.

MADAME LEPIC. — Un à un. Aujourd'hui il y met le temps!

TANTE BACHE. — C'est un sage!

MADAME LEPIC. — Oh! chère amie, une image! Je vous le prêterai.

PAUL. — Mesdames!...

TANTE BACHE. — Un penseur!...

MADAME LEPIC, *regarde l'horloge.* — Pourvu qu'il pense à revenir!

TANTE BACHE. — Chose bizarre! Il m'attire et je le crains. Oh! cette demande en mariage!

PAUL. — Tu ne vas pas reculer?

TANTE BACHE. — Non, non, je la ferai puisqu'il le faut, puisque c'est l'usage. Drôle d'usage! C'est toi qui vas te marier, et c'est moi!...

PAUL. — Ma bonne tante!

TANTE BACHE. — Oh! ne te tourmente pas; je serai brave. J'ai bien mes gants dans ma poche! Oui. Des gants neufs! C'est leur première sortie. Mon cœur toque! Il me semble que je vais demander M. Lepic en mariage pour moi! Qu'est-ce que je lui dirai, et comment le dirai-je?

PAUL. — Tu t'en tireras très bien!

TANTE BACHE. — Très bien! très bien! Il ne faut pas me prendre pour une femme si dégourdie!

MADAME LEPIC. — Soyez nette. La netteté avant tout!

TANTE BACHE. — Oui. N'est-ce pas! toute ronde!

FÉLIX. — Avec papa qui est carré, gare les chocs!

TANTE BACHE. — Ah!

FÉLIX. — Je dis ça pour vous prévenir!

TANTE BACHE. — Oui, oui.

MADAME LEPIC. — Et flattez-le d'abord.

TANTE BACHE. — Vous me disiez d'être nette.

MADAME LEPIC. — Avec de la souplesse et même de la ruse. Par exemple, dites-lui du mal des curés.

TANTE BACHE. — A propos de quoi?

MADAME LEPIC. — Il n'y a plus que ça qui lui fasse plaisir!

TANTE BACHE. — Je ne pense pas de mal des curés!

FÉLIX. — Vous vous confesserez après.

PAUL. — Ma tante! reste naturelle, sois franche, — comme toujours! J'ai causé plusieurs fois avec M. Lepic, et il m'a fait l'impression d'un homme de sens, quoique spirituel.

TANTE BACHE. — Spirituel! Mon Dieu!

PAUL. — Oh! il a de l'esprit, c'est incontestable, un esprit particulier, personnel, caustique; mais je ne suis pas ennemi d'une certaine satire, même à mes dépens, pourvu qu'elle soit raisonnable, et, à ta place, je prendrais M. Lepic par la simple raison.

TANTE BACHE. — J'essaierai!

MADAME LEPIC. — Ou les belles manières, puisque vous trouvez qu'il en a.

TANTE BACHE. — Oui, mais, est-ce que j'en ai, moi?

FÉLIX. — Vous ne manquez pas d'un certain genre.

TANTE BACHE. — Moquez-vous de moi : c'est le moment!

HENRIETTE. — Prenez-le par la douceur.

TANTE BACHE. — C'est le plus sûr.

FÉLIX. — Prenez-le donc comme vous pourrez. Papa est un chic type!

TANTE BACHE. — Oh! oui! comme je pourrai... C'est le plus simple. D'ailleurs, je ne dirai que deux mots, n'est-ce pas : « M. Lepic, j'ai l'honneur... » Je me rappelle bien ta phrase, Paul, et je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails.

FÉLIX. — Non, n'exagérez pas les cérémonies avec papa!

TANTE BACHE. — Un oui de M. Lepic me suffira.

FÉLIX. — Il ne vous en donnera pas deux.

PAUL. — Pourvu que tu l'obtiennes!

FÉLIX. — Ça ne fait aucun doute! J'ai besoin d'un beau-frère, maintenant que je suis bachelier! Quand vous irez à Paris pour affaires, vous m'emmènerez et nous ferons la noce!

PAUL. — Votre confiance m'honore.

FÉLIX. — Je me suis fait faire un complet-jaquette.

PAUL. — C'est de rigueur. (*A Henriette.*) Ma tante réussira-t-elle?

HENRIETTE. — Je ne sais pas.

PAUL. — Vous l'espérez?

HENRIETTE. — Je l'espère.

FÉLIX. — J'te crois, que tu l'espères! Henriette est une fille bien élevée qui a la mauvaise habitude de cacher ses sentiments.

PAUL. — Il est spirituel! Il tient de son père!

FÉLIX, *fier.* — Je ne tiens que de lui! Je suis le sous-chef de la famille.

MADAME LEPIC. — Et tu tiens le reste de ta mère, mauvais fils!

FÉLIX. — Je le laisse à ma sœur.

MADAME LEPIC. — Ma chère fille! Embrassez-la, monsieur Paul, ça portera bonheur à tante Bache.

FÉLIX. — Il n'a pas le droit! Oh! ce soleil, Henriette.

TANTE BACHE. — C'est l'amour.

FÉLIX. — C'est curieux de changer de couleur comme ça. Elle va prendre feu!

MADAME LEPIC, *attendrie, à Paul.* — Ah! mon cher fils!

FÉLIX. — Mais non, maman, c'est moi, ton fils.

MADAME LEPIC. — J'en aurai deux. Du courage, chère tante.

FÉLIX. — Tu te trompes encore! Ce n'est pas ta tante.

MADAME LEPIC. — Tu m'ennuies, elle le sera bientôt, par alliance. A l'arrivée de M. Lepic, nous disparaîtrons, sur un signe que je ferai, pour vous laisser seuls.

TANTE BACHE. — Seuls.

MADAME LEPIC. — Oui, tous les deux, ici.

TANTE BACHE. — Ah! ici.

MADAME LEPIC. — Ça vous va?

HENRIETTE, *rieuse*. — Un portefeuille que j'ai brodé.

PAUL. — Très artistique! un goût!...

MADAME LEPIC. — Vous remarquez le sujet?

PAUL. — Une tête de République.

MADAME LEPIC. — Ce ne sont pas nos idées, à ma fille et à moi, mais ça l'attendrira peut-être... Le prochain sera brodé pour vous, avec un autre sujet.

Elle reprend le portefeuille.

PAUL. — Oh! je suis très large d'idées!

PAUL. — TRÈS ARTISTIQUE! UN GOUT!...

TANTE BACHE. — Oh! n'importe où. Partout j'aurai une frousse!

MADAME LEPIC. — Ici, il y a de la lumière et de l'espace.

TANTE BACHE. — Il ne m'en faut pas tant!

MADAME LEPIC. — Et nous serons là, près de vous, derrière la porte; nous vous soutiendrons de nos vœux, de nos prières.

FÉLIX. — Si tu allais chercher M. le curé!

MADAME LEPIC, *désolée*. — M. Lepic ne peut pas le sentir! Et c'est pourtant un curé parfait, qui ne s'occupe de rien!

FÉLIX. — A quoi sert-il?

PAUL. — Pour l'instant, il est inutile.

MADAME LEPIC. — Ecoutez : nous mettrons d'abord M. Lepic de bonne humeur... C'est demain sa fête, il faut la lui souhaiter aujourd'hui, tout à l'heure, dès qu'il rentrera...

FÉLIX. — Tu es sûre de ton effet? D'ordinaire, ça ne porte pas.

MADAME LEPIC. — Quand nous ne sommes qu'entre nous, non! mais si son cœur se ferme aux sentiments les plus sacrés de la famille, devant le monde il n'osera pas le laisser voir. Henriette, montre ton cadeau.

FÉLIX. — Papa dit qu'on est très large d'idées quand on n'en a point.

PAUL. — C'est très fin!

TANTE BACHE. — Et des fleurs, pour M. Lepic?

FÉLIX. — Papa ne les aime que dans le jardin.

TANTE BACHE. — Toujours des goûts distingués!

MADAME LEPIC. — Quatre heures et demie!

PAUL. — Vous êtes inquiète?

MADAME LEPIC. — Non, non. Mais il est si original!

PAUL. — Quelque lièvre qui l'aura retardé!

FÉLIX. — Ou un lapin qu'il vous pose.

MADAME LEPIC, *à Félix*. — Si tu allais au-devant de lui?

FÉLIX. — Ça le ferait venir moins vite.

MADAME LEPIC, *fébrile*. — Je commence à... J'aurais donc mal compris...

TANTE BACHE, *avec espoir*. — S'il ne venait pas!

MADAME LEPIC. — Ce serait une humiliation pour vous!

TANTE BACHE. — Oh! ça!

FÉLIX, *qui regardait par la fenêtre.* — Voilà le chien! Et papa avec Madeleine.

MADAME LEPIC *soupire.* — Ah! mon Dieu!... Je le savais bien!

TANTE BACHE, *avec effroi.* — Ah! mon Dieu!... plus d'espoir.

PAUL, *troublé.* — Le bel animal!

Sifflements et caresses au chien par la fenêtre.

HENRIETTE. — Il s'appelle Minos.

TANTE BACHE, *la main sur son cœur.* —

MADAME LEPIC. — LAISSE-MOI T'EMBRASSER, POUR TA FÊTE!

C'est la minute la plus palpitante de ma vie!... (*A Mme Lepic.*) Pipi! Pipi!...

Elle s'éclipse.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR LEPIC, MADELEINE

Salutations.

MADAME LEPIC, *à Madeleine.* — Tu l'as rencontré?

MADELEINE. — Il revenait sans se presser.

PAUL, *avec le désir de plaire.* — Cher monsieur, on ne demande pas à un chasseur s'il se porte bien, mais s'il a fait bonne chasse.

MADAME LEPIC, *volubile.* — Oh! M. Lepic fait toujours bonne chasse! Depuis que nous sommes mariés, je ne l'ai jamais vu rentrer bredouille. Grâce à lui, notre garde-manger ne désemplit pas, et M. le conseiller général me disait hier (et pourtant il chasse), que mon mari est le meilleur tireur du département. Je suis sûre que nous n'allons pas jeûner!

FÉLIX, *qui, cette phrase durant, a fouillé la carnassière de M. Lepic.* — Une pie!

M. Lepic rit dans sa barbe.

PAUL. — Compliments! elle est grasse!

On se passe la pie.

TANTE BACHE, *reparaît.* — Que dites-vous? qu'est-ce qu'il y a? Pauvre petite bête!

PAUL. — On prétend que c'est très bavard!

MONSIEUR LEPIC. — C'est pour ça que je les tue!

MADAME LEPIC. — M. Lepic n'a pas eu le temps de faire bonne chasse! Il est rentré trop tôt, à cause de vous, il s'est dépêché en votre honneur. Il ne l'aurait pas fait pour n'importe qui, je le connais.

TANTE BACHE *à M. Lepic qui ôte ses guêtres.* — Nous sommes très touchés.

MADAME LEPIC, *passe le portefeuille.* — Henriette!

HENRIETTE, *émue.* — Mon cher papa, je te souhaite une bonne fête.

MONSIEUR LEPIC, *avec un haut-le-corps.* — Hein? Quoi? Ça surprend toujours.

HENRIETTE. — Accepte ce modeste souvenir.

MADAME LEPIC. — De ta fille affectionnée!

MONSIEUR LEPIC, *à Henriette.* — Je te remercie.

FÉLIX. — Le dessin doit te plaire?

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que ça représente? La Sainte-Vierge?

MADAME LEPIC. — Ah! pardon! Je me trompe, ce n'est pas celui-là. (*Elle passe l'autre portefeuille.*) La République! Une attention délicate de notre chère Henriette!

FÉLIX. — Tu en tiens une fabrique, ma sœur! Pour qui l'autre? Pour M. le curé!

MADAME LEPIC. — Pour personne.

Elle se dresse afin d'embrasser M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME LEPIC. — Laisse-moi t'embrasser, pour ta fête! Je ne te mangerai pas. (*Elle l'embrasse.*) Lui ne m'embrasse pas; sa cigarette le gêne.

M. Lepic n'a plus sa cigarette.

FÉLIX. — Mon vieux papa, je te la souhaite bonne et heureuse!

MONSIEUR LEPIC. — Toi aussi! (*A Paul.*) Je vous prie d'excuser, monsieur, cette petite scène de famille.

PAUL. — Mais comment donc! Permettez-moi de joindre mes vœux...

Discret serrement de main.

TANTE BACHE, *balbutiante.* — Si j'avais su, monsieur Lepic!...

MONSIEUR LEPIC. — Je l'ignorais moi-même!

TANTE BACHE. — Je vous aurais apporté un bouquet! ne fût-ce que quelques modestes fleurs des champs!

MONSIEUR LEPIC. — Je vous les rendrais, madame, elles vous serviraient mieux qu'à moi de parure!

TANTE BACHE, *confuse.* — Oh! monsieur Lepic!

MADAME LEPIC. — Embrassez-le, allez, je ne suis pas jalouse! Il a ses petits défauts, comme tout le monde, mais, grâce à Dieu, il n'est pas coureur!

TANTE BACHE. — Oh! madame Lepic, qu'est-ce que vous m'offrez là?

Elle baisse la tête; — gêne de tous, sauf de M. Lepic et de Félix qui rient.

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.* — Tu ris, toi?... A qui le tour? A toi, Madeleine?

MADELEINE, *au cou de M. Lepic.* — Je vous souhaite d'être bientôt grand-père!...

MONSIEUR LEPIC. — Tu y tiens toujours?

PAUL, *à M. Lepic.* — Monsieur, je suis charmé de vous revoir.

MONSIEUR LEPIC. — Pareillement, monsieur!

MADAME LEPIC, *frappe légèrement dans ses mains.* — Si nous faisions un tour de jardin, monsieur Paul? Avec Henriette et Félix. Tu viens, Madeleine? On vous laisse à M. Lepic, madame Bache.

TANTE BACHE. — Moi! Mais je ne suis pas prête.

Elle tire ses gants.

SCÈNE III

TANTE BACHE, MONSIEUR LEPIC

M. Lepic regarde Mme Bache mettre ses gants qu'elle déchire.

MONSIEUR LEPIC. — Faut-il mettre les miens?

TANTE BACHE. — Oh! vous, pas besoin! Ne bougez pas! Oui, monsieur Lepic, c'est à moi l'honneur, la mission, le...

MONSIEUR LEPIC. — La corvée.

TANTE BACHE. — Le supplice, monsieur Lepic!... (*Elle se précipite sur la porte, la rouvre et crie :*) Paul! Paul je ne peux pas, je ne peux pas! fais ta demande toi-même!

PAUL. — Oh!... ma tante!

TANTE BACHE. — Non, non!... Les mots ne sortent plus! je m'évanouirais. Tant pis! Pardon, pardon, monsieur Lepic! Je me sauve.

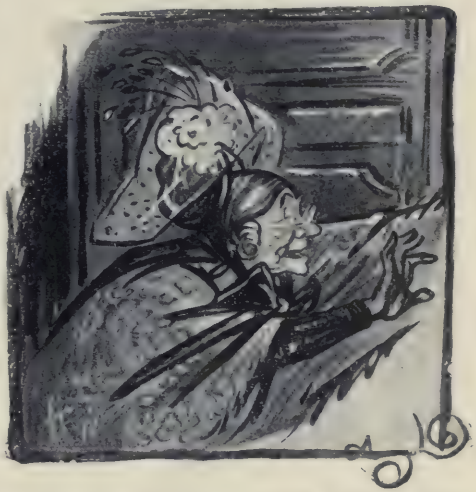
Paul, Mmes Lepic, Henriette, Madeleine se précipitent.

HENRIETTE, *soutenant tante Bache.* — C'est la chaleur!

TANTE BACHE. — Non, je suis très émue.

MADAME LEPIC. — C'est une indigestion; elle choisit bien son heure.

TANTE BACHE, *à Paul.* — Débrouille-toi!



TANTE BACHE. — PAUL! PAUL! JE NE PEUX PAS!

MADAME LEPIC. — Oui, parlez, vous, que ça finisse!

TANTE BACHE. — Tu ne te démonteras pas, toi, j'espère, un ancien dragon!

MADAME LEPIC, *bas, à Paul.* — N'oubliez pas de lui dire du mal des curés!

SCÈNE IV

PAUL, MONSIEUR LEPIC

PAUL. — Excusez-la, monsieur!

MONSIEUR LEPIC. — Volontiers. Mais de quoi? Qu'est-ce qu'elle a? Elle est malade?

PAUL. — Du tout. Au contraire! elle devait vous dire... Mais vous lui inspirez un tel respect que son trouble était à prévoir; elle déclarait tout à l'heure : M. Lepic me ferait entrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC. — Pauvre femme! Elle a vraiment l'air de souffrir. Il faut lui faire prendre quelque chose!

PAUL. — Oh! merci, elle n'a besoin de

MONSIEUR LEPIC — JE VOUS LA DONNE.

rien! Est-ce bête! une femme de cinquante ans! Je suis furieux! une démarche de cette importance!

MONSIEUR LEPIC. — De quoi s'agit-il? Si c'est pressé, ne pouvez-vous...

PAUL. — Ma foi, monsieur, si vous le permettez, ce qu'elle devait vous dire, je vous le dirai moi-même.

MONSIEUR LEPIC. — Je vous en prie!

PAUL. — Merci, monsieur.

MONSIEUR LEPIC. — Asseyez-vous donc, monsieur.

PAUL. — Je ne suis pas fatigué.

MONSIEUR LEPIC. — Si vous préférez rester debout!

PAUL. — Non, non.

MONSIEUR LEPIC. — Alors!

Il désigne un siège; on s'assied, après que M. Lepic a fermé la porte.

PAUL. — Vous devinez d'ailleurs l'objet de ma visite.

MONSIEUR LEPIC. — Presque, monsieur, par votre lettre de ce matin, et par les gants de Mme votre tante!

PAUL. — Vous êtes perspicace! Sans doute, il eût été préférable, plus conforme aux règles de la civilité, puisque je suis orphelin, ce qui, à mon âge, 37 ans, est presque naturel.

MONSIEUR LEPIC. — C'est moins pénible.

PAUL — J'ai perdu aussi mon oncle.

MONSIEUR LEPIC. — J'avais de l'estime pour M. Bache. Je l'ai vu une fois apostropher Mme Bache d'une façon impressionnante.

PAUL. — Oui, ils s'aimaient beaucoup!... Il eût été plus correct, dis-je, que ma tante prît, en cette circonstance solennelle, la place de mes parents. (*Geste vague de M. Lepic.*) Peu vous importe?

MONSIEUR LEPIC. — Oui.

PAUL. — Vous me mettez à l'aise, et je n'hésite plus. Vous me connaissez, monsieur Lepic?

MONSIEUR LEPIC. — Oui, monsieur.

PAUL. — Vous me connaissez?

MONSIEUR LEPIC. — Oui, M. Paul Roland, orphelin, 37 ans.

PAUL. — Vous connaissez non seulement ma modeste personne, mais ma situation. Elle est excellente. Si j'ai eu du mal au début, je n'ai pas à me plaindre du résultat de mes efforts (*Il désigne ses palmes.*) et me voilà directeur, à Nevers, d'une école professionnelle en pleine prospérité. Vous venez souvent à Nevers?

MONSIEUR LEPIC. — Quelquefois!

PAUL. — L'aspect extérieur de l'école a dû vous frapper, place de l'Hôtel-de-Ville, quand on sort de la cathédrale.

MONSIEUR LEPIC. — Quand on en sort. Mais pour en sortir, il faut d'abord y entrer.

PAUL. — Oh! un monument historique!...

MONSIEUR LEPIC. — Je ne suis pas connaisseur.

PAUL. — Vous n'y perdez pas grand'chose! Je me propose d'acheter plus tard et de démolir la bicoque d'en face et nous aurons alors une vue splendide sur la Loire. Je vous dis ça, monsieur Lepic, parce que vous êtes, comme chasseur, un passionné de la nature.

MONSIEUR LEPIC. — Je l'apprécie.

PAUL. — En artiste?

MONSIEUR LEPIC. — Je ne suis pas artiste.

PAUL. — Comme chasseur? Un beau coucher de soleil sur la Loire, en septembre!

MONSIEUR LEPIC. — Soit!

PAUL. — Il ne manque à mon école qu'une femme capable de la diriger avec moi, de surveiller certains services : la lingerie, l'infirmerie, les cuisines, etc... Une femme d'ordre et de goût. J'ai cherché à Nevers, sans trouver, à Nevers nous n'avons pas beaucoup de femmes supérieures.

MONSIEUR LEPIC. — Ici non plus.

PAUL. — Pardon! Le hasard m'a fait rencontrer, chez ma tante Bache, Mlle Henriette. C'était la femme qu'il me fallait. Elle m'a du premier coup séduit par sa distinction, sa réserve, sa... (*M. Lepic roule une cigarette.*) Je ne vous ennuie pas?

MONSIEUR LEPIC. — Du tout. Vous permettez ? J'en ai tellement l'habitude.

PAUL. — J'abrégerais.

MONSIEUR LEPIC. — Prenez votre temps.

PAUL. — Vous me le diriez, si j'étais trop long ?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'y manquerais pas. Vous ne fumez pas ?

PAUL. — Si, si, mais plus tard, ça me gênerait en ce moment... J'ai besoin de tous mes moyens !

MONSIEUR LEPIC. — A votre aise !

PAUL. — J'ai revu plusieurs fois Mlle Henriette, chez ma tante, avec Mme Lepic, cela va de soi, et après quelques causeries espacées, une douzaine, pour être précis, ces dames ont bien voulu me répondre que je n'avais plus besoin que de votre consentement. C'est donc d'accord avec elles que j'ai l'honneur...

Il se lève.

MONSIEUR LEPIC. — Vous partez!

PAUL, *après avoir souri.* — ... de vous demander la main de Mlle Henriette, votre fille.

MONSIEUR LEPIC. — Je vous la donne.

Il se lève et Paul se rassied.

PAUL, *stupéfait.* — Vous me la donnez!

MONSIEUR LEPIC. — Oui.

PAUL. — Comme ça?

MONSIEUR LEPIC. — Comme vous me la demandez.

PAUL. — Vous ne vous moquez pas de moi?

MONSIEUR LEPIC. — Je sais prendre au sérieux les choses graves de la vie : les naissances, les mariages et les enterrements... Vous n'avez pas l'air content?

PAUL. — Oh! monsieur Lepic... Mais la joie, la gratitude, la...

MONSIEUR LEPIC. — La surprise!

PAUL. — J'avoue que je redoutais des objections.

MONSIEUR LEPIC. — Lesquelles?

PAUL. — Ah! je ne sais pas, moi... Enfin, je n'espérais guère un consentement si rapide.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes d'accord avec ces dames; ça suffit... Elles sont assez grandes pour savoir si elles veulent se marier.

PAUL. — Vous êtes le chef de famille!

MONSIEUR LEPIC. — Je ne dis pas non! Mais je n'ai encore refusé ma fille à personne, il n'y a pas de raison pour que je commence par vous.

PAUL. — Je vous remercie.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a de quoi.

PAUL. — Je suis heureux.

MONSIEUR LEPIC. — Vous avez ce que vous désirez.

PAUL. — Je suis très heureux...

PAUL. — Mlle HENRIETTE, SANS DOT, ME SUFFIT.

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne tenez plus qu'à connaître le chiffre de la dot!

PAUL. — Oh! ce n'est pas la peine.

MONSIEUR LEPIC. — Ne point parler de dot à propos de mariage! Vous plaisantez!

PAUL. — Mme Lepic a dit quelques mots... à ma tante!

MONSIEUR LEPIC. — Ah! Vous savez que Mme Lepic ignore tout de mes affaires.

PAUL. — Elle paraissait renseignée.

MONSIEUR LEPIC. — Elle a fixé un chiffre?

PAUL. — Vague!

MONSIEUR LEPIC. — Combien?

PAUL. — Une cinquantaine de mille.

MONSIEUR LEPIC. — Où a-t-elle pris ce chiffre? où l'a-t-elle pris? Quelle femme! Elle croit sérieusement que ces 50.000 francs existent. Elle est sûre de les avoir vus (*Désignant le coffre-fort.*) dans cette boîte, qu'elle ne sait même pas ouvrir, et où je ne mets que mes cigares. Elle est admirable. (*Il ouvre le coffre-fort.*) Donnez-vous donc la peine de jeter un coup d'œil! Vous voyez, il est vide! Monsieur, vous êtes ruiné!

PAUL, *avec un peu trop de pompe.* — Mlle Henriette, sans dot, me suffit.

MONSIEUR LEPIC. — Je donnerai à ma fille 100.000 francs. Chiffre exact!

PAUL, *ébloui.* — C'est vous qui êtes admirable!

MONSIEUR LEPIC. — Et je sais où ils sont!

PAUL. — Oh! je n'en doute pas. Merci! Je n'espérais pas tant! Merci, merci!

MONSIEUR LEPIC. — Quelle joie! prenez garde! on croirait que c'est pour la dot.

PAUL. — C'est pour ces dames. Il me tarde de leur annoncer... la bonne nouvelle et de leur dire combien je suis, nous sommes heureux, vous et moi!

MONSIEUR LEPIC. — Moi!

PAUL. — Oui, je m'entends, un père qui marie sa fille, c'est un homme heureux. On ne marie pas sa fille tous les jours!

MONSIEUR LEPIC. — Ce serait monotone!

PAUL. — Vous êtes donc heureux, vous aussi. Vous l'êtes! Vous devez l'être! Il faut que vous le soyez.

MONSIEUR LEPIC. — Il le faut?

PAUL. — Eh! oui!

MONSIEUR LEPIC. — Ça ne m'est pas désagréable.

PAUL. — C'est quelque chose, mais...

MONSIEUR LEPIC. — C'est tout.

PAUL. — Monsieur Lepic, vous ne doutez pas du bonheur futur de votre fille!

MONSIEUR LEPIC. — Comme il dépendra de vous désormais, je n'y pourrai plus rien.

PAUL. — Elle sera très heureuse... Je vous en réponds... et moi aussi. Moi, ça vous est égal? Cependant, je ne vous suis pas antipathique?

MONSIEUR LEPIC. — Pas encore.

PAUL. — Ah! riez! J'ai bon caractère.

MONSIEUR LEPIC. — Tant mieux pour ma fille.

PAUL. — Et puis, j'étais prévenu... oui, maintenant que j'ai votre parole, et vous n'êtes pas homme à me la retirer, je me permets de vous dire, avec déférence, que je vous savais...

MONSIEUR LEPIC. — Original!

PAUL. — C'est ça! vous dites et ne faites rien comme tout le monde.

MONSIEUR LEPIC. — Rien comme Mme Lepic.

PAUL. — Vous êtes un peu misanthrope, un peu misogyne.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a simplement des hommes et des femmes que je n'aime pas.

PAUL. — Ça ne vous fâche point, ce que je vous dis?

MONSIEUR LEPIC. — C'est sans importance.

PAUL. — D'ailleurs, moi qui me flatte de n'être qu'un homme ordinaire, pratique, si vous aimez mieux, l'originialité ne me choque pas chez les autres et je trouve tout naturel que chacun ait ses façons, ses manières, ses manies.

MONSIEUR LEPIC. — Manières suffisait.

PAUL. — Oh! monsieur Lepic! loin de moi la pensée... je vous honore et vous respecte... je ressens déjà pour vous une affection sincère.

MONSIEUR LEPIC. — Je tâcherai de vous rendre la pareille.

PAUL. — Chacune de vos réponses, monsieur Lepic, a une saveur particulière, et je me réjouirais d'épouser Mlle Henriette rien que pour avoir un beau-père tel que vous.

MONSIEUR LEPIC. — Vous vous faites une singulière idée du mariage!

PAUL. — Je plaisante parce que je suis heureux ce soir, et très gai...

MONSIEUR LEPIC. — Non.

PAUL. — Si, si.

MONSIEUR LEPIC. — Non, pas franchement. Vous êtes déjà troublé, au fond, comme l'était, il y a un an, votre prédécesseur qu'on n'a jamais revu. Vous me demandez ma fille et je vous la donne; mais ça ne vous suffit pas, et ma façon de vous la donner vous inquiète. Il faut que je vous félicite, que je vous applaudisse, que je vous prédise votre bonheur, que je vous le garantisse par contrat : vous m'en demandez trop!

PAUL. — Monsieur Lepic, regardez-moi; je suis un brave homme, je vous jure.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'en doute pas; aussi je vous donne ma fille.

PAUL. — Et une fortune, mais avec froideur. Votre façon de donner, comme vous dites, vaut moins que... Enfin, vous ne marchez pas comme je voudrais!

MONSIEUR LEPIC. — Vous voulez que je danse : attendez le bal.

PAUL. — Monsieur Lepic! Il y a quelque chose?

MONSIEUR LEPIC. — Rien. N'allez pas vous imaginer un secret de famille, des histoires de brigands... Vous seriez déçu. Il n'y a rien... rien que les scrupules d'un honnête homme en face d'un honnête homme que je n'ai pas le droit de pousser avec violence, par les épaules, au mariage : c'est une aventure!

PAUL. — Oh! bien commune!

MONSIEUR LEPIC. — Précisément! Pourquoi s'emballer? Je n'avais aucune raison pour dire non. Je n'en ai aucune pour dire oui avec une gaieté folle, pour que ma joie éclate

désordonnée à propos de votre mariage, pour que je vous serre dans mes bras, comme s'il n'y avait que vous au monde dans votre cas, et comme si je ne l'étais pas, moi, marié...

PAUL. — Il me semble qu'on a frappé...

M. Lepic ne dit pas « entrez », Mme Lepic entre toute seule.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC, *visage de curiosité.* — Si ces messieurs ont besoin de se rafraîchir, avant le goûter, il y a tout ce qu'il faut à la cave. M. Lepic l'a regarnie dernièrement. Il ne pouvait pas le faire plus à propos. Que désirez-vous, monsieur Paul? Ce que vous voudrez; sauf du muscat : la bonne a cassé la dernière bouteille ce matin et les chats n'en ont pas laissé perdre une goutte.

PAUL. — Rien, madame, merci, je n'ai pas soif. Mais si M. Lepic...

MADAME LEPIC. — Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas, monsieur Paul? Naturellement, un soir comme celui-là! C'est convenu avec votre tante... Si, si, Henriette en ferait une maladie.

Mme Lepic fait de vains signes à Paul pour se renseigner, et sort. M. Lepic va fermer la porte.

SCÈNE VI

MONSIEUR LEPIC, PAUL

MONSIEUR LEPIC, *regarde la porte.* — ... comme si je ne l'étais pas, moi, marié depuis plus de vingt-cinq ans! (*M. Lepic va tirer un cordon de sonnette. La bonne paraît.*) Annette, donnez-nous des biscuits et du muscat.

LA BONNE. — Il n'y a plus de muscat, monsieur; madame m'a fait porter, avant vêpres, la dernière bouteille à M. le curé.

MONSIEUR LEPIC. — Vous servirez de la bière! Plus tard!

LA BONNE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

MONSIEUR LEPIC, *achevant sa phrase.* — ... Depuis plus de vingt-cinq ans, monsieur, ce qui me permet de rester calme quand les autres se marient... Il n'y a pas que vous... vingt-cinq ans!... plus exactement vingt-sept!... Près de dix mille jours!

PAUL. — Vous les comptez?

MONSIEUR LEPIC. — Dans mes insomnies... Vous savez déjà qu'on ne se marie pas pour quinze nuits.

PAUL. — Oh! une fois pour toute la vie, je le sais. Et je suis décidé! Mais quand ça va bien, plus ça dure, plus c'est beau.

MONSIEUR LEPIC. — Et quand ça va mal?

PAUL. — D'accord! Il y a cependant de bons ménages.

MONSIEUR LEPIC. — Chez les gens mariés, c'est bien rare!

PAUL. — Mais le vôtre, par exemple... Je me contenterais d'un pareil.

MONSIEUR LEPIC. — Vous l'aurez sans doute.

PAUL. — Il a une bonne réputation.

MONSIEUR LEPIC. — Et méritée comme toutes les réputations.

PAUL. — Mme Lepic ne se plaint pas!

MONSIEUR LEPIC. — Elle a peur de vous effrayer.

PAUL. — Vous non plus, que je sache!

MONSIEUR LEPIC. — Moi, j'aime le silence.

PAUL. — Aux yeux des étrangers, du moins, c'est le ménage modèle; chacun de vous y tient sa place, on ne peut pas dire que vous ne soyez pas le maître, et, pour me servir d'une expression vulgaire, que ce soit Mme Lepic qui porte la culotte!

MONSIEUR LEPIC. — Il y a longtemps que je ne regarde plus ce qu'elle porte!

PAUL. — Tout à l'heure, elle parlait de vous comme une femme qui aime son mari.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'aime pas mentir, et je ne pourrais en parler, moi, que comme un mari qui n'aime plus sa femme.

PAUL. — Pour quelle cause grave?... Je suis indiscret?

MONSIEUR LEPIC. — Du tout! C'est votre droit.

PAUL. — Une si honnête femme!

MONSIEUR LEPIC. — Honnête femme! Peuh! L'honnêteté de certaines femmes!... Monsieur, se savoir trompé par une femme qu'on aime, on dit que c'est douloureux, on le dit; mais ne pas être trompé par une femme qu'on n'aime plus, croyez-en ma longue expérience, ça ne fait pas le moindre plaisir. Je n'imagine pas que ce serait un si grand malheur! J'ai mieux que ça chez moi, et je ne sais aucun gré à Mme Lepic de sa vertu. L'adultère ne l'intéresse pas! ni chez les voisins ni pour son compte. Elle a bien d'autres soucis! Elle a toujours laissé mon honneur intact, j'en suis sûr, parce qu'en effet, ça m'est égal, ce qui n'empêche pas que notre ménage ait toujours été un ménage à trois, grâce à elle!

PAUL. — Comment? Puisque Mme Lepic est une honnête femme?

MONSIEUR LEPIC. — C'est tout de même, grâce à elle, un ménage à trois : le mari, la femme et le curé!

PAUL. — Le curé!

MONSIEUR LEPIC. — Oui, le curé! Mais je froisse peut-être vos sentiments?

PAUL. — Ah! vous êtes anticlérical?

MONSIEUR LEPIC. — Non; je ne sais pas ce que ça veut dire.

PAUL. — Franc-maçon?

MONSIEUR LEPIC. — Non, je ne sais pas ce que c'est.

PAUL. — Athée?

MONSIEUR LEPIC. — Non, il m'arrive même de croire en Dieu.

PAUL. — Tout le monde croit en Dieu; ce serait malheureux!

MONSIEUR LEPIC. — Oui, mais ça ne regarde pas les curés.

PAUL. — Je ne suis pas, moi non plus, l'ami des curés.

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?

PAUL. — Non, non, bien que je sois libéral.

MONSIEUR LEPIC. — Singulier mélange! Je connais cet état d'esprit. Il a été le mien.

PAUL. — Je suis libre penseur, monsieur Lepic!

MONSIEUR LEPIC. — C'est-à-dire que vous n'y pensez jamais.

PAUL. — Je vous assure que, sans être un mangeur de curés, je ne peux pas les digérer, je les ai en horreur. Ils ne m'ont rien fait, mais c'est d'instinct.

MONSIEUR LEPIC. — Vous les avez en horreur et vous ne savez pas encore pourquoi. Vous le saurez peut-être; moi je le sais, car, depuis vingt-sept ans, monsieur, j'ai un curé dans mon ménage, et j'ai dû, peu à peu, lui céder la place : le curé!... c'est l'amant contre lequel on ne peut rien. Une femme renonce à un amant : jamais à son curé... Si ce n'est pas toujours le même, c'est toujours le curé.

PAUL. — Mme Lepic me disait que le curé actuel est parfait, qu'il ne s'occupe de rien.

MONSIEUR LEPIC. — Mme Lepic parle comme un grelot et elle dit ça de tous les curés. Ils changent, quittent le pays ou meurent. Mais Mme Lepic reste et ne change pas. Jeune ou vieux, beau ou laid, bête ou non, dès qu'il y a un curé, elle le prend. Elle est à lui; elle appartient au dernier venu comme un héritage du précédent. Le curé l'a tout entière, corps et âme! Corps, non, je la calomnie. Mme Lepic est, comme vous dites, une honnête femme, bigre! Incapable d'une erreur des sens, même avec un curé! Et pourvu qu'elle le voie à l'église, une fois tous les jours de la semaine, deux fois le dimanche, et à la cure le reste du temps!...

PAUL. — Malgré vous?

MONSIEUR LEPIC. — J'ai tout fait, excepté un crime : je n'ai pas tué l'amant, le curé!... Au début, j'aimais ma femme. Je l'avais prise belle fille avec des cheveux noirs et des bandaux ondulés! C'était la mode en ce temps-là, avec des cheveux noirs très beaux! et une jolie dot! Vous savez, quand on se marie, on ne s'occupe pas beaucoup du reste.

PAUL. — On n'y fait pas attention!

MONSIEUR LEPIC. — C'est ça! On aime une jeune fille et on ne se préoccupe pas de ce qu'elle pense.. Tant pis pour vous, monsieur! Bientôt on s'aperçoit que tous les mariages d'amour ne deviennent pas des mariages de raison. J'ai dit d'abord : « Tu y tiens à ton curé? Entre lui et moi, tu hésiterais? » Elle m'a répondu : « Comment peux-tu comparer? Toi, un esprit supérieur! » Quand une femme nous dit : toi, un esprit supérieur, elle sous-entend : tu ne peux pas comprendre ces choses-là! Et elle choisissait le curé! Je disais ensuite : « Je te prie de ne plus aller chez ce curé. » Elle répondait : « Ta prière est un ordre, et, dès que j'avais l'air de ne plus y songer, elle courait chez le curé! Puis j'ai dit : « Je te défends d'y aller! » Elle y retournait en cachette; ça devenait le rendez-vous. Je n'étais donc rien pour elle? Maladroit, ne savais-je pas la prendre? Oh! je l'ai souvent reprise, mais presque aussitôt reperdue. Quand je la croyais avec moi, c'est qu'elle mentait, d'accord avec le curé! Et je n'ai plus rien dit... je me suis rendu de lassitude, exténué c'était fini!... Mme Lepic avait porté notre ménage, et, comme on se marie pour être heureux, notre bonheur à l'église. Je ne suis pas allé l'y chercher, car je n'y mets jamais les pieds.

PAUL. — Et lui... vient-il ici?

MONSIEUR LEPIC. — Oh! sans doute! Quand je voyage, et même quand je suis là, malgré les têtes que je lui fais, et quelles têtes! quelquefois il ose! Et c'est moi qui sors. Je ne peux pourtant pas prendre mon fusil.

PAUL. — On vous donnerait tort.

MONSIEUR LEPIC. — Et je ne suis pas si terrible! Moi, un tyran! Au fond, je suis plutôt un timide, un faible, une victime de la liberté que je laisse aux autres; moi, un persécuteur! Il ne s'agit pas de religion. Ce n'est même pas d'un prêtre que Mme Lepic, cette femme qui est la mienne, a toujours besoin; c'est d'un curé. S'il lui fallait un directeur de conscience, comme elles disent, est-ce que je n'étais pas là? Je ne suis pas un imbécile, peut-être! — Mais non : ce qu'il lui fallait, c'est le curé, cet individu sinistre et comique qui se mêle sournoisement, sans responsabilité, de tout ce qui ne le regarde pas. Il le lui fallait, pourquoi faire? Je ne l'ai jamais su. Et lui, qu'est-ce qu'il en fait de Mme Lepic? Je ne comprends pas. Et vous?... Tenez, voilà peut-être ma vengeance, il y a des heures où elle doit bien l'embêter aussi, surtout quand elle lui parle à l'oreille. De quoi serait-il fier, s'il a quelque noblesse? La foi de Mme Lepic, quelle plaisanterie! Elle prend les choses de plus bas! J'ai voulu jadis causer avec elle, discuter. Est-ce qu'on discute des choses graves avec Mme Lepic? Elle n'a même pas essayé de me convertir! Elle veut aller au paradis toute seule, sans moi! C'est une bigote égoïste, avare, qui me laissera griller en enfer! J'aime mieux ça! au moins je ne la retrouverai pas dans son paradis! Ses idées, sa bonté, son amour du prochain, quelle blague!... la bigoterie, voilà tout son caractère!

Mme Lepic était une belle fille avec des cheveux noirs et très peu de front. Elle n'est pas devenue une croyante; elle est devenue ce qu'elle devait être, une grenouille de bénitier.

Mme Lepic ouvre la porte.

MADAME LEPIC, *avec un plateau de bière.* — Je ne veux pas que la bonne vous dérange, elle est si indiscrète! (*Elle pose la bière sur la table; aimable.*) C'est long!

PAUL. — Ça va très bien, madame, une petite minute!

MONSIEUR LEPIC. — C'EST LE CURÉ, CET INDIVIDU SINISTRE ET COMIQUE

MONSIEUR LEPIC. — Elle auscultait la porte.

PAUL. — Pauvre femme!

MONSIEUR LEPIC. — Ah! c'est elle que vous plaignez?

PAUL. — Non, non. C'est vous, monsieur Lepic, profondément. (*Des ombres passent devant la fenêtre.*) Mais on s'impatiente!

MONSIEUR LEPIC. — Je le vois bien; qu'ils attendent! Et moi donc! Ne m'en a-t-il pas fallu de la patience? (*Il désigne sa poitrine.*) Ah! monsieur, si la Grande Chancellerie me connaissait!... Oh! il y a le divorce; ce serait une belle cause! mais nous ne saurons pas encore nous servir de cette machine-là, dans nos campagnes. D'ailleurs, Mme Lepic est aussi tenace qu'irréprochable. On meurt où elle s'attache. En outre, je ne suis pas sans orgueil. J'aurais honte de me plaindre en public! Et puis un divorce, pourquoi faire?

MADAME LEPIC. — JE NE VEUX PAS QUE LA BONNE VOUS DÉRANGE.

PAUL. — Une autre vie. Vous êtes toujours jeune.

MONSIEUR LEPIC. — Je suis un jeune homme.

PAUL. — A votre âge, on aime encore.

MONSIEUR LEPIC. — J'ai un cœur de vingt ans.

PAUL. — A vingt ans, c'est dur de se priver.

MONSIEUR LEPIC. — Je ne me prive pas du tout.

PAUL. — Comment?

MONSIEUR LEPIC. — J'ai ce qu'il me faut.

PAUL. — Oh! monsieur Lepic, tromperiez-vous Mme Lepic?

MONSIEUR LEPIC. — Tant que je peux! Tiens! Parbleu! cette question! Aucune compensation? Vous ne voudriez pas! Mieux vaudrait la mort. Oh! dame, ici, j'accepte ce que je trouve, de petites fortunes de village. Ah! si le curé était marié!

PAUL. — Vous lui prendriez sa femme?

MONSIEUR LEPIC. — Il m'a bien pris la mienne. Oh! je ne vous conseille pas de m'imiter plus tard. Le bonheur d'un mari dans un ménage ne consiste pas à tromper sa femme le plus possible. Mais ce n'est pas moi qui ai commencé. Sans le curé, j'eusse été un époux modèle. Dans une union parfaite, je n'admettrais aucune hypocrisie, aucun mensonge, aucune excuse, pas plus pour le mari que pour la femme. A un ménage comme le mien, je préférerais un couple de saints d'accord dans la même niche et il me répugne d'entendre un mari dire : « C'est si beau une femme à genoux qui prie! » tandis qu'il en profite, lui, l'homme supérieur, qui ne prie jamais, pour la tromper à tour de bras! Je vous assure, monsieur!

PAUL. — Je vous remercie de me parler avec cette confiance.

MONSIEUR LEPIC. — C'est le moins, mon gendre.

PAUL, *lui tendant la main.* — Mon beau-père!

MONSIEUR LEPIC. — Monsieur... comme vous entrez dans une famille qui se trouve être la mienne, je ne regrette pas de vous avoir dit ces quelques mots d'encouragement. Et puis, ça soulage un peu! Je vous dois ce plaisir-là. J'ai votre parole pour ma fille, au moins! Vous ne vous sauverez pas comme M. Fontaine, à propos d'un curé?

PAUL. — Oh! c'est pour ça que M. Fontaine?...

MONSIEUR LEPIC. — Je crois; quand il a vu clair dans mon intérieur, il a eu peur pour le sien!

PAUL. — Ce devait être un homme quelconque.

MONSIEUR LEPIC. — Il tenait à ses idées.

PAUL. — Un sectaire!

MONSIEUR LEPIC. — Et il ne connaissait pas le chiffre exact de la dot!

PAUL. — Tout le monde tient à ses idées, moi aussi. Mais le temps a changé.

MONSIEUR LEPIC. — Rien ne change.

PAUL. — Depuis la séparation...

MONSIEUR LEPIC. — Espèce de radical-socialiste! Ça va être le reste! Qu'est-ce qu'elles ne feront pas pour les consoler? Les voilà plus forts que jamais. Un homme intelligent comme vous, d'une bonne intelligence moyenne, ne pèsera pas lourd auprès d'un curé martyr.

PAUL. — Ce sont de pauvres êtres inoffensifs.

MONSIEUR LEPIC. — Bien! bien! Votre affaire est bonne.

PAUL. — Oh! permettez, monsieur Lepic! Certes, votre vie, malgré ces petits dédommagements, est une vie manquée. Mme Lepic exagère. Je ne croyais pas qu'il y eût de pareilles femmes!...

MONSIEUR LEPIC. — Moi non plus... Elles

pullulent!... Mais n'y en aurait-il qu'une, c'est moi qui l'ai.

PAUL. — Ce n'est pas une maladie contagieuse.

MONSIEUR LEPIC. — Peut-être héréditaire.

PAUL. — Oh! non. Et heureusement pour moi, d'après ce que vous dites, ce n'est pas Mme Lepic que j'épouse.

MONSIEUR LEPIC. — Evidemment!

PAUL. — C'est Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est elle que je vous ai accordée! Mais si le cœur vous dit d'emmener la mère avec la fille.

PAUL. — Je vous remercie. Je ne voudrais pas manquer de respect à Mme Lepic..., mais je peux bien dire qu'elle et sa fille, au point de vue physique, ne se ressemblent pas beaucoup! *(Il s'adresse à un portrait pendu au mur.)* Ce visage clair, ce front net, ce regard droit ce sourire aux lèvres...

MONSIEUR LEPIC. — Ces cheveux noirs!

PAUL. — Oh! magnifiques.

MONSIEUR LEPIC. — C'est un portrait de Mme Lepic à dix-huit ans que vous regardez là.

PAUL. — Non!

MONSIEUR LEPIC. — Voyez la date derrière.

PAUL. — 1884! D'ailleurs c'est encore frappant.

MONSIEUR LEPIC. — Ça vous frappe?

PAUL. — Curieux!

MONSIEUR LEPIC. — Vous pouvez presque, d'après ce portrait, vous imaginer votre femme, quand elle aura l'âge de la mienne.

PAUL. — C'est loin!

MONSIEUR LEPIC. — Ça viendra!

PAUL. — Mme Lepic n'est pas encore mal...

MONSIEUR LEPIC. — La fraîcheur de l'église la conserve.

PAUL. — Bah! le proverbe qui dit : Tel père, tel fils, ne s'applique pas aux dames! Vous la connaissez?

MONSIEUR LEPIC. — Mme Lepic?

PAUL. — Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est juste, vous pensez à vous.

PAUL. — C'est mon tour.

MONSIEUR LEPIC. — Vous n'espérez pas que je vais vous parler de la fille comme de la mère?

PAUL. — Oh! je sais ce que vaut Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est ce qu'elle vaudra qui vous préoccupe? Ayez confiance!

PAUL. — Oh! je ne crains rien.

MONSIEUR LEPIC. — A la bonne heure!

PAUL. — Elle est charmante! J'en ferai ce que je voudrai... malgré le curé, n'est-ce pas? Enfin! Vous l'avez élevée?

MONSIEUR LEPIC. — Ah! non, non! C'est à Mme Lepic que revient cette responsabilité. Henriette a grandi sous les jupes de sa mère. Après huit années dans un pensionnat qui n'était pas de mon choix, elle a été reprise à la sortie, par sa mère; elle ne quitte pas sa mère, et sa mère ne quitte pas le curé!

PAUL. — Vous avez souvent causé avec elle, un père?

MONSIEUR LEPIC. — Moins souvent que le curé et Mme Lepic n'ont chuchoté avec Henriette. Elle m'a échappé, comme sa mère; vous la garderez mieux!

PAUL. — Je suis sûr qu'à travers les bavardages du curé, vous avez semé le bon grain!

MONSIEUR LEPIC. — Faites la récolte. Déjà elle aime mieux vous épouser que de prendre le voile, ce n'est pas mal.

PAUL. — Et puis, nous nous aimons!

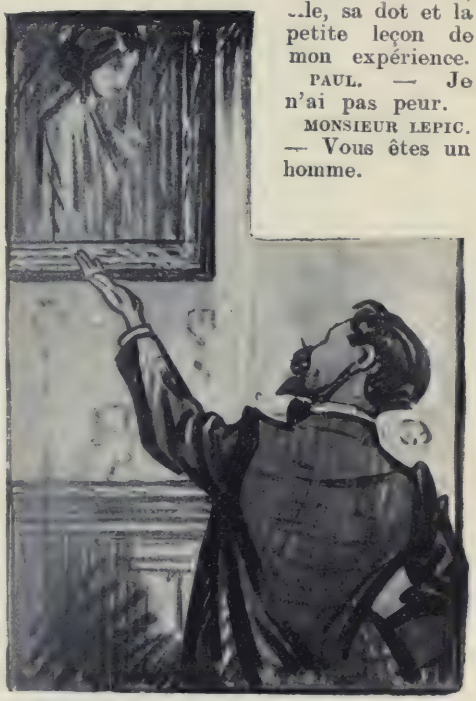
MONSIEUR LEPIC. — Pourvu que ça dure vingt-sept ans... et plus.

PAUL. — Oui, je l'aime beaucoup, Mlle Henriette, et je vous la redemande.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'ai qu'une parole; mais je peux vous la donner deux fois. Ma fille est à vous, elle, sa dot et la petite leçon de mon expérience.

PAUL. — Je n'ai pas peur.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes un homme.



PAUL. — CE VISAGE CLAIR, CE FRONT NET.

PAUL. — Un ancien dragon!

MONSIEUR LEPIC. — Ce n'est pas de trop!... Et qui sait? L'encens a empoisonné ma vie; la vôtre n'en sera peut-être que parfumée!

PAUL, *la main tendue.* — Mon beau-père.

MONSIEUR LEPIC. — Monsieur...

PAUL. — Oh! mon gendre!

MONSIEUR LEPIC. — Mon gendre, oui, mon gendre. Excusez-moi! C'est le mot *gendre.* Je m'y habituerai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADELEINE, FELIX

MADELEINE, *cogne à la fenêtre; Paul ouvre.* — Avez-vous fini? Je voudrais savoir, moi! Ça y est?

PAUL. — Oui, mademoiselle. Où est Mlle Henriette?

MADELEINE. — Là-bas, au fond du verger!

FÉLIX. — Avec maman qui dit son chapelet à toute vitesse. (*A Paul.*) Mon cher beau-frère, je savais que ça irait tout seul.

MADELEINE. — Oh! que je suis contente! C'est bien, ça, monsieur Lepic! Il faut que je vous embrasse.

Elle enjambe la fenêtre, suivie de Félix.

MONSIEUR LEPIC. — Mais il ne s'agit pas encore de toi, demoiselle d'honneur! (*Il l'embrasse.*) Elle est bien gentille! Par malheur, elle donne, comme les autres, dans les curés!

MADELEINE. — Voilà qu'il recommence, comme ce matin!

MONSIEUR LEPIC. — Ah! toi aussi, tu vas l'embêter ton mari, avec ton curé!

MADELEINE. — Félix, votre papa s'apitoie d'avance sur votre sort. N'est-ce pas, que vous serez heureux de faire toutes mes volontés quand nous nous marierons?

FÉLIX. — Rien ne presse.

MADELEINE. — Tout son père!

FÉLIX. — Alors, je ferai tout comme papa.

PAUL, *à M. Lepic.* — Celui-là, au moins!

MONSIEUR LEPIC. — Oh! celui-là ne m'a donné aucun mal et il me dépasse!

FÉLIX. — Oh! papa, je ne fais que te suivre! Tu ne vas pas caner?

MONSIEUR LEPIC, *à Félix.* — Triste modèle que ton papa, mon garçon! Malheur à toi, si tu ne prends pas garde à la fleur poussée à l'ombre du clocher!

MADELEINE. — Oh! que c'est joli! C'est moi la fleur! Ne dirait-on pas que je ferai une vielle bigote. J'aime M. le curé, comme je vous aime, vous, faute de mieux; je ne peux pourtant pas vous épouser.

MONSIEUR LEPIC. — Moi non plus! Je le regrette. Le curé pourrait, lui. Il est libre.

MADELEINE. — La messe, les vêpres, vous savez bien, mon vieil ami, que c'est une distraction, un prétexte pour essayer une toilette. Quand j'ai un chapeau neuf, j'arrive toujours en retard à l'église; ça fait un effet! Le curé, monsieur Paul, ça occupe. C'est pour attendre le mari. Dès qu'on a le mari, on lâche le curé.

MONSIEUR LEPIC. — On y retourne.

MADELEINE. — Ah! si on devient trop malheureuse! Nous ne voulons qu'être heureuses, nous, et nous sommes toutes comme ça; Henriette aussi, que j'oublie, qui se morfond là-bas, sous son pommier. Je cours la chercher.

PAUL. — Moi aussi.

MADELEINE. — Venez, par la fenêtre. Félix, amenez les autres... (*A M. Lepic.*) Elle va vous sauter au cou. (*Importante.*) Oh! nous avons causé toutes les deux! Je l'ai sermonnée! Tenez-vous bien !

MONSIEUR LEPIC. — Je me tiendrai.

MADELEINE, *de la fenêtre.* — Oui, sérieusement! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, ici, dans ce trou, le dimanche. Ah! vous êtes cloué!

FÉLIX, *autoritaire.* — Avec moi, le dimanche, vous viendrez à la pêche.

MADELEINE. — Mais je n'aime pas ça!

FÉLIX. — Qu'est-ce que vous aimez! La femme doit suivre son mari à la pêche.

MADELEINE. — Et quand la pêche sera fermée?

FÉLIX. — On se promènera au bord de l'eau.

MADELEINE. — Toute la journée?

FÉLIX. — Tout le long de la rivière.

MADELEINE. — Et s'il fait mauvais temps?

FÉLIX. — On restera au lit.

Madeleine se sauve.

FÉLIX, *à Paul, dont il serre la main.* — C'est votre mariage qui me met en goût, mon cher beau-frère. Je suis très content!... Je vais écrire à Poil de Carotte!

Tous les trois sortent par la fenêtre. Paul enjambe le dernier. La porte d'en face s'ouvre. Mme Lepic apparaît. On aperçoit Henriette derrière elle.

SCÈNE VIII

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE

MADAME LEPIC, *stupéfaite.* — Comment? Il se sauve par la fenêtre, celui-là! C'est un comble! Alors, c'est encore non? (*Figure impassible de M. Lepic.*) Tu refuses encore? Et nous ne saurons pas encore pourquoi. Enfin, qu'est-ce que tu lui as dit, à cet homme, pour qu'il ne prenne même pas la peine de sortir comme les autres, poliment, par la porte. Tu ne veux pas me répondre? Viens Henriette! Tu peux entrer. C'est fini! Grâce à ton père tu ne te marieras jamais! Voilà, ma fille, voilà ton père! Ce n'est pas un homme, c'est un original, un maniaque! Et il rit, c'est un monstre! Que veux-tu que j'y fasse? A ta place, moi, je me passerais de sa permission, mais tu t'obstines à le respecter! Tu vois ce que ça te rapporte. Et moi qui te conseillais de faire, quelques jours, des sacrifices sur la question religieuse. Voilà notre récompense! Dieu n'est pas long à nous punir. Reste si tu veux; je n'ai plus rien à faire ici.

J'aime mieux m'en aller et mourir, si la mort veut de moi! (*Elle sort.*) Seigneur, ne laisserez-vous pas tomber enfin sur moi un regard de miséricorde!

SCÈNE IX

M. LEPIC, HENRIETTE

HENRIETTE. — Oh! papa, moi qui t'aime tant, je te supplie à genoux de me le dire : qu'est-ce que j'ai fait, pourquoi me traites-tu si durement? M. Paul et moi, nous nous aimions. Ma vie est brisée!

MONSIEUR LEPIC *la relève.* — Mais, ma fille, ton fiancé te cherche dans le jardin.

HENRIETTE. — Ah!... Et ma mère qui s'imagine!...

MONSIEUR LEPIC. — Je n'ai rien dit.

HENRIETTE. — Oh! papa, que je suis confuse! Je te demande pardon.

SCÈNE X

LES MÊMES, TANTE BACHE, MADELEINE, FÉLIX

MADELEINE. — Nous te cherchions partout!

PAUL. — Mademoiselle, vous savez?

HENRIETTE. — Je sais.

TANTE BACHE, *étonnée.* — Puisque c'est oui, où va donc Mme Lepic, comme une folle! Elle sanglote, elle agite un chapelet au bout de son bras!

HENRIETTE. — Elle n'a pas compris, elle croit que papa refuse. Courez, ma tante!

TANTE BACHE. — Comment? Elle croit?...

MONSIEUR LEPIC. — Nous nous entendons toujours comme ça.

TANTE BACHE, *s'élance.* — Je la ramène morte ou vive!

PAUL. — Mademoiselle, votre père, qui m'effrayait un peu, a été charmant! (*A M. Lepic.*) N'est-ce pas?

MONSIEUR LEPIC. — Ça m'étonne! Mais puisque vous le dites! A votre service.

HENRIETTE. — Merci, mon Dieu!

MADELEINE. — Merci, mon Dieu!... Merci, papa!... Va donc, puisque ça y est! Saute à son cou! (*A Paul.*) Je la connais mieux que lui; je l'ai approfondie! Croyez-moi, elle fera une bonne petite femme!

HENRIETTE, *après avoir embrassé son père qui s'est tout de même penché un peu.* — Oui, papa, j'espère que je ferai une bonne petite femme.

MONSIEUR LEPIC. — C'est possible!

HENRIETTE. — Veux-tu que je te dise comment je m'y prendrai?

MONSIEUR LEPIC. — Dis toujours!

HENRIETTE. — Je ferai toujours exactement le contraire de ce que j'ai vu faire ici.

MONSIEUR LEPIC. — Excellente idée!

MADELEINE. — Bien répondu, Henriette!

HENRIETTE. — Oh! si j'osais...

MADELEINE. — Ose donc! M. Paul est là.

HENRIETTE. — Ecoute, papa. Ecoute-moi, veux-tu?

MONSIEUR LEPIC, *étonné.* — Mais j'écoute.

FÉLIX. — Oh! ma sœur qui se lance! Elle parle à papa!

MADELEINE, *à Félix.* — Chut! Soyons discret... Elle entraîne Félix.

FÉLIX. — Je voudrais bien entendre ça, moi!

MADELEINE. — Allez! allez!

SCÈNE XI

MONSIEUR LEPIC, PAUL, HENRIETTE

HENRIETTE. — Je ne suis plus si jeune! J'ai réfléchi depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vous observe, maman et toi, j'ai de l'expérience.

MONSIEUR LEPIC. — Oh! tu connais la vie!

HENRIETTE. — Je connais la vôtre. Je ne veux pas la revivre pour mon compte. J'en ai assez souffert!

MONSIEUR LEPIC. — A qui la faute?

HENRIETTE. — Je ne veux pas le rechercher; mais, je jure que mon ménage ne ressemblera pas au tien.

MONSIEUR LEPIC. — Cela ne dépend pas que des efforts d'un seul.

HENRIETTE. — Cela dépend surtout de la femme. Je le sais bien. Je ferai de mon mieux et M. Paul m'aidera. (*Confiante, la main offerte.*) Oh! pardon!

PAUL. — Mademoiselle, votre geste était si gracieux!

HENRIETTE, *la main abandonnée.* — Je dirai toujours la vérité, quelle qu'elle soit!

MONSIEUR LEPIC. — Bon!

HENRIETTE. — S'il m'échappe un mensonge, je ne chercherai pas à me rattraper par un autre mensonge.

MONSIEUR LEPIC. — Pas mal!

HENRIETTE. — Si je commets une faute de ménagère, vous saurez le premier, et tout de suite, ma sottise. Je ne penserai jamais : ça ne regarde pas les maris!

MONSIEUR LEPIC. — Bien!

HENRIETTE. — J'attendrai pour bavarder que vous ayez fini de parler. Je ne vous demanderai votre avis que pour le suivre. Je ne chercherai pas à vous être supérieure. (*Signes de tête de M. Lepic.*) Je ne dirai pas à votre enfant : ton père a tort, ou ton père n'a pas besoin de savoir! J'aurai peut-être des amies, mais vous serez mon seul confident.

MONSIEUR LEPIC. — Avec le curé.

HENRIETTE. — Papa, je ne dirai tout qu'à l'homme que j'aime.

MONSIEUR LEPIC. — C'est une déclaration!

HENRIETTE. — Oui! chacun la nôtre. M. Paul m'avait fait, un soir, la sienne. Je viens de lui répondre, et je vous aimerai, monsieur Paul, comme vous m'avez dit que vous m'aimerez.

PAUL. — Oh! mademoiselle!

MONSIEUR LEPIC. — Et je n'irai plus à la messe!

HENRIETTE, *à Poul, hésitante.* — Je n'irai plus, si vous l'exigez.

PAUL, *ému.* — Mademoiselle, j'ai une grande liberté d'esprit!

MONSIEUR LEPIC. — C'est heureux, elle finirait par se marier civilement!

HENRIETTE, *violent effort.* — Si ce sacrifice était nécessaire à notre union...

PAUL. — Du tout! mademoiselle, je ne vous demande pas ça!

MONSIEUR LEPIC. — Au contraire!

HENRIETTE. — Je l'accomplirais!...

MONSIEUR LEPIC. — Ah! le beau mensonge!

HENRIETTE. — Papa! j'accomplirais ce sacrifice, tant je crois au danger inévitable des idées qui ne sont pas communes.

MONSIEUR LEPIC. — Des idées religieuses!

HENRIETTE. — Surtout des idées religieuses qui ne sont pas partagées.

PAUL. — Nous partagerons tout ce que vous voudrez, mademoiselle!

MONSIEUR LEPIC. — Oh! oh! elle est effrayante! Où as-tu pris cette leçon?

HENRIETTE. — Sur ta figure des dimanches, papa!

PAUL. — Elle est exquise, monsieur Lepic!

MONSIEUR LEPIC. — Aujourd'hui!

HENRIETTE. — J'aurais dû parler plus tôt!... Tu ne m'aurais pas entendue!... Et puis, il fallait l'occasion. C'est la présence d'un fiancé, d'un ami, d'un protecteur qui me donne de l'énergie. Tu ne sais pas quel homme tu es!

MONSIEUR LEPIC. — Je suis si imposant?

HENRIETTE. — Tu ne peux pas savoir! (*Comique.*) Tu me ferais rentrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC. — Toi aussi! Comme la tante Bache! C'est ma spécialité : ça flatte un père!

HENRIETTE. — Oh! papa! Désormais, je serai brave!

MONSIEUR LEPIC. — Alors! c'est ce que tu as dit qui te fait trembler?

HENRIETTE. — Je me suis énervée.

MONSIEUR LEPIC. — Ah! dame! c'était un peu fort! Malgré le conseil de ta mère, tu n'as pas l'habitude!

HENRIETTE. — Maman ignore ce qui se passe en moi!

MONSIEUR LEPIC. — Si le curé t'avait entendue!

HENRIETTE. — Oh! je crois qu'il m'aurait comprise, lui!

MONSIEUR LEPIC, *faux jeu.* — Justement! Il vient.

PAUL. — Oh! monsieur Lepic, vous êtes méchant.

MONSIEUR LEPIC. *Il rit.* — Cruel!

HENRIETTE. — Tu m'as fait peur. (*Avec reproche.*) Oh! papa, tu me tourmentes!

PAUL. — Mademoiselle! Mon amie!... Oui, il vous tourmente! Tout ça n'est rien. Des mots. Des mots!

MONSIEUR LEPIC. — En effet, ce n'est qu'une crise. Ça passera!... Le temps de se marier!

HENRIETTE. — Tu ne me crois pas?

MONSIEUR LEPIC. — Mais si, mais si! Ta mère m'a rendu un peu défiant!

HENRIETTE. — Je suis si sincère!

MONSIEUR LEPIC. — Pour le moment, c'est sûr.

HENRIETTE. — Pour le moment?

MONSIEUR LEPIC. — Tu fais effort, comme un pauvre oiseau englué qui s'arrache d'une aile et se laissera bientôt reprendre par toutes ses plumes.

PAUL. — L'essentiel est que je vous croie, mademoiselle Henriette, et je vous crois.

MONSIEUR LEPIC. — Mais oui, va! c'est l'essentiel. Ne te mets pas dans cet état! Tu te fais du mal! et tu me fais de la peine. Je n'aime pas voir pleurer la veille d'un mariage. C'est trop tôt! (*Il l'embrasse.*) Calme-toi, ma fille, tu soupires comme une prisonnière!

HENRIETTE. — Sans reproche, ce n'est pas gai, ici!

MONSIEUR LEPIC. — Tu vas sortir!

HENRIETTE. — Oh! oui, et je veux être heureuse! Ne penses-tu pas que je serai heureuse?

MONSIEUR LEPIC. — Nous verrons; essayez! Mariez-vous d'abord! (*Regard à Paul.*) Il est gentil!... Quant à ton curé... je ne suis pas dupe, tu ne pourras rien. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un curé!

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME LEPIC, TANTE BACHE, FELIX, MADELEINE, LE CURE

MADAME LEPIC *annonce triomphale.* — Monsieur le curé! Monsieur le curé!

MONSIEUR LEPIC. — Naturellement!

Il prend son chapeau pour sortir.

FÉLIX. — Ça, c'est de l'aplomb!

MONSIEUR LEPIC, *à Paul.* — Votre rival, monsieur!

PAUL. — Oh! monsieur Lepic, restez, moi je reste!

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne serez pas de force.

PAUL. — Avec votre appui?

MONSIEUR LEPIC. — Je crois plutôt que je vais vous gêner.

MADAME LEPIC. — J'ai rencontré par hasard M. le curé qui a bien voulu se détourner de sa promenade. Oh! ma fille! Oh! mon gendre!

PAUL. — Vous saviez donc?

MADAME LEPIC. — Dès que tante Bache m'a détrompée, j'ai couru prévenir M. le curé!... Oh! je vous l'ai dit, ce n'est pas un curé comme les autres! Il est parfait! Il ne s'occupe de rien, pas même de religion. Félix, mon grand, veux-tu le recevoir au bas de l'escalier? Il sera si flatté!

FÉLIX, *à M. Lepic.* — Faut-il le remmener.

MONSIEUR LEPIC. — Laisse! (*A Henriette.*) Tu as besoin de ce monsieur?

HENRIETTE, *craintive.* — Sa présence même te serait désagréable?

SCÈNE XIII

LE CURE, la main timide.

LE CURÉ. — Monsieur Lepic!... (*M. Lepic ne lui touche pas la main.*) Je ne fais qu'entrer et sortir; monsieur le maire, je viens d'apprendre, par Mme Lepic, la grande nouvelle et j'ai tenu à venir moi-même vous adresser, au père, et au premier magistrat de la commune, mes compliments respectueux.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes trop aimable. Ce n'était pas la peine de vous déranger.

LE CURÉ. — Je passais! (*A Paul.*) Je vous félicite, monsieur! Vous épousez une jeune fille ornée de toutes les grâces, parée de toutes les vertus. Comme prêtre et comme ami, j'ai eu avec elle de longues causeries chrétiennes. Elle est ma fille spirituelle!

HENRIETTE, *s'inclinant, déjà reprise.* — Mon père!

LE CURÉ. — MONSIEUR LEPIC!... JE NE FAIS QU'ENTRER ET SORTIR.

MONSIEUR LEPIC. — Oui, mais tu es libre!

MADAME LEPIC. — Qu'est-ce que ça signifie, Henriette? Fermer la porte à M. le curé, quand je l'appelle de ta part!

MONSIEUR LEPIC. — Tu es libre! Oh! je ne te donnerai pas ma malédiction; de moi. ça ne porterait pas!

HENRIETTE. — Monsieur Paul, aidez-moi!

PAUL. — Ça n'engage à rien!

HENRIETTE. — Papa, toi, un esprit supérieur! ce ne serait qu'une simple politesse, rien de plus!

MONSIEUR LEPIC, *déjà exténué.* — Qu'il entre donc, comme chez lui!

FÉLIX. — D'ailleurs, le voilà!

FÉLIX. — Moi, mon père, c'est papa. Mon pauvre vieux papa!

LE CURÉ. — Je vous la confie, monsieur Paul, vous serez, j'en suis sûr, par votre intelligence et votre libéralisme bien connus, digne de cette âme qui est d'élite, sous le rapport humain et sous le rapport divin.

PAUL, *gêné par le regard de M. Lepic.* — Je tâcherai, monsieur le curé!

MONSIEUR LEPIC. — C'est déjà fait.

PAUL. — Il n'est pas mal!

MONSIEUR LEPIC. — Pas plus mal qu'un autre. Ils sont tous pareils!

MADAME LEPIC. — Tante Bache, vous n'avez pas envie de pleurer, vous?

TANTE BACHE. — Je m'épanouis! M. le curé a une voix qui pénètre et qui remue.

PAUL. — C'est comique!

MONSIEUR LEPIC. — Profitez-en!

MADELEINE. — A quand la noce?

TANTE BACHE. — Le plus tôt possible. Oh! oui! Ne les faites pas languir!

MADAME LEPIC, *à M. Lepic.* — Mon ami?

PAUL. — Monsieur Lepic?

FÉLIX. — Monsieur le maire?

MONSIEUR LEPIC. — On pourrait fixer votre mariage et celui de ce pauvre Jacquelou le même jour! La vieille Honorine serait fière!

FÉLIX. — Oh! c'est une chic idée!

MADELEINE. — Oh! que ce serait amusant!

MADAME LEPIC. — Mais nous aurons, nous, un mariage de première classe! Où mettre l'autre?

LE CURÉ. — Mon église est bien petite!

MONSIEUR LEPIC, *détaché, absent.* — Que M. le curé fixe donc votre mariage lui-même!

MADAME LEPIC. — Oui, le mariage civil, ça ne compte pas.

FÉLIX. — Pour la femme d'un maire, maman!

MADAME LEPIC. — Je veux dire que ce n'est qu'une formalité, des paperasses, enfin, je veux dire...

LE CURÉ. — Respect à la loi de votre pays, madame Lepic! Pour ma part, je propose le délai minimum, et, malgré la dureté des temps, je vous ferai cadeau d'un ban.

FÉLIX, *bas, à Madeleine.* — Ça coûte trois francs!

MADAME LEPIC. — Il va de soi que la place de M. le curé est à la table d'honneur des invités.

FÉLIX. — Il y sera!

LE CURÉ. — Mme Lepic me gâte toujours! J'ai dû, ce matin, interrompre mon jeûne pour ne pas laisser perdre ce merveilleux civet qu'elle a daigné me faire parvenir.

FÉLIX. — Ah! oui! Le lièvre de papa qui avait tant réduit en cuisant!

MADAME LEPIC. — M. le curé exagère et Félix manque de tact! Comme cadeau de retour, M. le maire ferait bien de rétablir la subvention de la commune à M. le curé... C'est accordé?

M. Lepic la regarde fixement.

LE CURÉ. — Oh! madame Lepic, je vous en supplie, pas de politique! Je sais que, par M. Lepic, l'argent qui se détourne de moi va aux pauvres.

FÉLIX. — Pas trop longue, hein! la messe, monsieur le curé?

LE CURÉ, *agacé.* — Monsieur! s'il vous plaît?

PAUL. — A cause de M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Parlez pour vous! Ça ne me gêne pas! Je n'irai pas!

MADAME LEPIC. — Ce jour-là, un franc-maçon saurait se tenir! M. le curé fera décemment les choses. Il sait son monde, comme M. Lepic. Il n'a que des délicatesses et il vient de me promettre une surprise. Après la messe, mon cher Paul, dans la sacristie, il vous récitera une allocution en vers de sa composition.

TANTE BACHE. — Oh! des vers! On va se délecter. Un mariage d'artistes!

PAUL. — Ah! monsieur le curé taquine la muse?

MONSIEUR LEPIC. — Parbleu!

LE CURÉ. — Oh! à ses heures!

FÉLIX. — Et il a le temps!

LE CURÉ. — Humble curé de campagne!...

MONSIEUR LEPIC. — Ne faites pas le modeste! Il y a en vous l'étoffe d'un évêque!

LE CURÉ. — Trop flatteur! (*Toutes ces dames s'inclinent déjà.*) Mais vous, monsieur le maire, je vous apprécie comme il convient! Par votre sagesse civique, la hauteur de vos idées et la rigidité de votre caractère, vous étiez digne de faire un excellent prêtre.

MADAME LEPIC. — Il a raté sa vocation!

MADELEINE. — Il sait pourtant bien son catéchisme!

MONSIEUR LEPIC. — Un prêtre, peut-être, monsieur, mais pas un curé!

TANTE BACHE. — Quelle belle journée! Comme elle finit bien!

PAUL. — Tu n'as plus la frousse, ma tante? Ça finit par un mariage, comme dans les comédies de théâtre, mon cher beau-père!

MONSIEUR LEPIC. — Oui, monsieur, ça finit... comme dans la vie... ça recommence. (*Au curé.*) Une fois de plus, monsieur, vous n'aviez qu'à paraître.

M. Lepic se couvre et s'éloigne suivi de Félix.

FÉLIX. — Toujours comme papa!

Moment pénible, mais Mme Lepic sauve la situation.

SCÈNE XIV

MADAME LEPIC

MADAME LEPIC. — M. Lepic va faire son petit tour de jardin. C'est son heure. Il ne se permettrait pas de fumer sa cigarette devant ces dames. Il reviendra. Il revient toujours. (*Elle pousse le fauteuil à M. le curé.*) Monsieur le curé! le fauteuil de M. Lepic! (*M. le curé s'installe; elle offre une chaise à tante Bache.*) Vous devez être fatiguée?... Assieds-toi donc, Madeleine!... Annette, servez le goûter!... Mes enfants! votre mère est heureuse! Cher Paul, embrassez notre Henriette, M. le curé vous bénira. Embrassez-la, allez! Vous ne l'embrasserez jamais autant que M. Lepic m'a embrassée.

MODERN-THÉATRE

Pour paraître le 15 Octobre 1911 :

PAUL HERVIEU
de l'Académie française

LA COURSE DU FLAMBEAU

La Loi de l'Homme

Illustrations de LOUIS MALTESTE

Un volume broché : 0 fr. 95 — Relié : 1 fr. 50

Paraîtront ensuite à raison d'un volume le 15 de chaque mois :

14e Volume :

Henry BATAILLE

Poliche.
La Femme nue.

15e Volume :

FRANCIS DE CROISSET

Le Bonheur, Mesdames!
La Bonne Intention.

Volumes déjà parus :

Paul HERVIEU de l'Académie Française.. Les Tenailles * Point de Lendemain * Les Paroles restent.
Henri LAVEDAN de l'Académie Française .. Le Marquis de Priola * Viveurs.
Maurice DONNAY de l'Académie Française... Amants * La Douloureuse.
Octave MIRBEAU . . . . Les Affaires sont les Affaires * Le Portefeuille.
Alfred CAPUS . . . . . La Veine * Brignol et sa Fille.
Henry BATAILLE . . . . Maman Colibri * L'Enchantement.
Georges COURTELINE . . Boubouroche * L'Article 330 * Lidoire * Les Balances Gros Chagrins * Les Boulingrin * La Conversion d'Alceste.
Henry BERNSTEIN. . . . La Rafale * Samson.
Georges de PORTO-RICHE. Amoureuse * L'Infidèle.
Pierre WOLFF . . . . . Le Ruisseau * Le Boulet.
R. de FLERS et G. de CAILLAVET. Miquette et sa Mère * Les Sentiers de la Vertu.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché. . . . 0 fr. 95
Cartonné . . 1 fr. 50

Pour paraître le 1er Octobre 1911 :

L'AMOUR EN FUITE

Une honnête Femme & Le Paon blanc

par HENRY BORDEAUX

Illustrations en couleurs de MAILLAUD

DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

Barbey d'AUREVILLY..	Les Diaboliques.
Maurice BARRES, de l'Académie française.	Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la Mort.
Tristan BERNARD.....	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
Jean BERTHEROY.....	La Danseuse de Pompéi.
Louis BERTRAND.....	Pépète le bien-aimé.
Paul BOURGET, de l'Académie française.	Cruelle Enigme. André Cornélis.
Henry BORDEAUX....	L'Amour qui passe. Le Pays Natal.
René BOYLESVE	La Leçon d'Amour dans un Parc.
Adolphe BRISSON	Florise Bonheur.
Michel CORDAY	Vénus ou les deux Risques. Les Embrasés.
Alphonse DAUDET	L'Evangéliste. Les Rois en exil.
Léon DAUDET	Les Deux Etreintes.
Paul DEROULÈDE.....	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES	Sous-Offs.
Henri DUVERNOIS.....	Crapotte.
Georges d'ESPARBÈS.	La Légende de l'Aigle. La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE. ...	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL	L'Autre Amour. Vie de Château.
Léon FRAPIÉ	L'Institutrice de Province.
E. et J. de GONCOURT.	Renée Mauperin.
Gustave GUICHES.....	Céleste Prudhomat.
GYP.....	Le Cœur de Pierrette. La Bonne Galette. Totote. La Fée. Maman Doudou
Abel HERMANT	Les Transatlantiques Souvenirs du Vicomte de Courpière. Monsieur de Courpière marié. La Carrière. Le Sceptre Le Cavalier Miserey.
Paul HERVIEU, de l'Académie française.	Flirt. L'Inconnu. L'Armature. Peints par eux-mêmes. Les Yeux verts et les Yeux bleus. L'Alpe Homicide. Le Petit Duc.
Henri LAVEDAN, de l'Académie française.	Sire. Le Nouveau Jeu. Leurs Sœurs. Les Jeunes. Le Lit. Les Marionnettes.
Jules LEMAITRE. ..... de l'Académie française.	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUYS	Aphrodite. Les Aventures du Roi Pausole. La Femme et le Pantin. Contes Choisis.
Maurice MAINDRON..	Blancador l'Avantageux.
Paul MARGUERITTE.	L'Avril. Amants. La Tourmente. L'Essor. Pascal Géfosse.
Octave MIRBEAU.....	L'Abbé Jules.
Lucien MUHLFELD...	La Carrière d'André Tourette.
Marcel PREVOST, de l'Académie française.	L'Automne d'une Femme. Cousine Laura. Chonchette. Lettres de Femmes. Le Jardin secret. Mademoiselle Jaufre. Les Demi-Vierges. La Confession d'un Amant. L'Heureux Ménage. Nouvelles Lettres de Femmes. Le Mariage de Julienne. Lettres à Françoise. Le Domino Jaune. Dernières Lettres de Femmes. La Princesse d'Erminge. Le Scorpion. M. et Mme Moloch. La Fausse Bourgeoise.
Michel PROVINS.....	Dialogues d'Amour.
Henri de REGNIER, de l'Académie française..	Le Bon Plaisir. Le Mariage de Minuit.
Jules RENARD.....	L'Ecornifleur. Histoires Naturelles.
Jean RICHEPIN, de l'Académie française.	La Glu. Les Débuts de César Borgia.
Edouard ROD.....	La Vie privée de Michel Tessier. Les Roches blanches.
André THEURIET, de l'Académie française.	La Maison des deux Barbeaux. Péché mortel.
Pierre VEBER.....	L'Aventure.

Il paraît un volume le 15 de chaque mois.

Société anon. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue Notre-Dame-des-Victoires. Tél. 316-33. Anceau, directeur.

PQ
2635
E48A19
1911

Renard, Jules
Poil de Carotte

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY